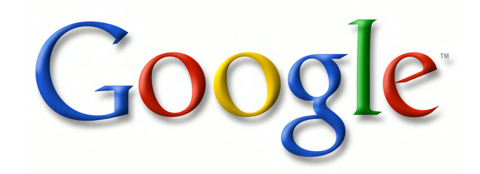
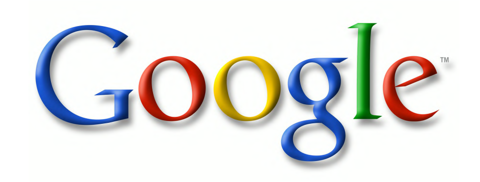
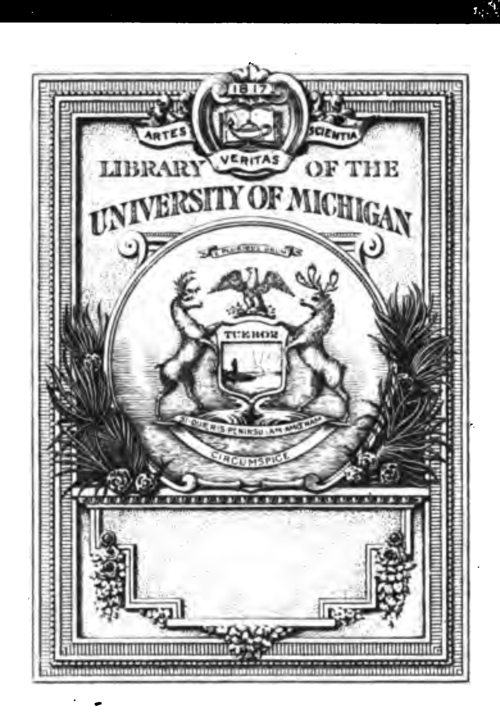





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LES

MUSCADINS

DRAME

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

JULES CLARETIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

ET DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

PERSONNAGES

LAURENT LAFRESNAIE	MM.	CLÉMENT-JUST.
LE COMTE DE FAVROL		MAURICE SIMON.
ANDRÉ LAFRESNAIE		MONTAL.
PORHOUET		COULOMBIER.
LE CHEVALIER DE BOIS-DAVID		P. ESQUIER.
PICOULET		GABRIEL.
MESSIDOR, maréchal-des-logis de cuirassiers		DONATO.
SAINTE-HERMINE (Muscadins)		PAUL JORGE.
CHATEAU-PONSAC (Muscadins)		BRELET.
PONTVALIN (Muscadins)		LAFERTÉ.
RENAUDIÈRE (Muscadins)		FRANCISQUE.
GRACCHUS HEURTELOUP		LACOMBE.
SATURNIN		DUCHESNE.
JUPILLAC		REIKERS.
LE MARQUIS DE PRESLES		JOUANNY.
ROBERJOT, agent de police		PANOT.
LE DIRECTEUR BARRAS		JOUANNY.
UN MARCHAND DE COCO		BEUZEVILLE.
UN HUISSIER		BRANCHE.
UN CHANTEUR DES RUES		THÉOL.
UN MAÎTRE D'AUBERGE		THIERY.
UN CRIEUR PUBLIC		ROBLIN.
JEANNE LAFRESNAIE	Mmes	ROUSSEIL.
MARCELLE DE KERMADIO		RAPHAEL FÉLIX.
PAMÉLA PICOULET		RIBEAUCOURT.
ACTÉ (Merveilleuses)		LASCONI.
ÉLODIE (Merveilleuses)		C. AUMONT.

Officiers, soldats, hommes du peuple, cuirassiers à cheval, grenadiers, muscadins, etc. Grisettes, bourgeoises, femmes du peuple, harengères, etc.

S'adresser pour la musique à M. Alexandre ARTUS, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. MASSON, souffleur, au Théâtre-Historique.

Pour éviter les complications de la mise en scène, MM. les Directeurs de province n'ont pas besoin de faire, au 5e tableau un décor tournan comme à Paris. Un simple changement à vue suffira.

A M. CASTELLANO

DIRECTEUR DU THÉATRE-HISTORIQUE

C'est à vous, mon cher ami, que je tiens à dédier cette pièce, car vous l'avez montée avec un soin et une ardeur qui m'ont réellement touché. Depuis longtemps, vous aimiez ce drame des *Muscadins* qui vous était promis avant même que le roman fût écrit. Vous souhaitiez le succès et vous y travaillez autant certes pour l'auteur que pour vous-même. Je vous en remercie publiquement et cordialement, et je vous envoie ce drame comme un gage de dévouement affectueux.

Votre ami,

JULES CLARETIE.



PRÉFACE

En donnant au théâtre le drame des *Muscadins*, j'avais toujours espéré que l'idée de réconciliation dans la patrie et l'amour du pays qui l'anime, feraient passer sur bien des choses. Je ne m'étais point trompé. C'est ce qui est arrivé justement et je ne saurais trop reconnaître combien le public a, se laissant gagner par de tels sentiments, répondu à mon espoir. Je sais bien que *prêcher* l'amour de la France, c'est, pour certaines gens, répéter des banalités parfaitement inutiles. Mais je crois et je vois que, pour d'autres, c'est toucher, au contraire, une corde toujours vibrante. C'est pour ceux-là que j'ai écrit. Aimer sa patrie, nous ne l'ignorons point, c'est aussi simple que deux et deux font quatre, mais il y a de telles heures où il est bon de rappeler à tous cette humble arithmétique. Au reste, je le redis, et j'en suis heureux, — moins pour moi que pour ceux qui combattaient avec moi, — le résultat m'a donné raison.

On a loué, comme il convient, et le jeu des acteurs et le goût de la mise en scène. Il est évident que le directeur du Théâtre-Historique a prouvé là qu'il était doublement artiste et comme comédien et comme *impresario*, et puisque le drame, battu de tous côtés par l'opérette, la féerie et les exhibitions diverses, n'a plus que quelques scènes où se réfugier, on saura désormais qu'il en est une entre toutes où il sera bien accueilli, bien logé et bien vêtu.

J'ai d'ailleurs éprouvé, en transportant sur le théâtre quelques-unes des scènes du roman des

Muscadins, combien il était important, en matière de littérature et d'art, de réaliser, sur-le-champ, toute pensée qui vous vient au cerveau, pourvu qu'on la croie bonne. Il y a plus de huit ans, en effet, que les *Muscadins* étaient conçus, et ils eussent peut-être alors donné le ton et le *la* à cette mode qui s'est tournée si complètement vers le Directoire. Époque amusante et bizarre, que ce Directoire, dont le théâtre, le roman, la peinture, le joujou, le commerce ont tant usé, tour à tour, depuis quatre ans et dont la foule — chose étrange — n'est point lasse, et pourquoi? parce que les costumes, les excentricités, les ridicules et les élégances de ce temps ont et gardent, en dépit de la profusion, je ne sais quel charme gai et séduisant.

Il n'en est pas moins vrai que les Muscadins de *Madame Angot* m'ont plus d'une fois profondément tourmenté pendant que nous mettions en scène le drame du Théâtre-Historique. Presque tous les critiques m'ont reproché de n'avoir pas mêlé directement les Muscadins à l'action. J'aime encore mieux cela, certes, que s'ils m'eussent adressé le reproche contraire, celui de les avoir glissés partout. Sans doute, il était bien facile de leur faire prendre part au complot organisé par Favrol, et, dans le roman, ils servent en effet, d'instruments au comte; mais voyez-vous le beau spectacle : les Muscadins arrivant, rue de Grenelle, chez mademoiselle de Kermadio? Apercevez-vous d'ici ces chapeaux à claque ornés de rubans, ces perruques inévitables et ces *collets noirs?* Entendez-vous alors les chansons populaires sortir des lèvres de l'auditeur : *Perruque blonde* et *Quand on conspire,* errer, dans les cou-

loirs, comme un refrain ironique? En vérité, le danger était autrement grand que celui de ne pas assez mêler les muscadins au drame, et, si on veut mon avis sincère, ce danger presque inévitable, je suis enchanté de l'avoir évité.

On m'a aussi demandé compte de mon titre : les *Muscadins*. Pourquoi les *Muscadins?* Au temps du Directoire, il n'y avait plus de *muscadins*, a-t-on dit, il n'y avait que des *incroyables*. Ici, l'erreur de mes contradicteurs est complète. Les *incroyables* du Directoire ne furent purement et simplement qu'une variété des *muscadins*.

Ce nom de muscadin, qui date en effet de quelques années avant le Directoire, est demeuré si vivant qu'on le rencontre encore dans la langue courante de la rue. Il avait été jeté, du haut de la tribune, par Chabot, à tous ceux dont le bonhomme Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, qui n'était pas un farouche, appelait « une espèce d'hommes occupés d'une pa-
» rure élégante ou ridicule et qu'un coup de tambour
» métamorphose en femmes. » — Nous avons vu, ajoutait Mercier, un muscadin se résoudre à se faire couper l'index, pour éviter de porter les armes contre l'ennemi. Il aurait dû le conserver pour manier l'aiguille ou la quenouille. » Ces femmelettes, ces *androgynes* comme les appelait Béranger, ces muscadins que les émigrés eux-mêmes méprisaient lorsqu'ils jouaient aux royalistes, se piquaient parfois aussi d'être patriotes. Il y avait des muscadins dans tous les camps, et l'on put dire du *Père Duchesne* lui-même, de cet Hébert ordurier qui traînait le drapeau républicain dans l'égout, et qui mettait des gants pour souper chez Méot :

Sur mon journal une horrible figure
Me présentait en perruque de crin;
Mais, en effet, *j'étais un muscadin*
Et seulement sans culotte en peinture!

En réalité cependant, les *muscadins* étaient l'armée de la réaction, celle qui se contentait de siffler, tandis que les Vendéens et les Chouans luttaient et mouraient dans l'Ouest. Et d'où venait ce nom, *muscadins?* Il paraît qu'on s'en servait, à l'hôtel de Rambouillet, pour désigner une petite pastille à manger imprégnée de musc et que grignottaient les précieuses. Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie*, disserte même à ce propos sur la question de savoir s'il faut dire *muscadin* ou *muscardin*. Il se prononce pour *muscardin*.

Qui eût pu croire que le langage affecté et apprêté des Précieuses fournirait jamais un mot à la langue populaire? Je ne sais pas d'ailleurs si le nom de *muscadin* vint bien en droite ligne de l'hôtel de Rambouillet et s'il ne descendit point du théâtre dans la rue. Le théâtre, qui emprunte tant de locutions à la foule, lui en dicte de son côté un très-grand nombre. La vérité est qu'on jouait avant la Révolution, dans les salons, une tragédie burlesque intitulée *Muscadin et Margotine* que j'ai précisément sous les yeux. On retrouve encore ce même nom de *muscadin* dans la bouffonnerie de Fonflé de Francasalle, *Gargamelle vaincu ou la bataille d'Antioche*, un acte en vers représenté le 2 décembre 1778 sur le théâtre des Variétés-Amusantes. Muscadin, dans cette parodie, joue le rôle du confident de Girofle, prince d'Antioche. J'ai déjà rapporté cette étymologie dans un des chapitres de mon roman.

Quoiqu'il en soit, le surnom de *muscadins*, donné à tous les élégants de la Révolution (Hébert appelait Camille Desmoulins *un muscadin*), fut plus particulièrement appliqué aux jeunes gens de Fréron, aux thermidoriens de la *jeunesse dorée*. Mais, encore un coup, tout en devenant plus tard des *incroyables*, ces jeunes gens n'en demeuraient pas moins, quoi qu'on ait voulu me prouver, des muscadins. L'*incroyable* est le mascadin qui affecte d'exagérer la mode ; le muscadin est l'incroyable qui tient à jouer un rôle politique. Avant de me chercher querelle sur ce titre, il fallait lire les pamphlets et les écrits du temps. Comment, dans ces écrits, s'appellent les jeunes gens en question ? Comme ils exagèrent toutes choses, le langage et les modes, comme ils répètent tout haut leurs mots nouveaux : *inconcevable*, *inouï*, *monstrueux*, *charmant*, *céleste*, *incroyable*, ils se nomment entre eux des *incroyables*, des *agréables*, des *impossibles*, des *incomparables*, tandis que leurs adversaires prennent le nom de *croyables*. Mais qu'ils se baptisent d'une façon ou d'une autre, peu importe; la langue populaire leur conserve leur véritable nom, et elle ne les appelle jamais que des *muscadins* ou encore, par allusion à leurs zézaiements ou à leurs grasseyements, des *petits sucrés*.

Et non-seulement la langue populaire, mais le langage courant ne leur donne pas d'autre nom. Madame de Genlis, dans ses *Mémoires*, explique et raille ce nom de *muscadins*. Pougens nous dit quelque part que Bonaparte était jaloux de Joséphine « et des *jeunes muscadins* qu'elle recevait journellement. » Les *muscadins* ne deviennent des *incroyables* que dans les caricatures de Carle Vernet,

Voilà donc, ce me semble, une petite critique inutile.

On m'en a cherché une plus grosse. On a répété que j'avais voulu incarner le royalisme tout entier dans la personne de ce comte de Favrol, agent de l'étranger et assassin de sa maîtresse. Le reproche est encore fort injuste. J'ai toujours présent à la pensée ce mot que me disait Armand Barbès : « Ne » calomnions jamais nos adversaires ; on ne doit » combattre qu'à armes égales et, avant la lutte, sa- » luer, comme à Fontenoy, l'ennemi qu'on estime. » Aussi bien, à côté de Favrol, avais-je placé ce marquis de Presle qui vient mourir pour son maître, *sans rien espérer*, dit-il, *et sans rien exiger*. Mais l'optique du théâtre condamne malheureusement les personnages épisodiques, qui parfois représentent une pensée de l'auteur, à s'évanouir dans une sorte de pénombre, tandis que les acteurs du drame restent seuls en pleine lumière.

Or, cette fois, ce Favrol, le personnage agissant du drame, était, je l'avoue, et devait être nécessairement un *fier gueux*, comme dit don César à don Salluste. Il représente l'ambition, l'appétit, l'aventure, l'intrigue. Mais représente-t-il le parti qui compte des Larochejacquelein et des Bonchamps? J'ai voulu, dans ce Jacques de Favrol, « qui n'est d'aucun parti, » comme le lui dit Jeanne avant de l'envoyer à l'échafaud, « cette *machine rouge* » que mademoiselle Rousseil, par un mouvement admirable, a réellement fait apparaître avec toute sa réalité sinistre, j'ai voulu peindre un personnage bizarre, moins criminel sans doute que le *traître* des *Muscadins*, mais bien fait pour tenter l'analyse : c'est cet Emmanuel-Louis-Henri de Launay, comte d'En-

traigues ou d'Antraigues, personnage de chair et d'os et non héros de roman, dont il est souvent question dans la pièce et qui, né à Villeneuve de Berg, en Vivarais, vers 1755, fut assassiné près de Londres, le 21 juillet 1812. Ce d'Antraigues, neveu du comte de Saint-Priest, le ministre de Louis XVI, avait débuté par être un partisan acharné des réformes et, un an avant 89, dans un *Mémoire sur les États-Généraux*, il réclamait, le premier de tous, la République. Puis, nommé député aux États-Généraux, il change d'opinion, il se fait le défenseur de la royauté ; il émigre et se met au service de l'étranger moyennant trente-six mille livres par an que lui paye la cour de Vienne. Il intrigue, il écrit, il complote, il entraîne Pichegru dans une conspiration contre l'État ; il se fait, au dehors, l'âme de tout ce qui se machine contre la patrie. Un jour, près de Venise, il tombe dans un avant-poste de l'armée de Bonaparte. On l'arrête. Ses papiers sont saisis. La preuve de sa trahison est là, flagrante. Le peloton d'exécution l'attend ; mais sa femme, la Saint-Huberty, parvient à le faire évader et d'Antraigues, gagnant la Russie, — où, par surcroît, il abjure sa religion, — se met, moyennant pension, au service du czar. L'habile homme et l'aimable héros !

Maintenant, ce n'est plus le Directoire, c'est Bonaparte qu'il attaque. Napoléon met à ses trousses la police saxonne. On le chasse de Dresde ; il se réfugie à Londres. Un hasard ou une trahison fait tomber entre ses mains le texte de certains articles secrets du traité de Tilsitt. Qu'en fait-il ? On le devine ; il les vend, moyennant une pension nouvelle, au ministère anglais. Cet homme reçoit de toutes mains et de

tous pays. Point de préjugés. Il pense, comme Jupillac, que l'or n'a pas de patrie.

D'Antraigues avait épousé, en 1790, à Lausanne, la Saint-Huberty, l'admirable cantatrice qui créait en 1777 la Mélisse de l'*Armide* de Glück, qui reprenait l'Angélique du *Roland* de Piccinni après Sophie Arnould et qui se faisait acclamer dans *Didon*. Devenue comtesse d'Antraigues, la Saint-Huberty portait toujours sur elle le cordon de Saint-Michel que lui avait donné Louis XVIII en récompense de son dévouement à la cause royale. Elle *croyait* peut être, qui sait, cette femme, tandis que le comte n'avait certainement d'autre foi que l'argent. Ainsi, lui et elle vivaient à Londres, dévoués aux Bourbons, plus dévoués à l'étranger, lorsqu'un matin de 1812, deux émissaires de la police de l'empereur furent envoyés à Londres pour obtenir copie des dépêches et des notes que d'Antraigues expédiait à lord Canning.

Le comte avait alors pour domestique de confiance un Italien, du nom de Lorenzo. Cet homme, sans plus de scrupules que son maître, vendit toutes les pièces aux agents français; il leur portait les dépêches dont copie était prise et lorsque lord Canning les recevait, la police de l'empereur en avait déjà connaissance. Le 22 juillet 1812, d'Antraigues dit à son domestique qu'il allait sortir. — « Où va monsieur le comte ? — Chez le ministre. Je tiens à savoir ce qu'il pense de mon dernier mémoire ! » Or, ce mémoire était précisément encore entre les mains des agents français. Lorenzo se vit perdu, perdu d'un seul coup. Si le comte d'Antraigues arrivait jusqu'à lord Canning, tout était découvert ! L'Italien, effaré, se jeta brusquement sur d'Antraigues au moment où le comte allait franchir la

porte et le tua net, d'un seul coup, puis il égorgea la comtesse et se fit sauter la cervelle auprès de ces deux cadavres. Telle est, du moins, le version que l'histoire a recueillie du seul témoin de ce drame, le cocher du comte d'Antraigues. La justice mit d'ailleurs peu d'empressement à faire la lumière sur ce sanglant dénoument et le gouvernement anglais s'empara bien vite des papiers de cet homme tout à tour républicain, monarchiste, pamphlétaire, conspirateur, renégat de toutes les causes et stipendié de toutes les cours.

On avouera qu'à bien prendre, le comte d'Antraigues, au meurtre près, est un peu de l'école du comte de Favrol et des affamés qui veulent le succès à tout prix. Sans nul doute, si je l'eusse montré sur le théâtre, ont m'eût adressé le reproche de partialité dont je parlais plus haut. Je ne regrette donc pas d'avoir *noirci* le comte de Favrol; ce que je regrette, c'est de n'avoir pu transporter sur la scène un des personnages du roman que j'avais étudié avec le plus de soin, c'est un enfant qu'on veut faire passer pour Louis XVII mort et qui, n'ignorant pas le but de ceux qui se servent de lui, se laisse cenduire jusqu'au pied du trône parce qu'il sait qu'étant roi, il pourra venger sa mère morte et précisément tuée par Favrol. On a bien voulu trouver, lorsque le livre parut, quelque originalité dans la peinture de cette âme d'enfant souffreteux et marqué pour la mort, comme le petit Dombey de Dickens et j'avoue qu'il eût été le nœud et l'émotion du drame. Mais la censure n'eût jamais consenti à l'apparition de ce faux Dauphin et il a bien fallu, dès le début, faire ce sacrifice nécessaire.

Le drame s'est donc trouvé enfermé tout entier

dans cette idée : la femme adultère sauvant l'honneur de son mari. Je pouvais craindre que cette situation intime fût étouffée sous la mise en scène. Il n'en a rien été, mais je ne me dissimule pas que je dois le succès de cette partie de l'ouvrage au talent et à l'autorité de mes interprètes. Un auteur est, d'ailleurs, profondément touché lorsqu'il voit des artistes apporter, comme l'ont fait tous les comédiens du Théâtre-Historique, une telle ardeur et une telle foi à l'œuvre dont le sort leur est confié. Le public ne s'imagine pas tout ce qu'il faut d'efforts combinés pour arriver à ce que le rideau se lève, à l'heure dite, sur la pièce nouvelle. Pendant plus d'un mois, tant de gens ont eu la fièvre depuis le chef d'orchestre qui compose un air entraînant — comme le chœur des *Muscadins* de M. Artus, — ou le machiniste qui invente une merveille de mécanisme, — comme le décor tournant de M. Floury — depuis le maître de ballet qui fait revivre, comme M. Honoré, la valse entraînante, la *Folie du Jour*, — jusqu'au comédien le moins bien partagé et qui joue, sans récriminer, un bout de rôle!

Quand tout ce travail, tous ces espoirs, tous ces rêves, tous ces dévouements aboutissent à un écroulement, l'auteur doit être reconnaissant à ceux-là qui ont affronté pour lui l'ironie ou le mécontentement du public. Mais combien doit-il plus encore de remerciements à tous ceux qui lui ont assuré, comme pour les *Muscadins*, un succès dont il attribue, la meilleure part à ceux qui ont combattu et vaincu pour lui!

Jules CLARETIE.

Je tiendrais à ajouter quelques mots pour chacun de ces artistes si croyants et si braves qui, du premier au dernier,— je voudrais les nommer tous et je n'en oublie aucun—ont marché au feu avec une énergie dont je leur serai toujours reconnaissant, mais je ne puis mieux faire je crois, que de donner, de tous les feuilletons publiés sur la pièce, celui où la part de chaque artiste a été faite avea le plus de soin et le plus de justice. Théodore de Banville dit admirablement ce que je dirais sincèrement. Je prie le lecteur d'oublier les éloges donnés à l'auteur pour ne se souvenir que de la justice rendue à ses interprètes.

J. C.

Un des meilleurs personnages du beau et ingénieux roman intitulé *Les Muscadins*, que Jules Claretie vient de transformer en drame et de mettre à la scène avec un succès immense, est l'inspecteur de police Picoulet, dont l'histoire est précisément toute l'histoire de l'homme moderne. Comme presque tous les êtres aujourd'hui vivants, Picoulet a pour but d'être aimé au milieu du luxe par une femme (la sienne !) qu'il adore, et d'obtenir la richesse indispensable à la réalisation de ce rêve, sans autre mise de fonds que son génie. Par malheur, il a plus d'aspirations que de génie, et sa femme Paméla, qui est folle comme une biche errante, voluptueuse comme une belette et amoureuse comme une tourterelle, se livre, en attendant le succès, à des caprices plus variés que les tableaux du kaléidoscope. Picoulet, qui voulait faire son chef-d'œuvre et arrêter les chefs illustres qui conspirent contre le Directoire, n'arrête rien que Paméla, embarquée pour Cythère dans une chambre d'hôtel garni, avec un clerc de notaire pour pilote, et vêtue précisément comme madame Marneffe au moment où elle se fait rattacher son corset par Venceslas. A partir de ce moment, l'inspecteur

de police renonce à la gloire ; au lieu de filer les Chouans, il ne poursuit plus que sa femme, dont il tient à constater par le menu toutes les infidélités ; mais alors l'ironique Hasard change de tactique, rompt les chiens et retourne sa casaque. C'est Paméla que Picoulet ne rencontre plus jamais, et, sans le vouloir il fait des coups de maître, arrête à chaque pas des hommes dangereux, sauve le Directoire et devient un grand homme.

C'est ainsi que lorsqu'il nous arrive, à nous autres pauvres humains, de faire vraiment quelque chose, c'est toujours parce que nous avons voulu faire autre chose. Christophe Colomb cherche un chemin nouveau pour aller aux Indes et ne le trouve pas, mais trouve l'Amérique. Un directeur de théâtre anglais, voyant que les auteurs dramatiques coûtent trop cher, engage à son service et paie au mois un poète, un simple assembleur de mètres et de rimes, pour remettre en bons vers des tragédies quelconques : il arrive que ce poète est Shakespeare ! Hugo, tenant dans ses mains la torche d'Eschyle et le fouet d'Aristophane, chasse du théâtre les classiques à abat-jour verts, les Lafosse, les Lamotte Houdart, les Lanoue, les Lemierre, les Saurin, avec leurs *Faux Smerdis*, leurs *Inés de Castro*, leurs *Veuves du Malabar*, leurs *Blanche et Guiscard ;* il a balayé la scène au profit, à ce qu'il croit, de la poésie romantique ; en somme, il arrive qu'il a travaillé pour le réalisme concis, pour le drame ellyptique et pour l'agonie médicale du *Sphinx*. Qui ne sait que l'alchimie, en cherchant à fabriquer de l'or, a trouvé l'analyse chimique, plus précieuse que l'or ?

Nous sommes tous des Picoulets. Il arrive sou-

vent que nous faisons une chose, mais ce n'est jamais celle que nous avons voulu faire, et cette loi s'applique précisément très-bien à l'auteur des *Muscadins*. Sans doute, après avoir lu le livre des Goncourt, *Histoire de la Société française sous le Directoire*, Jules Claretie avait rêvé de nous montrer à la scène les robes à la grecque des merveilleuses, leurs souliers bordés de *comette* nacarat, les tissus mousses, les fourreaux de gaze, les jambes et les cuisses embrassées par des cercles diamantés, et surtout les fameuses perruques ! « La perruque blonde, dit le livre, prend le caractère d'une protestation. Blondes sont les douze perruques de la corbeille de mariage de mademoiselle Lepelletier-Saint-Fargeau; blondes et allant de la nuance noisette à la nuance dorée, du blond enfantin au blond filasse et du blond jaune au blond rouge, sont les trente perruques à vingt-cinq louis pièce de madame Tallien, les trente perruques de mademoiselle Lange, les trente perruques de madame Raguet. »

A côté des Merveilleuses, promenant le *galericon* conique en niche, les Incroyables, avec l'habit carré comme quatre planches, le collet engoncé, le chapeau en gondole, le goître de mousseline, la culotte qui gode tout le long, les bas blancs à larges bandes bleues qui ressemblent à un pied saigné mal bandé, ayant sur le nez leurs lunettes et tenant à la main leur *pouvoir exécutif;* les six cent quarante bals de Paris, le culte du corps, l'athlétisme, les Thés, Biron, Monceaux, l'Elysée, Tivolie, Idalie, Ruggieri, les glaciers Garchy, Velloni et Juliet, les tireurs de cartes, le philosophisme, le théophilanthropisme, les marchands de théogonies et les marchandes de

frivolités, toutes les préciosités, toutes les démences d'un Paris livré à l'ivresse de la vie après l'ivresse de la mort, et au milieu de tout cela un grand souffle patriotique, les combats, les victoires, les drapeaux pris à l'ennemi ; Augereau et Bonaparte étonnant l'Europe ; et (je cite encore le livre) : « La France, comme Mirabeau mourant, ne demandant aux médecins de ses destinées qu'une chose, une seule chose : *dormir !* » voilà ce que voulait nous montrer Jules Claretie, et tout cela il l'eût trouvé dans son roman : *Les Muscadins*.

Mais par malheur, par bonheur plutôt, le roman contenait aussi une histoire dramatique d'une belle invention, d'une émotion puissante, d'un intérêt poignant ; et par la force des choses, que l'auteur l'ait voulu ou non, uniquement en vertu de la loi qui pousse le drame au théâtre, il est arrivé qu'à la scène l'épisode tragique a tout supprimé, costumes, fantaisie, perruques, jambes nues, fièvre de plaisir et tout le rouleau de l'histoire anecdotique ; si bien qu'au fait et au prendre, dans *Les Muscadins*, il n'y a pas de muscadins, ni de merveilleuses, ni d'incroyables ; l'aventurière bretonne, le faux Louis XVII, la fille de Porhouet séduite, le Favrol démoniaque pétri avec des lambeaux de l'âme de don Juan et de celle de Tartuffe, l'amitié antique du héros républicain et du héros royaliste, tout cela a fondu comme cire et s'est vaporisé, évanoui en fumée ; il est resté, uniquement : *La vengeance de Jeanne Lafresnaie*, c'est-à-dire un magnifique drame qui a tenu palpitantes, brisées, saignantes, les âmes des spectateurs, et que la tragédienne a joué avec les plus beaux élans d'indignation et de fureur, et que le public a

salué de mille applaudissements, tandis que des montagnes de fleurs jonchaient la scène. Voilà tout ce qui est resté des *Muscadins;* c'est beaucoup et c'est assez; l'auteur de *Noël Rambert* et de *Mademoiselle Cachemire* est jeune; il peut se contenter pour le moment de ce très-grand, très-beau et très-légitime succés; il a du temps devant lui, et il trouvera une autre fois le chemin qui mène aux Indes!

Comme on comprend qu'ayant au service de sa pensée une tragédienne comme Mlle Rousseil, émue, terrible, tour à tour effrayante et calme, parée de sa pudeur insultée et de sa grâce sauvage, Jules Claretie se soit lui-même laissé prendre tout entier par la scène formidable qui termine son livre des *Muscadins* dans l'Hôtel du Hasard! Jeanne, une orpheline, avait été d'abord adoptée, épousée ensuite, par le secrétaire général du ministère de la police, Laurent Lafresnaie. Elle a vu venir chez lui un proscrit qui, déguisé, caché, semblait avoir enduré mille souffrances; elle l'a plaint, elle l'a aimé, elle est devenue la maîtresse du comte de Favrol. Bientôt celui-ci l'a dédaignée et foulée aux pieds; il a laissé voir ses lâchetés, ses crimes et son âme vile. Favrol est non pas un proscrit, mais un aventurier qui veut du plaisir et de l'or, conspire avec l'aide de l'étranger, et laisse derrière lui des désespérées, des mortes et des adversaires égorgés. Non-seulement il méprise et insulte Jeanne, mais il entraîne Laurent dans les intrigues où celui-ci laissera sa tête; il essaye d'épouser pour sa fortune Marcelle de Kermadio, une jeune fille à l'âme chevaleresque, aimée d'André Lafresnaie, fils de Laurent; et de plus, après avoir séparé, brouillé le père et le fils en suggérant à Laurent

l'horrible idée d'une passion incestueuse entre Jeanne et André, il attire le jeune homme dans un guet-apens où il mourait, si son ami Bois-David, le royaliste, ne se jetait au devant des couteaux qui menacent son ami, et ne mourait pour lui.

Cependant, l'émeute, commandée par Favrol, doit éclater le lendemain à un signal qu'il donnera devant Saint-Roch, et le faussaire, le meurtrier, le menteur, triomphe; après avoir avili, perdu, souillé, tout ce qui était la vie de Jeanne et tout ce qu'elle aimait, il va maintenant assassiner, livrer à l'étranger sa patrie elle-même, et aucun de ces crimes ne sera puni. Eh bien! non. Jeanne ne veut pas qu'il en soit ainsi. Elle s'embellit, se pare, comme une Judith, et se rend à un bal où elle est sûre de trouver Favrol. Elle qu'il avait laissée humiliée et en pleurs, il la retrouve là belle, provocante, la rose au front, la chevelure au vent et les dents blanches ruisselantes de lumière dans la joie et l'ironie d'un sourire de pourpre; pour ressaisir le voluptueux, Jeanne, brisée, a trouvé le courage de se faire charmeresse et courtisane; en effet, le libertin Favrol, mordu par le charbon de feu du désir, sollicite un rendez-vous pour le lendemain avant le combat. En arrivant dans l'hôtel du Hasard où l'attend Jeanne, il est étonné, par l'aspect de désordre et de lutte que présente la chambre; meubles brisés et jetés à terre, tiroirs ouverts, cordons de sonnettes coupés et lancés au loin.

Mais déjà la maîtresse de Favrol a fermé le verrou, et pâle, terrible, vengeresse, elle explique à son amant ce qu'elle a fait et ce qu'elle va faire. Ce pillage de la chambre, c'est elle même qui l'a patiemment simulé pour faire croire à une lutte acharnée;

maintenant, elle va se frapper elle-même avec un poignard qu'elle tient, afin que lui, Favrol, ne puisse pas aller donner le signal, soit arrêté comme assassin et meure, non pas de la mort des braves, sous douze balles de fusil, mais sur l'échafaud de Sanson, comme un infâme. Et tout se passe comme elle l'a dit, comme elle l'a voulu. En vain Favrol veut s'échapper sur son cadavre sanglant, il est arrêté dans son chemin par un des officiers qui soupaient au premier étage ; il portera sa tête au bourreau, et dans un dernier sourire d'orgueil et de triomphe, Jeanne expirante se réjouit d'avoir sauvé son pays et délivré les siens, rachetés par son sang qui coule.

Je le répète, là est tout le drame ; cependant quelques épisodes des *Muscadins*, comme la scène du chanteur ambulant, les Incroyables bombardés de légumes aux fenêtres, tandis que l'armée d'Augereau défile, drapeaux en tête au son des clairons et des tambours, le bal sur la Terrasse des Feuillants et le combat, la tuerie, la mort de Bois-David dans la rue de Nevers, noire et sinistre, ont été très-ingénieusement transportés à la scène avec une grande science de décors, de costume et d'histoire pittoresque. Tous les comédiens méritent de grands éloges ; ils disaient de la prose nette, mouvementée, bien écrite, il faut croire que Boileau a raison, et qu'au théâtre comme ailleurs,

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Mlle Rousseil a été de tous points admirable ; Jeanne amoureuse, abattue, insultée, repentie, fausse courtisane et Romaine armée du couteau, a trouvé en elle une interprète habile à faire résonner toutes les

cordes de la passion et de la douleur; Mme Raphaël Félix, très élégamment costumée d'après un dessin de la collection Jacquemin, a exprimé avec la grâce la plus touchante la noblesse, l'héroïsme et le chaste amour de Mlle de Kermadio; là, comme dans *la Haine*, Clément Just a composé son personnage avec la pensée de la science d'un artiste; Maurice Simon donne la plus grande tournure à l'aventurier Favrol; Montal, chargé d'un rôle sympathique, pour la première fois depuis bien longtemps, montre qu'il n'était pas né pour le crime. Mais tous, je le répète, ont compris et aimé leurs rôles : Gabriel, un bon Picoulet; Esquier, un très-aimable Bois-David; Jouanni, qui mérite mieux que des marquis de Presle, et Coulombier, et Lacombe, et Reykers, et Duchesne, et Mlle Céline Aumont, et de Mlle Ribeaucourt, si jolie en épouse infidèle, et la belle Mlle Lasconi, qui danse *la Folie du Jour*, et Paul Jorge, et ce maréchal-des-logis de cuirassiers, beau comme un Titan, dont la taille explique comment Bonaparte a si facilement conquis l'Italie. Victor Hugo dit, en effet, dans *les Burgraves* :

> On m'a jadis conté ce conte. En ce château
> Frédèric Barberousse avait nom Donato.

Donc, grâce à Jules Claretie, voilà le Théâtre-Historique désensorcelé, et pourquoi ne deviendrait-il pas un théâtre véritablement voué au drame sérieux et à l'histoire, puisque l'opérette, la géographie et les apothéoses électriques avec femmes pendues ne peuvent pas nourrir tout le monde?

THÉODORE DE BANVILLE.

LES MUSCADINS

ACTE PREMIER

Premier Tableau

Un coin des quais avec une perspective sur le Pont-Neuf. On aperçoit, au loin, la Samaritaine à demi-ruinée et surmontée d'un drapeau tricolore avec cette inscription : *Corps de garde. Propriété nationale.* Le terre-plein est veuf de la statue de Henri IV. On n'en voit plus que le socle. Un limonadier est établi tout à côté. A droite, un café en plein vent. Grisettes et soldats attablés. A la gauche de la scène, des boutiques à l'aspect bizarre, reproduisant assez fidèlement l'image de nos marchands de bric-à-brac. Au premier plan, à droite, la boutique de madame Picoulet, avec enseigne : *Pamela Picoulet. A l'Armée d'Italie : Cocardes et Rubans.* Au second plan à gauche, boutique avec cette enseigne : « *Ventes en tous genres.* » On y aperçoit, entassés, des meubles Louis XV et Louis XVI, des tableaux, des portraits de famille, des tapisseries, des rideaux à fleurs, etc. A partir du pont jusqu'au premier plan, la scène est occupée par des marchands en plein vent, fleuristes, fabricants de gaufres, vendeurs de fruits, et par des décrotteurs. Au second plan, un débitant d'orviétan, en livrée dorée, entouré par la foule. Un chanteur populaire, debout à droite au premier plan, monté sur une chaise surmontée d'un parapluie rouge. Des crieurs publics, des marchands de journaux et des vendeurs de coco vont et viennent. A gauche, un groupe de flâneurs lit une affiche collée sur la muraille. Tableau animé d'un jour de fête. Costumes divers : Incroyables et Merveilleuses (tels que les peint Debucourt), patriotes, encore revêtus du costume traditionnel, dames de la halle, gamins de Paris. Ça et là quelques soldats, chasseurs avec leur casque doré ou grenadiers, le tricorne sur l'oreille.

SCÈNE PREMIÈRE

GRACCHUS, SATURNIN, ROBERJOT, CRIEURS DE JOURNAUX, PROMENEURS, PROMENEUSES, puis PICOULET et MADAME PICOULET.

(Au lever du rideau, Gracchus, en carmagnole et en bonnet de loutre déguste du coco en compagnie de Saturnin. Gracchus, robuste et d'aspect rebarbatif. Saturnin jeune, maigre et fluet.)

PREMIER VENDEUR DE JOURNAUX.

Demandez! Voilà ce qui vient de paraître : *Les Intrigues des Jacobins*, par le citoyen Martainville!

DEUXIÈME VENDEUR.

L'Agonie des Jacobins! Coupez-leur les griffes!

UN MARCHAND DE COCO.

À la fraîche! qui veut boire?

PREMIER VENDEUR.

Demandez le programme du défilé des troupes du général Dammartin, le numéro des demi-brigades et la composition des bataillons qui rentrent aujourd'hui dans Paris!

SATURNIN, au marchand de coco.

Encore un verre, citoyen!

GRACCHUS.

Après toi, s'il en reste, petit.

SATURNIN.

Oui, patron. (Saturnin boit et passe son verre à Gracchus.)

GRACCHUS, tendant son verre.

Tout plein. Il fait une chaleur.

SATURNIN.

Le plus beau temps possible pour un 1er thermidor... 19 juillet vieux style... et pour un défilé de troupes! Les soldats auront du moins un ciel qui leur rappellera l'Italie!

GRACCHUS, buvant.

Ah! pouah! (Il rend le verre au marchand.) Quelle tisane! Saturnin, vois-tu, décidément, tout dégénère, même le

coco! On n'aurait jamais osé vous servir une marchandise pareille en l'an II. Mais depuis que le Directoire est obligé d'appeler des troupes nouvelles pour contenir les conspirateurs et les chouans qui pullulent, tout est dit. *Requiescat*. (Au marchand.) Je te dois?

LE MARCHAND.

Deux sous. (Gracchus lui tend des assignats.) Des assignats! Alors si tu paies en papier, c'est soixante livres.

GRACCHUS.

Tu dis?

LE MARCHAND.

Soixante livres!

GRCCHUS.

Le papier de la nation vaut son pesant d'or... tu m'entends? Voilà le prix de ton affreux liquide!

LE MARCHAND.

J'ai dit soixante livres... je veux soixante livres!

GRACCHUS.

Toi?... Empoisonneur! exploiteur!

LE MARCHAND.

Soixante livres! (Il se fait un attroupement. Roberjot, agent de police, intervient.)

ROBERJOT.

Qu'est-ce que c'est?

LE MARCHAND.

Monsieur...

GRACCHUS.

Citoyen...

SATURNIN, bas à Gracchus.

Appelez-le monsieur, père Gracchus.

GRACCHUS.

Citoyen... je m'appelle Gracchus Heurteloup...

SATURNIN.

Profession, bijoutier sur le genou!

ROBERJOT.

Comment dites-vous?

SATURNIN.

Maître cordonnier... et moi, Bibi, je suis son apprenti!... (Il fait le geste de tirer le fil ciré. A part.) Ça ne comprend pas!

GRACCHUS.

J'ai pris tout à l'heure un verre de coco. .

LE MARCHAND.

Le coco national, monsieur!

GRACHUS.

Il est exécrable... Je veux le payer... je demande le prix...

LE MARCHAND.

Deux sous.

GRACCHUS.

Je tends la monnaie...

LE MARCHAND.

Du papier!

GRACCHUS.

Et le citoyen cocotier me réclame soixante livres!

LE MARCHAND.

Je suis dans mon droit. Les assignats sont tombés assez bas. Je ne donne point mon eau pour des paperasses!

ROBERJOT, à Gracchus.

Il a raison.

GRACCHUS.

Raison?

ROBERJOT.

Donnez-lui ses soixante livres!...

GRACCHUS.

Pour sa médecine?

ROBERJOT, gravement.

Et n'insultez point une marchandise que vous avez été fort heureux de consommer!

SATURNIN.

Payez, père Gracchus!

LE MARCHAND, et ROBERJOT.

Payez!

GRACCHUS.

Tonnerre! Tenez, les voilà vos soixante livres!... Un maheureux verre d'eau qui vous gratte le gosier, soixante livres! Et c'est de la fraternité ça?

SATURNIN, l'entraînant.

Chut, donc! Venez! Taisez-vous!

GRACCHUS.

Mille millions de carabines, si l'Incorruptible avait pu voir ça! (Saturnin l'entraîne).

LE MARCHAND DE COCO.

A la fraîche, qui veut boire?

PREMIER CRIEUR DE JOURNAUX.

Demandez les dernières nouvelles d'Italie! Les détails de la fête donnée à Mantoue par le général Miollis!

DEUXIÈME CRIEUR.

Les détails de l'arrestation du comte d'Entraigues, émigré, à Venise! (Picoulet sortant de la boutique. Il a l'air affairé, fureteur. Il porte un parapluie sous son bras. Paméla, sa femme, le suit).

PICOULET.

Là... tout est parfait... Mon petit pain et mon chocolat pour grignoter... si une fringale me prenait... Le baiser quotidien à ma femme... (Il veut embrasser Paméla qui le repousse). Je vous trouve bien sévère aujourd'hui, bonne amie!

PAMÉLA.

Et moi je vous trouve bien guilleret... et bien entreprenant... par extraordinaire!

PICOULET.

Ah! c'est que j'ai mes raisons... (Il fredonne un petit air entre ses dents). Landerirette! Landerira! Il y aura du nouveau dans Landerneau! Sabre de bois! (A l'agent, lui faisant un signe). Roberjot!

L'AGENT.

Monsieur Picoulet?

PICOULET.

Silence! Ne prononcez pas mon nom tout haut. Inutile d'attirer l'attention sur le plus habile limier du directeur de

la police... tout serait compromis. Eh! bien, avez-vous trouvé quelque trace ?

ROBERJOT.

Une trace, monsieur Picoulet?

PICOULET.

Silence! Oui, une trace de ce comte de Favrol ?

ROBERJOT.

Le comte de Favrol ? Non, monsieur Picoulet.

PICOULET,

Silence, vous dis-je. Il doit être ici cependant.

ROBERJOT.

A Paris?

PICOULET.

A Paris. On sait positivement qu'il a quitté Londres, qu'il est dans nos murs, et il faut qu'avant deux jours, il soit sous clef, vous entendez, Roberjot, sous clef! — Comme le comte d'Entraigues, son complice!

ROBERJOT.

Oui, monsieur Picoulet!

PICOULET.

Mais silence donc! (A Paméla qui arrange des rubans tricolores à la montre de la boutique): — Bonne amie, écoutez-moi bien... votre époux est en passe de devenir un personnage.

PAMÉLA.

Ah! bah!

PICOULET.

Cela vous étonne?

PAMÉLA.

Il y a si longtemps que vous me répétez chaque soir que vous allez le lendemain monter en grade — être chef de service... Pourquoi pas ministre ?

PICOULET.

Eh! eh! On en a tant vu! Il y a des choses plus extraordinaires!... Je n'en suis pas encore là, j'en conviens, mais j'y marche! Que direz-vous, bonne amie; quand j'aurai ar-

rêté, moi, oui, moi, le plus redoutable des ennemis du Directoire ?

PAMÉLA.

Oh ! ce jour là je crierai au miracle. Combien l'avez-vous arrêté de fois... en espérance, votre fameux comte de Favrol ?...

PICOULET.

C'est que la chose n'est pas si aisée.. C'est un habile homme, ce Favrol, brave comme un grenadier, fort comme un hercule, se grimant comme le comédien Dugazon !... Si je n'avais pas un œil de lynx, il nous échapperait certainement... mais vous le savez mieux que personne, j'ai un œil de lynx !

PAMÉLA.

Un seul ?

PICOULET.

Hein ? quoi ? Un seul ? J'en ai deux, bonne amie.

PAMÉLA.

Oui, l'œil est bon, mais c'est le nez !

PICOULET.

Allons, venez avec moi, Roberjot. Le gibier n'est pas loin. J'aurai besoin de vous.

ROBERJOT.

Oui, monsieur Picoulet.

PICOULET.

Sac à papier, je vous dis de ne pas me nommer !

PAMÉLA.

Et ne revenez pas bredouille, comme d'habitude !

PICOULET.

Bredouille? Décidément, nul n'est prophète en son ménage ! Mais vous verrez, bonne amie, vous verrez !

PAMÉLA.

Bonne chance ! (Picoulet s'éloigne.) Encore un rêve !... Toujours des rêves ! Messidor est en Italie... Le petit clerc est à son étude , et je reste seule au logis avec une âme sensible et mes désillusions !... (Avec un soupir comique.) Ah ! il y a des femmes bien malheureuses !... (Elle entre dans sa boutique.)

SCÈNE II

ANDRÉ et BOIS-DAVID, entrant bras-dessus bras-dessous, par la gauche.

André porte l'uniforme d'officier d'ordonnance avec le brassard au bras gauche et les épaulettes de capitaine. Bois-David est élégamment costumé en muscadin, sans ridicule.

BOIS-DAVID.

Ah ! mon cher André ! quelle joie ! je te retrouve !

ANDRÉ.

J'ai une bonne étoile. Le premier visage que je rencontre à Paris, en sortant de chez mon père, c'est toi ! (Montrant une table.) Tiens, asseyons-nous là. (Ils prennent place à gauche, au café. On leur sert des sorbets.)

BOIS-DAVID.

Tu es à Paris depuis combien de temps ?...

ANDRÉ.

Depuis hier. Je précède les troupes du général Dammartin dont le commandant en chef Augereau a demandé le retour et le secours pour tenir garnison ici. Je n'avais pas eu depuis longtemps de tes nouvelles ! Ce cher chevalier !... Et qu'as-tu fait, toi, dans ces jours terribles, que j'ai du moins, et j'en suis heureux, traversés loin du volcan loin de la lutte ?

BOIS-DAVID.

Ce que j'ai fait ? J'ai regardé passer les choses et tomber les hommes ! Vive Dieu ! on n'a pas eu à s'ennuyer !

ANDRÉ.

Je te croyais émigré.

BOIS-DAVID.

Pour qui me prends-tu ? Je vous deteste fort, toi et les tiens — par habitude — mais je hais davantage l'étranger et Dieu me damne, j'aimerais mieux être arrêté ici et jeté à la

Conciergerie par M. ton père que créé grand duc ou feld maréchal par nos amis les ennemis.

ANDRÉ.

Mon père est plus clément qu'il n'est redoutable !

BOIS-DAVID.

Toujours est-il qu'il est tout puissant et que nous sommes en guerre ! Bah ! qu'importe ! Tu vois que je ne te fais point de reproches et que je n'oublie pas que le fils du secrétaire de la direction de la police, mon vieux camarade, le capitaine André Lafresnaie, est mon compagnon d'enfance, que nous avons, au collége d'Harcourt, usé les mêmes bancs et partagé les mêmes jeux.

ANDRÉ.

Nous étions heureux alors !

BOIS-DAVID.

Pas du tout. Nous étions petits, voilà tout. Est-on jamais heureux? En ce temps-là, toi, le fils d'un intendant de mon pays, tu étais le modèle achevé de l'élève laborieux, moi, l'héritier du châtelain breton j'étais le plus bel exemple d'insubordination et de paresse qu'ait jamais fourni race privilégiée ! Et je m'étonnerais ensuite qu'au bout de quelques années, j'aie quelque peu vieilli, fatigué, n'ayant gardé qu'un culte véritable, celui de l'honneur, tandis que toi tu as vaillamment fait ton chemin, bravement servi ton pays et ta cause? Bah ! tout ce qui arrive en ce monde est juste, vois-tu, et les inutiles ont fini leur temps. C'est pourquoi tu commences le tien.

ANDRÉ.

J'ai fait mon devoir, mon ami, rien de plus. La patrie était menacéé, j'ai défendu la patrie. L'amour que j'aurais eu pour ma mère morte, je l'avais pour la France. Je suis parti laissant à mon père le devoir de servir ici la République et je suis allé la défendre à la frontière contre l'étranger. Et sur ma foi, le sort m'a favorisé. Il m'a épargné le spectacle de nos drames sanglants, de tout ce que tu as vu de près, et il m'a donné cette joie suprême de jouer du

moins ma vie pour mes compatriotes! J'ai eu la chance d'être assez légèrement blessé, quand je l'ai été, pour n'être ni manchot ni bancal, et si l'avenir ne me gardait pas plus d'épreuves que ne m'en a donné le passé... je pourrais encore me dire heureux, comme lorsque nous avions dix ans!

BOIS-DAVID.

Des épreuves? Que parles-tu d'épreuves? Est-ce que tu redoutes?

ANDRÉ.

Rien. Une folie... des pressentiments... une tristesse ou plutôt un doute sans raison... je l'espère!...

BOIS-DAVID.

Uu doute?

ANDRÉ.

Rien, te dis-je... Je vais d'ailleurs savoir tout à l'heure, en rentrant, par des papiers que mon ordonnauce doit m'apporter, si ces doutes ont quelque fondement... N'en parlons plus!

BOIS-DAVID.

Eh bien, parlons de toi et des tiens. Ton père a dû être plein de joie en te revoyant sain et sauf avec ces épaulettes?

ANDRÉ.

Il a été plein de joie.

BOIS-DAVID.

Et ta belle-mère? Ce n'est pas de ce côté que peut te venir quelque tristesse. On ne saurait trouver femme plus accomplie, plus charmante que cette marâtre de vingt-six ans!

ANDRÉ.

Aussi l'aimé-je beaucoup et fraternellement.

BOIS-DAVID.

Et à côté de ce fraternel amour, tu n'as pas... comment dire? une passion... plus... moins patriarcale?...

ANDRÉ.

Ma foi non! Et je n'ai même, jusqu'ici, véritablement

aimé personne ! Des amours, et pas d'amour ! Voilà ma vie, et si je te parais inquiet, c'est que j'ai d'autres sujets d'inquiétude qu'une femme.

BOIS-DAVID.

Dame politique ?

ANDRÉ.

Peut-être.

BOIS-DAVID.

Ah ! la mégère ! On la trouve partout : au souper où elle vous apparaît sous les traits charmants d'une beauté qui lorsqu'on lui dit : Je vous aime, vous répond : Pardon, vos opinions politiques s'il vous plaît ?... Au bal, au théâtre, chez Garchy, le glacier à la mode ; chez Velloni ou Tortoni, à la devanture des boutiques, dans le journal qu'on feuillette, dans les caricatures qu'on regarde, dans l'œil bleu qu'on admire, et jusque chez l'ami qui vous revient d'Italie et qu'on rencontre après six années : la politique ! toujours la politique ! Ah ! sur ma parole, ne pourrait-on pas vraiment faire de la politique sans en parler jamais ?

ANDRÉ.

Toujours aussi léger !

BOIS-DAVID.

Je m'en vante. (En ce moment le chanteur monte à droite sur sa chaise et prélude sur son crin-crin.) Tiens, tu vois cet homme, ce chanteur pacifique, l'air calme et simple, un moineau parisien qui n'a pourtant pas l'air d'un oiseau de mauvais augure ? Eh bien, je te parie un louis, — et un louis vaut quinze cents livres aujourd'hui, — je te parie qu'il va nous corner aux oreilles une chanson politique.

ANDRÉ.

Va donc pour la chanson !

LE CHANSONNIER.

C'est pour avoir l'honneur de vous servir, citoyennes et citoyens, mesdames et messieurs. Qu'est-ce que vous voulez que je vous chante ? (Gracchus et Saturnin qui vont et viennent sont rentrés au moment où le chansonnier monte sur sa chaise.)

GRACCHUS.

Les vieux airs! les bons airs! les vrais!...

SATURNIN.

Non! non! du nouveau!

LA FOULE.

Oui! oui, du nouveau!... du nouveau!

LE CHANSONNIER.

Du nouveau! Très-bien! Voulez-vous la chanson des Impôts et Patentes?

GRACCHUS.

Merci! On a bien assez de les payer!

VOIX.

Non! non!

LE CHANSONNIER.

Les Mandats de Cythère?

VOIX.

Non! non!

GRACCHUS.

Les couplets des Muscadins?

VOIX.

Oui, oui, les Muscadins! Les Muscadins!

BOIS-DAVID, à André.

Quand je te le disais.

LE CHANSONNIER.

Achetez d'abord les cahiers, citoyens! Six liards en monnaie! Vingt-cinq livres en assignats!

GRACCHUS et SATURNIN.

Donnez... (Le chansonnier distribue des cahiers de chansons.)

BOIS-DAVID.

Et, tiens, voici des gens que la chanson ne va pas divertir! (Il montre Sainte-Hermine, Renaudière et Pontvalin qui entrent, bras-dessus, bras-dessous, tenue excentrique de muscadins, habits carrés de couleurs claires, cravates énormes, cannes improbables et cadenettes. Ils lorgnent d'abord et écoutent.)

SCÈNE III

LES MÊMES, SAINTE-HERMINE, RENAUDIÈRE, PONT-VALIN, puis ROBERJOT.

LE CHANTEUR, chantant sur l'air : Un tonnelier vieux et jaloux.

En eux tout est incroyable,
De la tête jusqu'aux pieds,
Chapeaux de forme effroyable,
Gros pieds dans petits souliers,
Gilet croisant sur la gorge...

SAINTE-HERMINE, interrompant, accent affecté, zézaiement à la mode.

Ah! mais paole d'honneur panasée, je crois que ce drôle se moque de nous!

SATURNIN, montrant les muscadins.

Tenez, les voilà les Impossibles!

BOIS-DAVID.

Tu ne sais plus où en est Paris, mon cher André? Eh bien! regarde!

SAINTE-HERMINE, au chanteur, résolu et railleur.

Mon cher bon, je vous demande pardon. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire de qui est la petite chanson que vous gazouillez là?

LE CHANTEUR.

Elle est de moi?

SAINTE-HERMINE.

Parole d'honneur?

BOIS-DAVID.

Celui-là est mon ami. Il se nomme Sainte-Hermine. Un brave garçon sous les habits d'un fat!

GRACCHUS.

Ça t'écorcherait donc le gosier de prononcer les *r*, comme tout le monde, eh! petit sucré?

SAINTE-HERMINE.

Ma langue est à moi, j'en fais ce qui me plaît, monsieur le tondu !

RENAUDIÈRE, bas à Sainte-Hermine.

Tu vas nous faire égorzer !

PONTVALIN.

Ce Sainte-Hermine est un véritable gladiateur! Je voudrais bien être à Tivoli !

SAINTE-HERMINE.

Toujours est-il que la chanson me déplaît, monsieur le chanteur, et que je défends...

LE CHANTEUR.

Il défend ?

GRACCHUS.

Tu défends !

SAINTE-HERMINE.

Nous défendons...

RENAUDIÈRE.

Non! non! Nous ne défendons pas...

PONTVALIN.

Libété complète.

SAINTE-HERMINE.

Eh! bien! moi je vous défends de chanter de pareilles sottises !

LE CHANTEUR.

Ah ! c'est comme ça ? (Il accorde son crin crin.)

BOIS-DAVID, à André.

Et comme cela tous les jours.

LE CHANTEUR, reprenant l'air.

Bottés tout comme un saint George,
Culottés comme Malbrouck..

SAINTE-HERMINE.

Insulter la mode! (Sainte-Hermine interrompt le couplet en se précipitant sur le chanteur dont il arrache le parapluie. La foule l'entoure

bientôt. Renaudière et Pontvalin tremblants, se serrent contre lui. On les menace.)

GRACCHUS.

Empêcher le couplet, confisquer nos droits !

SAINTE-HERMINE.

Je déteste la musique. Ça m'écorche *les oreilles !*

RENAUDIÈRE, très-ému.

Messieurs, messieurs. Il y a malentendu !

SATURNIN.

Ne tremble donc pas si fort, tes mollets vont tomber !

ROBERJOT, se montrant suivi d'agents de police.

Oh! oh! qu'est cela ? Une rixe ! Au large ! (Les agents font circuler la foule et entraînent les muscadins. Le chanteur ramasse ses cahiers de chansons dispersés, son parapluie et se retire avec la foule.)

GRACCHUS, à Saturnin, montrant Roberjot.

Et c'est de la fraternité ça !

SCÈNE IV

ANDRÉ, BOIS-DAVID.

BOIS-DAVID.

Eh ! bien ! voici Paris, mon cher André. Une ville où l'on chante, où l'on danse, où l'on se chansonne et se fredonne, où l'on s'insulte et se provoque, et cela pendant que de braves gens comme toi assurent à l'étranger une noble place au nom français. Ville où tout est à l'envers, où la rue t'offrirait, pour le moment, un spectacle plus miraculeux que Bagdad et où l'impossible se promène comme si le plein jour du Pont-Neuf était aussi féerique que toutes les *Mille et une Nuits* ensemble... (Montrant le terre-plein.) Reconnais-tu ce coin de terre ? C'est de là que partait, il y a cinq ans, aux jours sinistres, le grondement du canon d'alarme ! Vois. On y vend des sorbets et l'on y fait des gaufres !

ANDRÉ.

Quel étrange moment !

BOIS-DAVID.

Le plus étonnant de tous et le mieux fait pour intéresser un désœuvré comme moi ! Je regarde Paris qui rit, qui revit, qui se divertit, qui a six cent quarante-quatre bals pour danser, pas un de moins, des théâtres pour pleurer, des rues pour se bousculer, des modes pour les exagérer, des femmes pour les aimer, et des malheurs pour les oublier !

ANDRÉ.

Et cependant, tout est-il fini ?

BOIS-DAVID.

Bast ! après nous le déluge !...

ANDRÉ.

Mais il faut maintenant que je te quitte ou que tu m'accompagnes !

BOIS-DAVID.

Où cela ?

ANDRÉ.

Les têtes de colonne du général Dammartin doivent être déjà en marche et l'avant-garde débouchera sur ce pont dans une heure. Je dois passer à l'État-Major, au Carrousel, et revenir ici pour être ensuite tout à toi !

BOIS-DAVID.

Allons donc au Carrousel ! (Fausse sortie.) Ah ! mais j'y songe ! Si l'on m'y gardait ?

ANDRÉ.

Pourquoi ?

BOIS-DAVID.

Dame ! Je suis un chouan ! Mais viens, car voici mes amis les Muscadins qui reviennent.

ANDRÉ.

Eh ! bien, laissons-leur donc le champ de bataille !

BOIS-DAVID.

Une fois n'est pas coutume, n'est-ce pas, capitaine ?

(Ils sortent.)

SCÈNE V

SAINTE-HERMINE, RENAUDIÈRE, PONTVALIN, CHATEAU-PONSAC, ACTÉ, ÉLODIE, MUSCADINS ET MERVEILLEUSES.

SAINTE-HERMINE, arrive un peu défait, la cravate dénouée et réparant le désastre de sa toilette.

A-t-on jamais vu ! Me prendre au collet! Et ces agents qui ne voulaient point nous remettre en liberté!

PONTVALIN.

Ils sont farouches!

RENAUDIÈRE.

Je lui aurais si bien laissé chanter sa chanson, moi! Elle n'insultait personne!

SAINTE-HERMINE.

Elle se moquait de nos chapeaux!

PONTVALIN.

J'avais ôté le mien!

SAINTE-HERMINE, avec mépris.

Tourterelle!... Toucher à ma cravate? Il n'eût plus manqué qu'ils voulussent couper mes cadenettes!

RENAUDIÈRE.

Un butor de dragon a bien voulu couper les miennes, septidi dernier!

SAINTE-HERMINE.

Comment... Septidi?...

RENAUDIÈRE.

Oh! pardon! pardon! Oh! le vilain mot!... Samedi!

SAINTE-HERMINE, il a refait le nœud monumental de sa cravate.

Là! voilà qui est bien! On n'est pas à faire peur! On est présentable! (Il pirouette sur ses talons.) Mais dites donc, vous Pontvalin, vous vous négligez, mon bon!

PONTVALIN.

Je me néglige?

SAINTE-HERMINE.

Parfaitement... Vous portez le pantalon tirbouchonné... c'est mesquin! Regardez-moi! Beau comme l'antique! Collant comme un maillot! C'est difficile à porter, il faut être bien fait!

RENAUDIÈRE.

Diable!... Et pour ôter ça?

SAINTE-HERMINE.

La moindre des choses. Pour y entrer c'est plus difficile. Deux de mes gens me prennent par le bras sous les aisselles et me hissent en l'air. Après quoi, soigneusement et tout droit, ils me laissent glisser dans le pantalon... ça va comme un gant! Pas un pli! Et quand je puis y entrer, je le refuse! (Changeant de ton.) Ah ça, mais ce petit fou de Château-Ponsac n'arrive pas!

RENAUDIÈRE.

Acté l'aura retenu dans son boudoir. Avez-vous vu son boudoir, Sainte-Hermine?

SAINTE-HERMINE.

Si je l'ai vu? je l'ai essayé!

PONTVALIN.

Charmant! charmant!

SAINTE-HERMINE.

Ah! lui, enfin!... (Entre Château-Ponsac, costume absolument exagéré d'incroyable, suivi d'Acté, mise à la mode grecque, tunique ouverte et légère, et d'Élodie, habillée à la mode anglaise, grand chapeau et robe pincée à la taille. Muscadins, merveilleuses. La foule rit sur leur passage.)

CHATEAU-PONSAC.

Me voici. Fidèle au rendez-vous!... Je ne voulais pas amener ces déesses mais elles ont tenu à nous suivre comme de simples mortelles!

ACTÉ.

Le devoir du sexe opprimé n'est-il pas de suivre le sexe oppresseur?

ÉLODIE.

Et de partager ses dangers?

PONTVALIN.

Comment ses dangers?

RENAUDIÈRE.

Qui est-ce qui court des dangers ici?

ACTÉ.

Mais moi, Élodie, Sainte-Hermine, vous, tout le monde! Est-il sot, ce Renaudière!

CHATEAU-PONSAC.

Oui, vous voyez bien ces fenêtres, vous autres, là, ces balcons? (Il montre les fenêtres praticables à droite et à gauche.) Eh bien! c'est là que postés tout à l'heure, sur le passage des troupes du général Dammartin, nous pourrons témoigner de notre mécontentement contre le Directoire qui renforce la garnison pour nous être personnellement désagréables et recevoir ces soldats d'Italie comme nous avons reçu Trial lorsqu'il a osé reparaître sur la scène de Feydeau!

PONTVALIN.

Mais c'est absurde! Mais Trial ne pouvait pas nous répondre... c'est un comédien... tandis que des soldats...

RENAUDIÈRE.

D'Italie!

SAINTE-HERMINE.

A siffler sans péril...

ACTÉ.

...On triomphe sans gloire!

PONTVALIN.

Mais je m'en moque de la gloire, moi... Mais Renaudière n'en a que faire de la gloire...

RENAUDIÈRE.

Je ne saurais pas où la mettre!

ÉLODIE.

Ils ont raison, ces bichons! Ils sont si gentils comme ils sont là.

PONTVALIN.

Gentils à croquer!

ÉLODIE.

Si on les cassait!

RENAUDIÈRE.

Voilà justement la question.

SAINTE-HERMINE.

Ah! ça mais êtes-vous, oui ou non, membre de ce clan de la jeunesse dorée qui va, parfumé et tapageur à travers Paris, défendant les belles, et luttant pour le passé?

PONTVALIN.

Nous en sommes... Parfumés... (Il montre un flacon.) Eau *bleue des Sultanes!*

RENAUDIÈRE.

Tapageurs. — Voilà ma motion. (Il montre son bâton.)

SAINTE-HERMINE.

Etes-vous las de Sparte et de Rome, de Brutus et de Gracchus, et voulez-vous rendre à Vénus ce qui appartient à Vénus?. .

TOUS.

Oui! oui!

PONTVALIN.

Je ne suis pas positivement las de Sparte... je ne le connais pas!... (Rires des muscadins.)

CHATEAU-PONSAC.

Eh! bien donc, tapage! Et montrons au Directoire que la venue du général Dammartin ne nous fera pas encore rentrer sous terre!...

RENAUDIÈRE, à Pontvalin.

Ah! si l'on pouvait rentrer sous terre!...

PONTVALIN, même jeu.

Oui, mais on ne peut pas!

PONTVALIN.

De la gloire! Ils sont bons! ils en parlent comme si cela ne coûtait rien!

CHATEAU-PONSAC.

A nos postes, messieurs !

SAINTE-HERMINE.

Par deux groupes, à droite et à gauche. La main aux belles ! (Il entre à gauche dans le café, avec Acté, et d'autres muscadins et merveilleuses, tandis que Château-Ponsac et Elodie, suivis d'amis, entrent à droite.)

SCÈNE VI

MESSIDOR, puis PAMÉLA.

MESSIDOR, entre par le fond, costume de cuirassier de la République. Le tricorne en bataille, les cheveux nattés, poudrés et la cuirasse à la poitrine. Galons de maréchal-des-logis. Il regarde les enseignes.

Paméla Picoulet!... C'est ici! Tudieu, le cœur me bat! (Paméla se montre sur le pas de la porte.) Voyons si le soleil d'Italie ne m'a en me bronzant, rendu trop méconnaissable!... Citoyenne!

PAMÉLA.

Citoyen cuirassier? (le regardant.) Ah! mon Dieu! Je ne me trompe pas! Messidor! vous!... vous, brigadier? (Elle s'évanouit peu à peu dans ses bras.)

MESSIDOR, montrant ses galons

Maréchal-des-logis!... Ma toute belle!... Hé! dites donc mais, là en plein Pont-Neuf... si on nous apercevait... votre mari!

PAMÉLA, soudain, remise.

C'est juste... Mais, voyez-vous, l'émotion... Ah! Messidor! je songeais à vous... oui... Je me disais que le général Bonaparte serait bien intelligent s'il avait l'idée de vous renvoyer à Paris avec la division Dammartin... Il a été intelligent!... Ce cher Messidor! Superbe comme le dieu Mars!

MESSIDOR.

On fait ce qu'on peut! Oui, l'une des trois Grâces...

PAMÉLA.

Une des trois?

MESSIDOR.

Les trois à la fois si vous voulez... J'ai la bonne fortune d'être attaché à la personne du capitaine Lafresnaie qui revient à Paris avec le général... Désormais je puis me reposer au sein de mes amours!... Et ma première visite est pour la boutique de la citoyenne Paméla, mon adorée Paméla, Paméla la déesse, Paméla Vénus!

PAMÉLA.

Flatteur!

MESSIDOR.

Ainsi, vous m'aimez toujours?

PAMÉLA, montrant sa boutique.

Lisez-moi ça.

MESSIDOR.

A... l... a... A l'a... r... à l'ar...

PAMÉLA.

A l'armée d'Italie! Vous concevez que je ne pouvais point mettre. « *A Messidor* ! »

MESSIDOR, avec fatuité.

Pense pas que ça eût effarouché les clientes!

PAMÉLA.

Oui, mais Picoulet...

MESSIDOR.

C'est juste!...

PAMÉLA.

Oh! ce n'est pas l'embarras!

LE MARCHAND DE COCO.

A la fraîche, qui veut boire?

MESSIDOR.

Moi! Donnez!

PAMÉLA.

Vous? De ça!... Oh! Messidor!... Mon mari m'a offert des flacons de liqueur des Iles!...

MESSIDOR.

Délicate attention ! Toujours le même, M. Picoulet ?

PAMÉLA.

Il n'a pas changé... hélas ! (Elle soupire.) Ah ! si, il a vieilli ! (Ils entrent dans la boutique. On entend un grand bruit à gauche, Porhouët et Marcelle, poussés par un flot de peuple jusqu'au milieu de la scène. Porhouët grisonnant mais robuste, armé d'un bâton, le *pen-bas* breton. Costume demi-paysan. Il protège Marcelle un peu pâle, mais non-effrayée, contre la foule.)

SCÈNE VII

GRACCHUS, SATURNIN, puis ANDRÉ,
BOIS-DAVID et PICOULET.

PORHOUET.

Arrière, s'il vous plaît ! Partout où je vais on me fait place !

CRIS.

C'est un chouan ! A bas le chouan !

PORHOUET.

Laissez passer mademoiselle de Kermadio, vous autres, ou mon bâton va tomber sur vos crânes !

GRACCHUS.

Depuis quand est-ce que les chouans menacent à Paris ?

PORHOUET.

Depuis quand se rassemble-t-on pour insulter une femme ?

ANDRÉ, entrant à Bois-David.

Une femme qu'on attaque !

BOIS-DAVID.

Mademoiselle de Kermadio !...

MARCELLE.

On ne menace pas, messieurs, on vient en liberté dans cette ville depuis que la paix est faite et l'on a le droit d'y circuler librement !

ANDRÉ, s'avançant.

Vous avez raison, mademoiselle, et je vous prie d'excuser cette foule... vous êtes sous notre sauve-garde !

MARCELLE.

Merci, monsieur... Pouvons-nous regagner notre logis?

ANDRÉ, à la foule.

Mademoiselle avait raison lorsqu'elle vous disait que la paix est conclue. Il n'y a plus de chouans à cette heure, vous le savez, il n'y a plus que des français.

GRACCHUS, entre ses dents.

Plus de chouans ?

ANDRÉ.

Laissez donc passer cette jeune fille et cet homme. Ils sont sous la protection de la loi et sous la garde de mon épée!

BOIS-DAVID, s'avançant.

Mademoiselle de Kermadio me permettra-t-elle de lui offrir mon bras?

MARCELLE.

Vous, chevalier !

GRACCHUS, montrant le chevalier.

Encore un muscadin, celui-là !

SATURNIN.

Et après ?

MARCELLE, à André.

Merci... mille fois merci, monsieur... Sans vous, l'attitude de Porhouët, qui s'est révolté sous l'injure d'un passant, nous eût coûté cher peut-être.

PORHOUET.

Je suis votre serviteur, mademoiselle, et j'entends que tous vous respectent !

BOIS-DAVID, à Porhouët.

Et en la défendant ainsi, vous exposiez mademoiselle de Kermadio à de plus grands dangers !

ANDRÉ.

Vous avez fort à faire si vous voulez regagner votre logis

par les rues. La foule pourrait devant ce costume breton... Quelle étrange idée de garder dans une rue de Paris votre vêtement national !

PORHOUET.

J'entends. Mais s'il y avait un danger dans l'air, et qu'on vous demandât, pour le conjurer, d'ôter votre uniforme, que feriez-vous, capitaine?

ANDRÉ.

Je garderais l'uniforme.

PORHOUET.

Eh bien ! cet humble vêtement que voici, c'est mon uniforme à moi, celui de ma foi et de ma race. J'ai été marin au temps des guerres du Bailli de Suffren et je sais comme vous quel est l'honneur du soldat. La paix est faite entre nous, soit; le fusil est remis au clou de la cheminée; mais faut-il pour ça rejeter aux haillons la casaque qui en a été la peine ? Non. Trève conclue, c'est convenu. Je veux pourtant que ceux qui me rencontrent ne cherchent pas longtemps quelle est ma foi, à moi, et à la forme du vêtement sachent tout de suite ce que contient le cœur. (André lui serre la main.)

MARCELLE, à André.

Il donnerait sa vie pour moi !... Encore une fois, soyez remercié pour votre intervention généreuse !

ANDRÉ, l'interrompant.

Oh ! mademoiselle, en vérité, et qu'ai-je fait que n'eût fait tout autre ?...

MARCELLE.

C'est que bien peu de gens savent faire ce qui est le devoir de tous.

BOIS-DAVID, à André.

Fière et résolue ! N'est-elle pas vraiment belle ?

ANDRÉ, songeur.

Si vraiment !

BOIS-DAVID, à Marcelle.

Venez, mademoiselle !

ANDRÉ, à Porhouet.

Je vous accompagne. Uniforme pour uniforme. Le mien fera passer le vôtre et vous protégera peut-être encore !

PORHOUET.

Merci !... j'aime comme je hais, de toute mon âme, capitaine. Mais s'il peut un jour vous rendre un service égal au vôtre, Pierre Porhouët le fera, je vous le jure. Vous êtes soldat, j'ai été marin : on peut s'entendre !

ANDRÉ.

Venez !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE FAVROL, suivi de Muscadins.

FAVROL, s'avançant. Il est vêtu de vêtements sombres et il a l'aspect d'un militaire costumé en bourgeois. Il entre, aperçoit Marcelle et va droit à elle.

Mademoiselle...

MARCELLE, bas.

Ah ! vous, monsieur le comte ?

PORHOUET.

Lui ! Ici !...

FAVROL, à Marcelle.

Je vous cherchais, mademoiselle, et j'avais, je vous l'avoue, des inquiétudes graves.

MARCELLE.

Oh ! j'étais en sûreté, grâce à Porhouët, et à... (Montrant André.) Monsieur !

FAVROL.

Monsieur ?

ANDRÉ, salue et après avoir regardé Favrot fixement, dit à Bois-David, bas.

Quel est donc cet homme-là ?

BOIS-DAVID.

Cet homme ? (Il s'arrête.) Je ne le connais pas

PICOULET, à gauche, observant.

Ah ! je suis certain que M. de Favrol rôde par ici... (Il feuillette et consulte des papiers)

ANDRÉ, comme à lui-même.

Je le connais cependant, je jurerais sur ma vie que je l'ai déjà vu, ainsi, face à face !

FAVROL, à part.

Il m'a regardé bien fixement ! Me reconnaîtrait-il ? De l'audace ! (S'avançant vers André.) Monsieur, je vous remercie de l'aide que vous avez bien voulu apporter à mademoiselle de Kermadio !

ANDRÉ, le regardant toujours, à part.

Jusqu'à sa voix ! (Haut.) Je suis déjà remercié, monsieur, par le plaisir que j'ai eu d'obliger mademoiselle. (A part.) C'est étrange !

PICOULET, à part, étudiant tour à tour Porhouët et André.

Facilité à se déguiser ! Oh ! oh ! je le tiens, mon comte de Favrol !

FAVROL, à Marcelle.

Permettez-moi de vous guider jusqu'à votre logis, mademoiselle !

MARCELLE.

Volontiers ! (A André.) Vos bons offices nous ont été précieux, capitaine. Maintenant, j'ai mon chevalier ! (Elle montre Favrol.)

ANDRÉ, bas à Porhouët.

Est-ce là un fiancé, un parent de mademoiselle de Kermadio ?

BOIS-DAVID, à André.

Mais pourquoi diable demandes-tu cela ? (Regardant André, il se met à rire.) Ah ! bah !

ANDRÉ.

Quelle folie !

BOIS-DAVID.

Le coup de foudre !... C'est qu'elle est charmante!

Allons, à bientôt ! puisqu'il est convenu que nous dînons ensemble, ce soir !

MARCELLE, saluant André.

Monsieur... (André s'incline et suit Marcelle des yeux ; Marcelle sort au bras de Favrol et suivie de Porhouët et de Bois-David.)

PICOULET, regardant alternativement à droite et à gauche.

Le chouan ou l'officier ! Et Roberjot que j'ai congédié ! Je ne puis pourtant pas me fendre en deux. (Messidor sort de la boutique de Paméla et lui envoie des baisers.)

MESSIDOR.

Excellente, la liqueur des Iles !... ma déesse...

PAMÉLA, montrant Picoulet.

Mon mari !

MESSIDOR, apercevant André.

Et mon capitaine ! !...

ANDRÉ, songeur.

Mais quel était donc cet homme ?

PICOULET.

Quelque chose me dit là (Il se frappe le front.) que le comte de Favrol... (Il regarde André.) Se dérober sous l'uniforme national, quelle audace !... (Il remonte.) A nous deux, monsieur de Favrol ! (Il se cache à gauche.)

SCÈNE IX

ANDRÉ, MESSIDOR.

ANDRÉ, suit des yeux Marcelle, puis se retournant aperçoit Messidor.

Messidor !... Toi, ici ?

MESSIDOR.

Mon capitaine... Une simple étape... affaire de famille...

ANDRÉ.

Et le dossier qu'on a dû te remettre à la Prévôté ?

MESSIDOR.

Présent ! (Il donne du papier à André.)

ANDRÉ.

C'est le dernier ?

MESSIDOR.

Le dernier, capitaine. On attend votre rapport.

ANDRÉ, à part.

Ah ! mon cœur bat à se briser ! (Il s'assied à gauche et ouvre le paquet.)

MESSIDOR.

Le capitaine a l'air préoccupé... dépêches graves !

ANDRÉ, regardant le paquet.

Rien... non, rien... je m'étais trompé... des proclamations du comte d'Entraigues... des plans de conjurations... Rien... Allons... mon père n'est pas leur allié !... Ce dossier, le dernier de tous, m'apporte cette preuve, cet appaisement, cette joie ! (Il pâlit tout à coup et recule.) Mon Dieu ! Cette écriture... là !... Point de signature... mais la main qui a tracé ces lignes... je la connais... « Agissez, n'attendez plus. L'heure est venue. » Il a écrit cela, lui mon père ! Il est le complice de ces hommes, il travaille à la ruïne de tout ce que j'aime, de tout ce que je défends... Il combat contre nous, contre la France !... Lui, que j'aime !... Que je vénère !... Ah !... c'est impossible... je le verrai... je lui parlerai. Il y a là quelque épouvantable méprise... Est-ce qu'un homme de cœur peut tomber si bas !... (A Messidor.) Écoute.

MESSIDOR.

Mon capitaine !

ANDRÉ.

Va à l'État-Major. Le rapport sur l'arrestation du comte d'Entraigues à Venise sera fait ce soir... (A part.) Et ce soir, je saurai l'entière vérité, et je vous rendrai à votre devoir, mon père ! (Ils sort par le fond, Picoulet à gauche.)

PICOULET.

L'air effaré, troublé !... Très-bien !... Cette fois l'avancement n'est pas loin, et bonne amie sera contente ! Ministre ?... Pourquoi pas !

SCÈNE X

SAINTE-HERMINE, RENAUDIÈRE, PONTVALIN, CHATEAU-PONSAC, aux fenêtres avec ACTÉ, ÉLODIE ET DES MUSCADINS, en bas, GRACCHUS, SATURNIN, CRIEURS, CRIEUSES, MARCHANDS, MUSCADINS ET MERVEILLEUSES.

(On entend un bruit lointain de musique. — Les marchands et marchandes montent sur leurs bancs. La foule se presse vers la gauche, au fond, par où vont déboucher les troupes du général Dammartin.)

SATURNIN.

Les voilà! Les voilà!... là-bas!... Voyez!

GRACCHUS.

Des patriotes, ceux-là!

SATURNIN, et la foule.

Vive l'armée d'Italie!

(On entend la musique militaire jouer en sourdine la marche : *Valeureux Liégeois*. — Les fenêtres de droite et de gauche se garnissent de spectateurs : Château-Ponsac, Sainte-Hermine, Pontvalin, Renaudière.)

SAINTE-HERMINE.

Saluez, messieurs, voici nos maîtres!

GRACCHUS, à la foule.

Regardez donc là-haut ces mirliflors! Est-ce qu'ils vont aussi empêcher la musique comme tout à l'heure?

CHATEAU-PONSAC.

Il y a une musique qu'on aimerait à jouer sur ton dos, citoyen!

GRACCHUS.

Mais il y a un moyen de s'arranger, muscadin. Tu n'as qu'à descendre!

SATURNIN.

D'ailleurs il y a des choses qui peuvent monter! (Il achète un tas de pommes.)

PONTVALIN, livide.

Ces spectacles-là sont barbares! (Il reçoit un projectile lancé par Saturnin.

GRACCHUS.

A bas les muscadins!

LA FOULE.

A bas! (La foule semble assiéger la maison du quai.)

CHATEAU-PONSAC, versant sur la foule les odeurs du flacon d'Élodie.

Vous êtes bien difficiles! Tenez! Je vous baptise muscadins!

(La foule saisit des bouquets, des fruits, des oranges, aux devantures des boutiques et en crible les Muscadins qui répondent en jetant leurs chapeaux, leurs cannes, leurs lorgnons. Tableau amusant d'une rixe qui ne doit avoir absolument rien que de comique. Gracchus aide Saturnin à escaler le balcon en lui prêtant ses épaules. — Tout à coup, les troupes débouchent, musique en tête, poudreuses, héroïques, agitant un drapeau déchiré. La rixe s'apaise. On se presse vers les soldats.)

CRIS.

Vive l'arméo d'Italie!

GRACCHUS et SATURNIN.

Vive la nation!

SAINTE-HERMINE et LES MUSCADINS, entraînés.

Ah! bah! Vive l'armée d'Italie!

TOUS.

Vive la France!

ACTE DEUXIÈME

Deuxième Tableau

Une salle dans un hôtel de la rue de Grenelle. Portes à droite et à gauche. Au fond une porte donnant sur un jardin dont on aperçoit les arbres. On y arrive par un perron. Table à gauche chargée de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

PORHOUET, MARCELLE.

MARCELLE.

Avez-vous bien dit aux gens de redoubler de surveillance, Porhouet ?

PORHOUET.

Plutôt dix fois qu'une. Ne laisser pénétrer personne dans l'hôtel sans le mot de passe. Et si quelqu'un forçait la consigne, répondre que l'hôtel est loué au citoyen François Porly, qui s'y occupe de commerce. Il paraît qu'il faut mentir... C'est quelquefois dur !

MARCELLE.

Vous aimeriez mieux combattre, et moi aussi, Porhouët, et si je suis venue à vous, c'est pour continuer notre œuvre interrompue en Vendée... Mais qu'importe si notre but est atteint.

PORHOUET.

Votre volonté est la mienne, mademoiselle ! Vieux marin, traité en compagnon d'armes par votre père, je suis à vous tout entier, comme j'étais tout à lui !

MARCELLE.

Je n'ai plus que vous en ce monde, Porhouët; mais l'orpheline vous aime, non comme un serviteur, mais un ami!

PORHOUET.

Un ami!... Tenez, j'avais un fils que vous avez connu, et que j'ai vu tomber, pauvre enfant tué par une balle anglaise, dans un combat où votre père et le bailli de Suffren ont coulé plus d'un vaisseau aux habits rouges... Ah! quand je songe à ça, j'ai envie de ressaisir, comme autrefois, la hache d'abordage et de recommencer la guerre avec l'Anglais!... Mon Jeannic! Un garçon si brave, si bon, si beau, ils me l'ont tué!... C'était tout ce que j'aimais, après Dieu, après vous et après le roi!... Notre demoiselle, je n'ose dire que vous remplacez pour moi les enfants que je n'ai plus; mais pour vous, je veux remplacer tous ceux qui sont partis, et si je n'ai pas le droit de vous chérir comme un père, vous ne me refuserez pas celui de veiller sur vous, comme le plus dévoué de vos gens.

MARCELLE.

Merci, vous êtes le dévouement et la droiture mêmes!

PORHOUET.

Je ne sais pas ce que je suis; je sais que lorsqu'il y a là, dans cette tête dure, une idée de haine ou d'amour, je me ferais tuer ou je tuerais pour atteindre celui que je hais, ou pour sauver celui que j'aime. Et tenez, Dieu me garde de vouloir me mêler, moi, qui ne suis rien, à votre vie, mais il y a ici, ici même, un homme qui est des nôtres et que mon instinct me dit de craindre...

MARCELLE.

M. de Favrol?

PORHOUET.

Vous voyez bien que je devine juste, puisque vous le nommez.

MARCELLE.

J'ai déjà remarqué que vous n'aimiez pas M. de Favrol.

PORHOUET.

Je ne le juge pas. C'est un de nos chefs. Où il me dira d'aller, j'irai. Sur un signe de lui, je donnerai tout mon sang, s'il le faut. Et pourtant, cet homme-là m'inquiète. Ses regards ont quelque chose de faux.

MARCELLE.

Oui, il y a, en effet, chez le comte je ne sais quoi d'étrange... Je me sens presque glacée parfois et aussi dominée comme par une volonté terrible lorsqu'il me regarde ; mais ce serait folie de juger sur des impressions un pareil homme. Ce que je sais de lui, comme vous, c'est qu'il est de fière race et porte un noble nom ; c'est qu'il est brave, puisque proscrit, il risque chaque jour sa vie ; c'est enfin qu'il représente pour nous le devoir et qu'il faut le suivre.

PORHOUET.

Mais à la condition qu'il ne roule pas dans sa tête des projets... Ce nom de Favrol... M. le comte voudrait peut-être le faire partager à une autre.

MARCELLE.

A moi ?

PORHOUET.

A vous ! Qui sait ?... Ah ! le chevalier de Bois-David, mademoiselle ! (Le chevalier entre)

SCÈNE II

PORHOUET, MARCELLE, BOIS-DAVID.

MARCELLE.

Bonjour chevalier, je suis aise de vous voir !

BOIS-DAVID.

En vérité, mademoiselle !

MARCELLE.

En vérité ! Vous êtes comme le dernier souvenir de ma vie d'autrefois... Mon père vous aimait beaucoup !

BOIS-DAVID.

Moins que je ne le respectais.

MARCELLE.

Il me semble, quand je vous revois, que rien de ce qui se passe n'est arrivé, que la mort ne m'a pas pris les miens› que je ne suis pas jetée dans cette mêlée ardente, que ma vie est toujours paisible et peut être encore heureuse !

BOIS-DAVID.

Pourquoi ne le serait-elle point? N'êtes-vous pas jeune, belle... N'êtes-vous pas digne d'être aimée?

MARCELLE.

Vous me dites cela, d'un ton presque attendri.

BOIS-DAVID.

J'ai tort, puisque l'heure de la folie est arrivée.

MARCELLE.

Quelle folie ?

BOIS-DAVID.

N'allons-nous pas suivre décidément M. de Favrol, et gouverner à notre tour la France ?

MARCELLE.

Incorrigible ! — Vous serez toujours un peu sceptique, chevalier !

BOIS-DAXID.

Sceptique ! Allons donc ! Il faut s'entendre. Un sceptique, tenez, c'est le comte Favrol, qui arrivera peut-être à tout parce qu'il ne croit à rien. Mais moi, je parierais qu'en cherchant bien, on trouverait encore le moyen de me pousser à risquer ma vie pour ces choses très-simples et que j'ai la faiblesse d'aimer encore : l'amour, qui m'a cependant souvent trompé, et l'amitié, que je n'ai du moins jamais trahie !

MARCELLE.

Eh bien, chevalier, cette heure là est proche.

BOIS-DAVID.

Et qu'elle soit la bienvenue si elle est la dernière. La vie ne vaut vraiment pas un regret !

MARCELLE.

Une aide importante nous est acquise, paraît-il, celle de M. Lafreisnaie.

BOIS-DAVID.

Lafresnaie ?... Lui ?...

MARCELLE.

Vous avez l'air étonné ?

BOIS-DAVID, à part.

Les craintes d'André !... Ses doutes !... (Haut). La vie a de ces rencontres, mademoiselle. Cet officier d'Etat-major, qui vous a protégée hier sur le Pont-Neuf.

MARCELLE.

Eh bien ?

BOIS-DAVID.

C'est le fils de ce Lafresnaie dont vous me parlez.

MARCELLE.

Que voulez-vous dire ?

BOIS-DAVID.

Je dis qu'André, mon ami d'enfance, le cœur le plus loyal, s'il apprenait jamais que son père...

MARCELLE.

Le capitaine André est donc ?...

BOIS-DAVID.

Patriote de cœur et d'âme !

MARCELLE.

Vous dites cela avec une chaleur !... On vous prendrait pour un Jacobin !

BOIS-DAVID.

Je ne suis pas un Jacobin, mais je suis un original ; je salue les convictions partout où je les rencontre.

MARCELLE.

Ah !.... Et cet officier, vous l'estimez, je vois, beaucoup ?

BOIS-DAVID, à part.

Ces questions ! (Haut). Lui !... Un simple héros, la loyauté, le courage et l'honneur !

MARCELLE.

Vous faites des portraits en peu de mots, quand vous aimez les gens, mon cher chevalier !

PORHOUET.

Monsieur de Favrol !

BOIS-DAVID.

Permettez-moi de lui céder la place. (Il sort à gauche).

SCENE III

Des Mêmes, FAVROL.

FAVROL, entrant.

Je vous salue, mademoiselle !

MARCELLE.

Monsieur le comte !...

FAVROL.

J'ai cru un moment être épié... il me semblait qu'un homme... Jupillac est allé s'assurer... il serait ridicule d'échouer au port et nous y touchons.

MARCELLE.

Vraiment ? Est-ce une certitude ou un espoir ?

FAVROL.

Dans les choses humaines il faut toujours compter avec le hasard ; je crois pourtant être certain du succes.

MARCELLE.

Dieu vous entende!

FAVROL.

Tout à l'heure, l'homme auquel j'obéis moi-même, le successeur du comte d'Entraigues et le représentant de notre maître sera ici.

MARCELLE.

Le marquis de Presles à Paris ?... Sa tête est mise à prix !

FAVROL.

La mienne ne l'est-elle pas ? je n'attendais plus que son

signal ! M. Laurent Lafresnaie viendra nous assurer, à son tour, que grâce à son intervention, la victoire est proche.

MARCELLE.

M. Lafresnaie, le secrétaire général de la police ! Etes-vous sûr de son dévouement ?

FAVROL.

J'ai bien remarqué en lui des scrupules... mais je le forcerai à se lier à nous sans qu'il puisse désormais hésiter ! Allons, le sort en est jeté, dans quelques jours j'aurai triomphé, ou...

MARCELLE.

Ou ?...

FAVROL.

Ou je serais mort !

PORHOUET.

Si vous tombez, vous ne succomberez pas seul, monsieur le comte !

FAVROL.

D'ailleurs, je saurai défendre vaillamment ma vie ! Mourir ! Ce serait duperie, car je ne laisserai sans doute, après moi, ni un regret ni une larme...

MARCELLE.

Tout homme qui meurt pour sa foi laisse un souvenir et des regrets.

FAVROL.

Souvenir qui s'efface et qu'un peu de vent emporte ! Tenez, mademoiselle, chacun rêve à son gré... Eh bien ! moi, j'avais espéré... Vous allez me trouver bien téméraire...

MARCELLE, hautaine.

Je ne connais pour vous qu'un seul espoir... le succès de notre entreprise.

FAVROL, froidement.

C'est ce que je voulais dire, mademoiselle !

MARCELLE.

Lorsque vous êtes venu en Vendée, vous m'avez dit M. le comte, que l'héritière des Kermadio avait une double tâche,

lutter pour son pays et se sacrifier pour son roi! J'ai offert à notre cause la fortune que je tenais des miens et je suis venue.

FAVROL.

Nul plus que moi n'admire votre dévouement, Marcelle, mais nul plus que moi ne souffre de votre froideur!

MARCELLE.

Que voulez-vous dire?

FAVROL.

Que mon ambition suprême serait d'être aimé de celle que je regarde comme la plus accomplie de toutes les femmes.

MARCELLE.

Monsieur le comte, je suis votre alliée dans une entreprise que je regarde comme sainte. Faut-il de l'or pour les nôtres? Dites-le, ma fortune est à vous... mais mon cœur est à moi! (Fausse sortie.)

FAVROL, à part.

A un autre, peut-être! (Haut.) Vous me fuyez?

MARCELLE.

Non, je vous laisse à votre œuvre!

FAVROL.

Au moins un souhait de bon combat?

MARCELLE.

Eh bien! faites votre devoir, monsieur le comte, et, tenez, tout à l'heure, accompagnez-moi à l'église; là, je prierai pour votre triomphe.

FAVROL.

Merci.

MARCELLE.

Venez, Porhouët! (Elle sort. Porhouët la suit.)

FAVROL.

Toujours hautaine!... Et c'est pour elle que j'oublierais Jeanne!... Cette Jeanne que j'aime encore!... Mais la maîtresse peut-elle me donner la fortune comme cette enfant?... Qui vient-là?

PORHOUET.

M. Laurent Lafresnaie! (Lafresnaie entre.)

SCÈNE IV

FAVROL, LAFRESNAIE.

LAFRESNAIE.

Je vous avais promis de venir, je suis venu; où en sommes-nous?

FAVROL.

Mon cher Lafresnaie, nous en sommes arrivés au moment de la lutte où il faut vaincre ou mourir. Il y a de ces instants décisifs dans toute bataille : si l'on ne s'ouvre point un passage à travers l'ennemi ou si on ne l'écrase pas, on est prisonnier ou perdu!

LAFRESNAIE.

Perdu?

FAVROL.

Nous le serons sûrement si nous ne savons pas agir. Vous n'ignorez pas que le comte d'Entraigues a été arrêté à Venise?

LAFRESNAIE.

Par ordre du général Bonaparte.

FAVROL.

D'Entraigues avait la sotte manie de garder par devers lui les listes qu'il devait consulter ou les plans qu'il devait réaliser. Lorsque ces papiers seront revenus d'Italie et envoyés au Directoire, notre aventure finira peut-être par une défaite absolue. Douze balles du coin d'un mur au camp de Grenelle!

LAFRESNAIE.

Nous n'en sommes point là. Le Directoire ne sait rien et d'ailleurs, si les papiers de ce d'Entraigues arrivaient à Paris, n'est-ce pas à moi que la justice militaire les remettrait après les avoir examinés?

FAVROL.

Barras ou La Reveillère n'auraient-ils donc point l'envie de les étudier avant vous?

LAFRESNAIE.

Barras donne ses fêtes, La Reveillère continue ses rêveries, le ministre est un familier du Luxembourg et, pour ne pas être accablé par les soucis des affaires, il s'en remet volontiers sur moi ; de telle sorte que, sans véritable titre officiel, je suis cependant la cheville ouvrière de cette administration puissante qui tient Paris... Ne craignez rien, nul objet ne peut m'échapper, et, d'Entraigues arrêté, notre association n'est pas découverte.

FAVROL.

'importe. Il faut agir. J'ai pris enfin mes mesures. Il nous manquait l'argent, nous en avons. L'Angleterre en fournit généreusement. (Mouvement de Lafresnaie.) Oui, je comprends vos scrupules... Mais on prend le nerf de la guerre où on le trouve...

LAFRESNAIE.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une de nos compatriotes, une Bretonne, mettait á notre disposition sa fortune?

FAVROL.

Mademoiselle de Kermadio? Si fait! Elle est des nôtres. Conquête précieuse. Son nom est populaire en Bretagne, sa fortune est immense.

LAFRESNAIE.

Ces Kermadio! Vrais fils de preux! Je les ai tant haïs autrefois... et voilà maintenant que je m'unis à eux! Cela ne vous semble pas étrange, Favrol, cet appui qui vous vient de moi, jacobin d'hier, et que tous encore, à cette heure, croient fidèles à son passé?

FAVROL.

Vous savez mieux que personne que rien ne peut m'étonner et que j'admets toutes les transformations humaines!

LAFRESNAIE.

Oh! ne croyez pas avoir fait une conquête... Ce n'est pas

le culte de ce que vous aimez qui m'a attiré vers vous, ce sont les déceptions successives que j'ai rencontrées dans mon parti, c'est la colère de voir arriver au premier rang des gens inférieurs à moi, c'est aussi, c'est surtout, oui c'est une autre passion, un autre amour... un amour absolu... irrésistible, implacable qui a remplacé pour moi tous les autres, et qui emplit ma vie!...

FAVROL.

Vous êtes amoureux? En vérité?

LAFRESNAIE.

Oui, Jeanne, celle dont j'ai fait ma femme, ma Jeanne... Ce charme, cette grâce... A mon âge on se rattache désespérément au dernier rêve! Je ne songe qu'à elle : Je la voudrais fière, riche, je la voudrais reine!... Moi, je suis prêt à tout supporter; d'ailleurs je suis né pauvre, je ne redoute pas une vie médiocre; mais pour elle je veux la fortune, le luxe, tout ce qui peut la rendre et plus souriante et plus belle. Vous ne me comprenez pas?

FAVROL.

Si fait.

LAFRESNAIE.

On se damnait autrefois pour de telles amours. Aujourd'hui, on se vend; — je me suis vendu! Oui! que Jeanne soit riche et que je sois perdu, je serai heureux! Ah! c'est que je sens qu'elle est prête à m'échapper! Depuis des mois, elle est triste, inquiète, elle tremble, elle a peur, de quoi? de l'avenir sans doute, de la misère! Eh! bien, je veux qu'elle retrouve son sourire de jadis!... Et je lui abandonne mon renom, l'estime de moi-même comme je lui aurais donné ma vie! Je n'aime qu'elle. Passion folle qui m'a pris le cœur et l'âme, et c'est pour elle, pour elle seule, que je veux ces deux choses : la richesse et la puissance!

FAVROL.

Et bénie soit cette passion, mon cher Lafresnaie, qui vous a fait suivre mes conseils. Que pourrions-nous sans vous? Rien. Avec vous, tout nous est ouvert. Ce n'est pas l'amour

qui me guide, moi, c'est l'ambition. J'ai fait de tout et je suis las de n'être rien! J'ai agioté, comploté, émigré, voyagé, traîné la misère et parfois conquis la fortune, pour la reperdre aussitôt. Breton comme vous, j'ai été officier à l'armée de Condé et banquier à Londres, grand seigneur à Coblentz, et demi-mendiant à Amsterdam! Mais l'Odyssée n'a pas laissé à la fin que de me fatiguer les jambes et le cœur, et j'éprouve le besoin de me reposer en quelque hôtel bien capitonné et bien clos. Ce que vous voulez pour une autre, moi, plus égoïste, je le veux pour moi. Mais bah! Il y a du luxe ici-bas pour tout le monde. Partageons!

LAFRESNAIE.

Encore, faut-il tenir le but!...

FAVROL.

Nous y touchons!

LAFRESNAIE.

Ainsi... le moment décisif.

FAVROL.

Est venu! Et voilà pourquoi je suis ici. Si j'ai quitté Londres, c'est pour jouer la partie suprême!

LAFRESNAIE.

Qui est?

FAVROL.

D'aller droit au Directoire, à Barras qui en est le chef, de le frapper ou de l'enlever!

LAFRESNAIE.

Comme cela?

FAVROL.

Comme cela!

LAFRESNAIE.

C'est une entreprise romanesque, difficile, presque impossible à exécuter!

FAVROL.

Tout est possible. L'audace est la maîtresse du monde. Vous êtes là d'ailleurs pour lui donner la main!

LAFRESNAIE.

Je ne voudrais pas que nos projets, si habilement con-

duits jusqu'ici, dégénérassent tout à coup en une échauffourée.

FAVROL.

ientôt je vous apporterai l'ordre d'agir au nom du marquis de Presles. (Bruit au fond.)

LAFRESNAIE.

Qu'est-cela ?

FAVROL.

Je ne sais ! (Il va à la porte du fond.) Un homme qu'on entoure... Jupillac est-là.

LAFRESNAIE, allant voir aussi.

Un homme ! Grand Dieu ! Mon fils !

FAVROL.

Il ne lui sera fait aucun mal. Mais qu'il ne vous trouve pas ici. Venez !

LAFRESNAIE, à part, en sortant par la gauche.

André ici !...

SCÈNE V

FAVROL, seul.

C'est le danger qui entre... il faut le conjurer... Par la force ? Non ! plus tard. Prévenons Marcelle et que tout soupçon disparaisse !

SCÈNE VI

ANDRÉ, JUPILLAC, PORHÖUET, Deux Hommes.

ANDRÉ.

Où m'amenez-vous ? Je ne suis pas un espion.

JUPILLAC.

Vous avez escaladé la muraille du jardin... pourquoi ?

ANDRÉ.

Mon père vient de franchir cette porte, je veux savoir à

qui appartient cet hôtel, et ce qu'on y fait... (Apercevant Porhouët.) Pierre Porhouët!... vous!... Ah! vous me direz...

PORHOUET.

L'hôtel est loué au citoyen François Porly, monsieur, je ne sais rien autre chose.

JUPILLAC.

Moi, je sais qu'il faut châtier... (La porte de droite s'ouvre, Marcelle et Favrol entrent.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, FAVROL, MARCELLE.

ANDRÉ.

Elle!

FAVROL, s'avançant, souriant.

Le capitaine André Lafresnaie, je crois?...

ANDRÉ.

Oui, monsieur!

FAVROL.

Soyez le bienvenu, capitaine.

JUPILLAC, à lui-même.

Quoi donc? Le bienvenu?...

ANDRÉ.

Vous, monsieur!... Etes-vous donc chez vous, ici?

MARCELLE, intervenant, un peu troublée.

Monsieur est chez moi. Il était venu me chercher pour me conduire, faut-il vous le dire, capitaine? dans une des églises rouvertes naguère et où l'on dit de nouveau la messe. Si cela est un crime à vos yeux, je suis prête a expier.

ANDRÉ.

Mademoiselle!

FAVROL, bas à Marcelle.

C'est bien! (Il fait signe à Porhouët de sortir.—A André.) Par quel hasard, monsieur?

ANDRÉ.

Il n'y a pas de hasard... J'ai vu M. Lafresnaie, mon père,

entrer mystérieusement ici. Inquiet d'un danger possible, je tenais à savoir ce que le secrétaire général de la police est venu faire rue de Grenelle ?

FAVROL.

Vous demandez ce que M. Lafresnaie est venu faire chez mademoiselle de Kermadio, que vous prenez pour une émigrée peut-être et qui est une convertie.

MARCELLE, bas à Favrol.

Monsieur!...

FAVROL, même jeu.

Pas un mot. (Haut.) Mademoiselle de Kermadio peut vous le dire elle-même... Il ne s'agit point de politique... Une affaire assez vulgaire...

MARCELLE.

Mais...

ANDRÉ.

Je vous demande pardon de vous interrompre... Plus je vous regarde... plus je crois... N'êtes-vous jamais allé en Italie?

FAVROL.

Jamais! pourquoi?

ANDRÉ.

Nous avions fait prisonnier, dans les rangs piémontais, un émigré pris les armes à la main, un complice du comte d'Entraigues, évadé le lendemain, et qui vous ressemblait étrangement...

MARCELLE, à part.

Mon Dieu!

FAVROL.

Et il s'appelait?

ANDRÉ.

Il portait un nom de guerre, le baron de Navailles!

FAVROL.

Je m'appelle François Porly.

MARCELLE.

Vous revenez d'Italie, capitaine?... Vous n'avez pas combattu en Vendée?

ANDRÉ.

Non, mademoiselle. J'ai eu la bonne fortune de ne me servir de mes armes que contre l'étranger *.

MARCELLE.

Je suis heureuse de savoir que mon défenseur n'a pas, du moins, lutté contre les miens.

ANDRÉ.

Et en quoi mon père peut-il?...

FAVROL.

Je suis, vous disais-je, négociant. Des denrées coloniales à faire entrer dans Paris, une escorte à demander contre les chauffeurs et les chouans réfractaires. Rien n'est plus simple. Mademoiselle de Kermadio est mon associée. On vit comme on peut!...

MARCELLE, à part.

Tous ces mensonges...

ANDRÉ, à part.

Je suis cependant certain...

FAVROL.

Je viens demander à votre père la libre entrée des denrées dans Paris, moyennant quoi je m'engage à verser trois pour cent sur l'affaire, dans le Trésor public.

ANDRÉ, à part.

Allons! ils savent mentir! Est-elle sa dupe ou sa complice? (Haut.) Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir pénétré comme je l'ai fait... dans votre hôtel... Je vous l'ai dit, une anxiété bien naturelle... Je vois que je me suis mépris et je sais ce que je voulais savoir...

FAVROL.

Ainsi, plus de soupçons?

ANDRÉ.

Certes non... Vous m'avez trop bien révélé un secret très-simple... et ce n'est pas mademoiselle qui démentira vos paroles.

* *A la représentation :* Je n'ai combattu qu'en Italie.

MARCELLE.

Moi?...

ANDRÉ, à Marcelle qui chancelle.

Qu'avez-vous, mademoiselle?

MARCELLE.

Rien... Un éblouissement.

FAVROL, bas.

De l'audace! Vous nous perdez!

MARCELLE, même jeu.

De l'audace! Vous en avez pour moi!

ANDRÉ.

Peut-être faut-il à mademoiselle de Kermadio un peu de repos?

MARCELLE.

Oui... je crois... Ici, j'étouffe!... monsieur... (Elle salue André.)

ANDRÉ, saluant.

Mademoiselle!

MARCELLE, à Favrol qui offre son bras.

Inutile!... Je sortirai seul! (Elle sort à droite.)

SCÈNE VIII

ANDRÉ, FAVROL, puis BOIS-DAVID.

ANDRÉ.

Ne craignez-vous rien pour mademoiselle de Kermadio?

FAVROL.

Il n'y a rien à craindre...

ANDRÉ.

Je prends donc congé de vous, Monsieur...

FAVROL.

Mes gens vous ouvriront la porte de l'hôtel. Nous nous reverrons bientôt sans doute, capitaine?

ANDRÉ.

Vous pouvez en être certain, citoyen François Porly. (Il sort.)

SCÈNE IX

FAVROL, seul.

Je ne m'étais pas trompé! Cet homme m'a reconnu!... C'est lui qui m'interrogea là-bas, lorsqu'en Piémont... J'ai pu, cette nuit-là, glisser entre les mains des soldats... Ah! je croyais bien, alors, être fusillé sans rémission. Bah! Un peu plus tôt, un peu plus tard... Eh bien, non!... La chute, en vérité, ce serait trop stupide...Il faut vaincre!... Et tout d'abord... (S'interrompant.) Comme Marcelle le regardait, cet André!... Et, il me disputerait à la fois le triomphe et la fortune!... Allons donc!... C'est sa vie qu'il me faut!

SCÈNE X

FAVROL, DE PRESLES, PORHOUET.

PORHOUET, ouvrant la porte du fond.

M. le marquis de Presles. (M. de Presles entre, tenue correcte, habit boutonné.)

FAVROL, avec une nuance de respect.

Marquis!... Vous n'avez pas été suivi en venant ici?

DE PRESLES.

Non!

FAVROL.

C'est le signal du combat que vous venez nous donner?

DE PRESLES.

Oui, et c'est sur vous que Sa Majesté compte pour vaincre, Favrol.

FAVROL.

Elle peut compter aussi sur les Bretons de Porhouët, les hommes de Jupillac, et les amis de Sainte-Hermine. Demain, Barras doit se rendre en comité secret chez son col-

lègue La Reveillère, et sortir sans escorte. Nous l'atteindrons alors et la route du trône sera libre! Mais notre œuvre, marquis, risque à cette heure d'être compromise, et un danger nous menace.

DE PRESLES.

Un danger ?

FAVROL.

Un espion! Un homme était là, tout à l'heure, le fils d'un des nôtres; il nous poursuit, il nous épie, et, pour notre salut, il faut l'atteindre!

DE PRESLES.

De qui parlez-vous, Favrol ?

FAVROL.

Du capitaine André Lafresnaie.

DE PRESLES.

Le fils d'un homme qui nous sert!

PORHOUET.

Entre mademoiselle Karmadio et ceux qui l'insultaient, le capitaine André s'est dressé.

FAVROL.

Il se dresserait de même entre notre but et nous!

DE PRESLES.

Croyez-vous donc ?...

FAVROL.

Je dis que c'est un espion : il faut qu'il meure!

PORHOUET.

Sommes-nous donc ici pour assassiner?

FAVROL.

Non, mais pour punir. La vie d'un homme n'est rien quand il s'agit du salut d'une telle cause.

DE PRESLES.

Encore faut-il combattre et non égorger!

FAVROL.

Une hésitation peut nous perdre, marquis; cet homme connaît notre secret, et notre salut exige qu'il disparaisse.

DE PRESLES.

Sil est venu ici pour nous épier, que justice soit faite !

PORHOUET.

Justice, M. le comte? Mais ce n'est pas moi qui frapperai !

FAVROL.

Quel que soit celui qui frappe, cet homme a mérité la mort! L'heure qui va sonner est celle où tout homme n'est plus qu'un grain de sable. Qu'importe! Nous sommes prêts.

DE PRESLES.

Prêts à tous les sacrifices? Prêts à donner votre vie pour votre maître, sans rien espérer, sans rien demander, heureux de lui avoir frayé le chemin, si nous avons la victoire éclatante; heureux de mourir pour lui, si nous tombons vaincus?

TOUS.

Oui.

DE PRESLES.

Eh bien donc, que le sort nous seconde! À l'œuvre, marquis, et tout pour le roi!

FAVROL.

M. le marquis, c'est à Pierre Porhouët que je réserve le poste du péril, le poste d'honneur. Je lui dirai demain ce qu'il doit faire!

PORHOUET.

Ma vie est à vous, messieurs.

DE PRESLES.

Votre existence est au roi, Porhouët !

FAVROL.

A demain ! (De Presles sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE, entrant, éperdue.

Un seul mot, M. le comte.

FAVROL.

Vous ici?

MARCELLE.

Oui, là... j'écoutais... J'ai tout entendu.

FAVROL.

Tout!

MARCELLE.

Oui! tout; et c'est horrible! Tout à l'heure, je me demandais si je n'allais pas brusquement dire à M. de Presles que l'homme que vous accusez n'est pas un espion, ou chercher M. Lafresnaie pour lui crier: « On veut tuer votre fils! »

FAVROL.

Marcelle!

MARCELLE.

Est-ce qu'on peut laisser assassiner quelqu'un?... Ainsi, cela est donc vrai que pour une cause que je voudrais pure comme elle est sacrée, on va frapper un homme, commettre un crime? Cela ne sera pas!

FAVROL.

En vérité!

MARCELLE.

Un soldat qui combat loyalement, un homme de cœur... assassiné!... par vous, par moi qui serais votre complice! Allons donc!... Je croyais être ici avec des gentilshommes, je ne savais pas m'être alliée avec des meurtriers! Je le sauverai!

FAVROL.

Vous seule?

MARCELLE.

Porhouët m'y aidera! Et puis... est-ce que je sais?... Je chercherai... je trouverai... Mais ce que je sais bien, c'est que je ne laisserai point commettre ce meurtre infâme!

FAVROL.

Les Jacobins, amis du capitaine, en ont commis bien d'autres!

MARCELLE.

Le crime n'excuse point le crime! Cet homme ne mourra pas!

FAVROL.

Avec quel chaleur vous le défendez !

MARCELLE.

Moi!... Quand il est entré ici, sa vie m'était indifférente!... Mais je le sais menacé... et je dois... Voyons, c'est impossible!... Dites-moi qu'on ne tuera pas le capitaine André... Dites-le moi... une promesse?...

FAVROL.

Vous le voulez ?

MARCELLE.

Je vous en conjure !

FAVROL.

Vous l'aimez donc ?

MARCELLE.

Qui vous dit que je l'aime ?... Mais je ne veux pas qu'il meure!

FAVROL, se contenant.

Eh bien! rentrez, Marcelle... priez pour notre cause... et, puisque vous le voulez, j'y consens, je ferai grâce! A demain !

MARCELLE.

Venez, Porhouët!... (A droite, sur le seuil de la porte.) Vous avez promis, M. le comte! (Elle sort avec Porhouët.)

FAVROL, seul.

En me priant ainsi, elle le condamne. Ah! elle l'aime! La supplication de Marcelle, c'est la sentence de cet homme!... Il mourra!

Troisième Tableau

L'intérieur du cabinet de Lafresnaie au ministère de la police. Bureau chargé de papiers. — Bibliothèques. — Grande porte au fond. — Porte à gauche : deux portes à droite, celle du premier plan donnant sur les appartements de Jeanne, celle du fond conduisant chez le ministre.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LAFRESNAIE, ANDRÉ, JEANNE.

André, en costume bourgeois, à gauche, cause avec Jeanne étendue sur une causeuse. — Lafresnaie, à droite, assis à son bureau, écrit en consultant des liasses de papiers.

JEANNE.

Décidément, vous êtes triste, mon cher André, et je ne savais pas que le ciel d'Italie pût engendrer le spleen comme le ciel de Londres.

ANDRÉ.

La mélancolie est de tous les pays.

JEANNE.

Soit, mais pas de tous les âges.

ANDRÉ

Notre génération a vu tant de terribles choses qu'elle a bien pu en demeurer assombrie !

JEANNE.

Hélas !

LAFRESNAIE, se levant et allant à eux.

André n'aurait-il pas laissé, là-bas, à Milan ou à Venise, une partie de son cœur ?

ANDRÉ.

Non, ce n'est point cela encore.

LAFRESNAIE, à part.

Qu'a-t-il donc ?... (Haut). Toujours est-il, André, que je te

saurais gré de reporter sur celle qui garde aujourd'hui mon nom, une partie de l'affection que tu avais et que tu conserves à ta sainte mère ! Ma chère Jeanne en est digne. Elle a bien voulu, jeune, belle, unir son sort au mien et me faire croire encore qu'il pouvait y avoir pour moi des années heureuses. Tu ne saurais l'oublier, André, et tu lui dois et ton dévouement et ton respect.

JEANNE, un peu troublée.

Je ne me suis jamais aperçue qu'André ne me gardât pas l'un et l'autre !

ANDRÉ.

L'un et l'autre sont à vous au contraire, Jeanne, et je voudrais pouvoir vous rendre en dévouement ce bonheur que vous donnez à mon père ! Si je vous ai paru sombre, pardonnez-le moi ! (Il lui tend la main).

JEANNE.

De grand cœur !

LAFRESNAIE.

A la bonne heure. Il ne faut plus désormais qu'il y ait dans les logis une ombre de guerre civile !

ANDRÉ, sérieux regardant son père.

De guerre fratricide. (Un agent entre par le fond, s'avance vers Lafresnaie en lui parlant bas et lui remet un papier).

LAFRESNAIE, à part.

Lui ! (Haut à André et Jeanne). Mes chers enfants, le secrétaire du ministre reprend ses droits... ou ses devoirs. Affaire grave ! Je dois rester seul... (A l'agent.) Une minute, et faites entrer.

JEANNE.

Nous vous laissons, mon ami. (A part). Qui vient là ? (Elle regarde le papier). François Porly ! Favrol est ici ! Je vais le revoir. (Haut). Votre bras, André !

LAFRESNAIE, à l'agent.

Faites entrer. (A Jeanne et à André). A tout à l'heure ! (André et Jeanne sortent par la porte de droite.)

SCÈNE II

LAFRESNAIE, FAVROL.

Favrol entre par le fond, élégamment costumé, l'apparence d'un mondain sans affectation.

LAFRESNAIE.

Entrez. Personne n'a pu vous reconnaître ?

FAVROL.

Personne.

LAFRESNAIE.

Nul agent, au surplus, ne viendrait vous chercher ou ne vous devinerait ici !

FAVROL.

J'avais à vous parler sur-le-champ. Le marquis de Presles en venant à Paris, risque sa tête comme je risque la mienne. Eh bien, pour que nul d'entre nous désormais ne recule et n'hésite, nous avons résolu de nous lier les uns aux autres d'une façon indissoluble. Oui, au bas de cet acte où chacun s'engage à mourir pour tous, il faut nos noms Lafresnaie, il faut nos signatures, il faut nos têtes !

LAFRESNAIE.

Est-ce donc moi que vous soupçonnez?

FAVROL.

Il faut que ce pacte vous lie à jamais !

LAFRESNAIE.

Vous aviez ma promesse. Cela ne suffit-il pas ?

FAVROL.

Craignez-vous donc de livrer votre vie comme nous livrons la nôtre ?

LAFRESNAIE.

Moi ?

FAVROL.

Redoutez-vous de laisser entre nos mains une arme qui nous réponde de vous?

LAFRESNAIE.

Et croyez-vous donc que je tremble ! Donnez ! (Il prend l'acte, il lit). « Sur notre honneur et notre vie, nous tous dont les titres et les noms suivent, nous nous engageons à combattre à l'heure dite, et dès que le comte de Favrol, au nom du comte d'Entraigues et du marquis de Preles en donnera le signal. »

FAVROL.

Et plus bas, lisez : Chacun de nous frappera sans pitié ceux qui tenteront de s'opposer à notre œuvre.

LAFRESNAIE.

Sans pitié !

FAVROL.

Tous les nôtres ont signé, il ne manque plus que votre nom, Lafresnaie ! (On entend au loin le son des tambours battant la caisse).

LAFRESNAIE.

Qu'est-ce là ?

FAVROL.

Rien. La retraite.

LAFRESNAIE, à part, hésitant.

La retraite !... André !... Mon fils !... Ah ! ne songeons qu'à Jeanne !... (Il signe). Voici. (Il tend le papier à Favrol).

FAVROL.

Bien !

LAFRESNAIE.

Vous avez hier reçu les instructions de M. de Presles... Le jour ?

FAVROL.

Dès ce soir !

LAFRESNAIE.

Ce soir ?

FAVROL.

Oui, au seuil même du Luxembourg ; vous veillerez à ec que nul ne puisse donner l'alarme.

LAFRESNAIE.

Je vous ai livré mon nom, ma tête, vous l'avez dit.

FAVROL.

Eh bien, osons pour la sauver.

LAFRESNAIS.

Ou pour la perdre... qu'importe ! (On entend sonner un timbre)

FAVROL.

Qui vient là ?

LAFRESNAIE.

Le ministre sans doute qui me réclame : (Il sonne à son tour). un homme entre. Qu'y a-t-il ? (L'homme lui tend un pli. C'est bien ! (L'homme sort). Oui, on me mande là-bas ! Je vous laisse Favrol, ne sortez qu'après moi. (Lui montrant une porte dissimulée dans la boiserie, à gauche). Par cette porte !... Et à ce soir !

FAVROL.

A ce soir. (Lafresnais sort par le fond.)

SCÈNE III

FAVROL, puis JEANNE.

FAVROL, ironique.

Si nous n'agissions pas en hâte, et si je ne l'eusse pour jamais lié à nous, ce Lafresnaie, ce traître par amour, eût été capable d'avoir des remords !...

JEANNE, elle a ouvert la porte de droite, regardé si Favrol était seul, puis, fort émue, elle entre et va droit à lui, et avec une fermeté voulue :

Bonjour, comte !

FAVROL.

Jeanne !

JEANNE.

Vous êtes à Paris, vous êtes de retour, et pas un mot n'est venu m'avertir de votre présence, rien !

FAVROL.

Ma chère Jeanne !

JEANNE.

Je me doutais que vous aviez quitté Londres... un je ne sais quoi me l'avait dit... Moquez-vous de moi... nous sommes folles, nous autres femmes... mais, quand nous aimons, nous avons comme un don de seconde vue!

FAVROL.

Je vous demande pardon, Jeanne, de m'être fait annoncer chez votre mari sans vous avoir fait avertir que j'étais près de vous. Cela est vrai, j'ai eu tort! Mais si je vous disais qu'une certaine hésitation, une certaine honte...

JEANNE.

Quelle honte? La honte de vous retrouver face à face avec moi ou celle de vous retrouver comme autrefois face à face avec lui? La honte! Hélas! la pourrais-je supporter si... si je ne vous aimais pas?

FAVROL.

Vous m'aimez donc toujours?

JEANNE.

Voilà un mot qui me fait plus de mal encore que le soin que vous avez pris de m'éviter. Il vous pèse donc bien, à vous, cet amour furtif, et tremblant? Moi, son souvenir fait ma vie. Oui, il me permet de supporter le vide de ce morne logis, le regard loyal et sévère d'André, la confiance aveugle, absolue de ce vieillard qui m'aime et que je trompe... Oh! le mot hideux et vil!... Et vous me demandez si je vous aime toujours!... Demandez-moi plutôt si je vis et si je pense puisque je ne pense qu'à vous et ne vis que par vous!

FAVROL.

Vous êtes et vous serez toujours la plus étrange et la plus charmante des femmes! Si je ne vous aimais point, Jeanne, serais-je auprès de vous? Si je voulais vous fuir, serais-je venu jusqu'ici? Qui vous dit que je n'ai pas, moi-même, éloigné votre mari pour vous le répéter, que je vous aime, et pour vous apporter l'hommage d'un cœur qui est toujours à vous?

JEANNE.

Toujours ?

FAVROL.

Toujours !

JEANNE.

Que les femmes sont bizarres ! Je doute et je crois. J'ai peur que vous ne me trompiez et je me laisse aller à penser que c'est impossible ! Mais répète-le moi que tu n'as point menti et que cette affection ne me manquera jamais, dis, jamais.

FAVROL.

Je t'adore, Jeanne !

JEANNE.

C'est que, vois-tu bien, il n'est pas de femme, qui se soit perdue avec plus de confiance et de foi ! Avant de t'avoir rencontré savais-je même ce que c'était que de vivre ? Pauvre orpheline, ruinée et demeurée seule, je n'avais jamais eu pour Lafresnaie d'autre sentiment qu'une sorte de reconnaissance filiale, et c'est par ce sentiment-là que lorsqu'après avoir protégé les miens, qni ne sont plus, il voulut faire de moi sa femme, je me laissai aller à obéir. Pourquoi ? Je n'en sais rien ! J'étais jeune, effrayée de me sentir isolée, c'est-à-dire à demi-perdue par ces temps tragiques, et j'acceptai l'appui qu'on m'offrait comme, en d'autres heures, je fusse entrée dans un couvent, et j'eusse disparu du monde. Et je devins sa femme, et je vécus à ses côtés, espérant que de la grande estime que je lui portais naîtrait peut-être un peu d'amour.

FAVROL.

Pourquoi me redis-tu tout cela ?

JEANNE.

Parce que jo tiens à te prouver que toi seul, entends-tu, toi, tu es ma vie. Cet homme, mon mari, je donnerais certes mon existence pour qu'il ne souffrît point, pour qu'il ignorât toujours une chute qui fait mon tourment et ma joie. Eh ! bien, vois, j'aurais été assez insensée pour le frapper au cœur,

en te suivant—si tu l'avais voulu—au bout du monde!... Oui, malheureuse, je l'aurais fait !... Ah! c'est que ma consolation, c'est toi !... mon excuse, c'est toi ! mon bonheur, c'est toi !...

FAVROL.

Chère Jeanne !

JEANNE.

Et je consens à ne te voir que lorsque tu apparais, rarement, comme si tu te cachais et comme si tu fuyais toujours.

FAVROL.

Il le faut! Tu sais bien que je suis proscrit!

JEANNE.

Aussi je voudrais partager tes dangers, mériter ta proscription! Mais c'est toi qui m'éloignes et qui refuses! Ah! parfois, il me prend des envies insensées de tout avouer pour avoir le droit de fuir d'ici et d'aller te rejoindre.

FAVROL.

Jeanne !

JEANNE.

Ne crains rien. Je ne le ferai point. Tu ne m'aimes pas assez pour me dire de commettre cette folie. C'est bon pour nous, cela!

FAVROL.

Je t'ai dit que je t'aimais, Jeanne, et je te le répète encore. Et cet amour là t'innocenterait aux yeux de tous.

JEANNE.

Oh ! peu m'importerait qu'il me perdît pour tout le monde, pourvu qu'il me sauvât pour toi ! Je ne suis pas de celles qui peuvent longtemps mener de front le devoir hypocrite et l'adultère caché. Je risquerais ma vie pour toi, parce que je t'aime comme je te demanderais compte de la tienne si tu ne m'aimais plus !

FAVROL, souriant.

Mais tu es terrible, chère enfant !

JEANNE.

Oui, terrible, je le serais !... Il ne fallait pas m'aimer si tu ne voulais pas m'aimer toujours ! J'aurais passé, oubliée,

silencieuse et qui sait? heureuse peut-être, ne connaissant qu'un mot au monde : le devoir. Tu es venu, tu étais malheureux, proscrit, tu parlais de tes souffrances... tu combattais pour quelque chose de sacré, le malheur, tu étais de ceux qu'on frappe et il était de ceux qui tuent. J'avais peur pour toi avant même de t'aimer... Je tremblais... Ah! ce qui nous perd, c'est la pitié, vois-tu! (Mouvement de Favrol.) Je ne te reproche rien, je t'aime, mais je regrette parfois cette humble paix, ce repos sans rêves, que tu m'as pris... Non... eh bien, non,.. Je ne regrette rien. Pardonne-moi. Aime-moi. Je te reverrai?... Voyons, qu'es-tu venu faire à Paris?... Quels dangers nouveaux te menacent?

FAVROL.

Aucun.

JEANNE.

Aucun. Tu me le jures?

FAVROL.

Lafresnaie, au besoin, saurait les détourner.

JEANNE.

Lafresnaie?

FAVROL.

Oui.

JEANNE.

Ah! je ne comprends rien à ce qui s'agite autour de moi. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'il t'a donné asile ici, un jour, c'est que tu es protégé par lui, toi, et c'est alors que j'ai peur... s'il apprenait...

FAVROL.

Que veux-tu qu'il apprenne?

JEANNE.

Ah! soyons prudents, je t'en conjure, il y va de ta tête! il pourrait s'il voulait, d'un mot... (Elle se jette à son cou.)

FAVROL.

Rassure-toi, te dis-je! Apprît-il jamais qui je suis... Lafresnaie ne me livrerait pas!

JEANNE.

Tout ce que tu dis, tu l'affirmes avec un ton qui me ras-

sure. Mais sois prudent, je t'en conjure ! ne risque point tes jours ! Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?...

FAVROL, à part, il écoute. On entend du bruit à droite.

Quelqu'un !

JEANNE.

Si c'était lui !

FAVROL, montrant la gauche.

Lafresnaie m'a indiqué cette porte...

JEANNE.

Elle donne sur le quai !

FAVROL.

Adieu, Jeanne !

JEANNE.

Je te reverrai ? A bientôt... Quand ?

FAVROL.

A demain !

SCÈNE IV

JEANNE, LAFRESNAIE.

JEANNE, voyant entrer Lafresnaie.

Lafresnaie !

LAFRESNAIE.

Vous ici, ma chère Jeanne ?...

JEANNE.

Oui... je voulais...

LAFRESNAIE.

Peut-être venez-vous me rappeler, mon enfant, la promesse que je vous avais faite.

JEANNE.

Votre promesse ?

LAFRESNAIE.

De vous mener à Feydeau, ce soir. Garat chante.

JEANNE.

Oui... Ah ! oui, je venais... justement...

LAFRESNAIE.

Vous savez que je voudrais que votre vie fût une joie sans trêve et une fête continuelle... Quand je vous retiens ici, il me semble que je suis comme un joaillier avare qui cacherait ses parures... Mais, ce soir, je vous prie de m'excuser. Je ne pourrai tenir ma promesse. Des affaires graves, imprévues... On craint quelques troubles, cette après-midi, aux Feuillants, durant les réjouissances publiques... Bref, vous pouvez vous rendre à Feydeau accompagnée par André !

JEANNE.

André ! Non, je vous remercie, je suis un peu souffrante... je resterai chez moi...

LAFRESNAIE.

A votre gré, chère enfant.

JEANNE, à part.

Soutenir son regard, soit. Celui de son fils... non ! (Elle sort.)

LAFRESNAIE.

A bientôt, Jeanne !

SCÈNE V

LAFRESNAIE seul, puis PICOULET.

LAFRESNAIE

Cette visite de Favrol m'a troublé ! Agir ! Toute ma vie passée me revient quand je me trouve comme à cette heure en présence de cette nécessité : Ah ! passion de vieillard, plus forte que tous les amours ! (On frappe à la porte de gauche.) Qui vient là ?

PICOULET, passant sa tête par la porte entre-baillée.

Moi, citoyen secrétaire...

LAFRESNAIE.

Qui cela, vous ?

PICOULET, même jeu.

Moi, Jean-Baptiste Picoulet, inspecteur, qui ai de graves communications à vous faire, citoyen secrétaire !

LAFRESNAIE.

Approchez, en ce cas!

PICOULET, entre, salue Lafresnaie qui s'assied, et se tient debout pendant la scène.

Monsieur le secrétaire... ou citoyen secrétaire... il s'agit des choses les plus importantes.

LAFRESNAIE, un peu brusque.

Allez au fait.

PICOULET.

J'ai un œil de lynx, cit... Excel... Ne faites pas attention! Je m'embrouille souvent... j'ai servi sous tant de gouvernements! Et cet œil là m'a montré, hier, clair comme le jour, que j'avais levé devant moi... un lièvre! Quel lièvre, M. le secrétaire! Le plus important de tous ceux que pourchasse le Directoire...

LAFRESNAIE.

Enfin, achevez...

PICOULET.

Vous ne devinez pas?... Le comte de Favrol!

LAFRESNAIE.

Favrol? Favrol à Paris? Vous l'avez vu, reconnu?

PICOULET

Je ne l'avais jamais vu, je n'ai pas pu le reconnaître: je l'ai senti!

LAFRESNAIE, à part.

Est-ce que ce niais?...

PICOULET.

Je l'ai flairé, je l'ai dépisté... Oui, sur le Pont-Neuf. Et aussitôt j'ai pris ma course, M. le secrétaire... Il a quitté le Pont-Neuf, j'ai quitté le Pont-Neuf, il a gagné les galeries de Bois, j'ai gagné les galeries de Bois... Il a dîné au restaurant avec un ami... un muscadin... j'ai grignoté mon pain et... mon chocolat... à la porte du restaurant... L'ami l'a quitté... Il est allé au théâtre... rue de Louvois... On donnait là une pièce... oh! une bien mauvaise pièce... Excell... *Athalie*... une conspiration... un enfant... une restauration... Il faudra surveiller

ça... c'est d'un nommé Racine!... En voilà un !... (Il fait le geste de prendre quelqu'un au collet.) Enfin, mon homme sort au troisième acte... *Athalie* l'ennuyait... Il n'aime pas la tragédie, M. de Favrol !... Moi, je m'y faisais... peu à peu...

LAFRESNAIE, impatient.

Oh ! monsieur Picoulet !

PICOULET.

Oui, oui, je conclus !., Le voilà sorti!... Il longe la rue de Richelieu.

LAFRESNAIE.

Vous longez la rue de Richelieu.

PICOULET.

Comment le savez-vous ?

LAFRESNAIE.

De grâce, où vous mène-t-il enfin, ce Favrol ?

PICOULET.

A la fin ?... Tout à la fin ?

LAFRESNAIE.

Oui...

PICOULET.

Où il me mène ?

LAFRESNAIE.

Oui !

PICOULET.

Il me mène ici !

LAFRESNAIE.

Ici ? chez moi ?

PICOULET.

Chez vous !

LAFRESNAIE.

Oh ! en vérité !...

PICOULET.

Cela vous suffoque, je conçois ça... Mais la vérité, c'est je l'ai vu entrer par votre porte, hier, que j'ai passé la nuit, en face, à la fenêtre de l'hôtel garni... oui, en abandonnant mon épouse...et que depuis ce matin, je ne l'ai pas vu ressortir !

LAFRESNAIE.

Favrol?

PICOULET.

Jacques de Favrol!

LAFRESNAIE, à part.

C'est impossible! (Il regarde Picoulet.) Mon secret entre les mains de cet homme! (Haut.) Et ce Favrol comment était-il? Grand?

PICOULET.

Un bel homme!

LAFRESNAIE.

Vêtu?

PICOULET.

Déguisé!

LAFRESNAIE.

Comment, déguisé?

PICOULET.

Il se déguise toujours. Il était, cette fois, en officier!

LAFRESNAIE.

En officier?

PICOULET.

D'État-Major!

LAFRESNAIE, rassuré, après avoir regardé Picoulet.)

Vraiment? Vous l'avez bien vu?

PICOULET, d'un air satisfait.

Oh! encore une fois, comme je vous... (Se reprenant.) Comme vous me voyez, monsieur le secrétaire!

LAFRESNAIE.

Ce M. Picoulet! Un œil... de lynx!

PICOULET, modeste.

De lynx!

LAFRESNAIE, frappe sur un timbre un homme entre.

Priez mon fils de venir me parler!

PICOULET, à part.

Son fils! son fils connaît Favrol! une confrontation! (Regardant Lafresnaie.) Il sourit! Il sourit! Il est satisfait. J'aurai de l'avancement!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, entrant.

Vous m'avez fait demander ?

PICOULET.

Lui !... monsieur le secrétaire ! Lui ! c'est lui !

LAFRESNAIE.

Qui cela, lui ?

PICOULET.

M. de Favrol !

LAFRESNAIE.

Favrol ! (Ironique.) M. Picoulet, je vous présente mon fils !

PICOULET.

Votre... son fils !... Patatras !... Mais alors, c'était l'autre... Monsieur le secrétaire... C'était l'autre !... J'ai un œil...

LAFRESNAIE.

Oui, mais cherchez une autre piste, M. Picoulet, et, une autrefois, ne prenez pas pour des chouans les officiers de l'armée française.

PICOULET.

Monseigneur ! (A part.) Et c'est pour cela que j'ai laissé Paméla dormir seule ! (Il sort désespéré.)

SCÈNE VII

LAFRESNAIE, ANDRÉ.

ANDRÉ

Que signifie cela ?

LAFRESNAIE.

Voilà comme tous les jours on nous entretient de complots

imaginaires! Et tels sont les conspirateurs qu'il faut remettre à la raison. On vous signale un effroyable traître, on accourt, on regarde et l'on découvre, qui? Son fils!

ANDRÉ.

Cela est ridicule... (*Un silence.*) Je souhaiterais seulement que tous les complots fussent aussi improbables que celui-ci et tous ceux qui les fomentent aussi... peu coupables que celui qu'on vient de vous signaler.

LAFRESNAIE.

Crois-tu qu'il en existe beaucoup d'autres?

ANDRÉ.

Je le crains.

LAFRESNAIE.

Il ne suffit pas de craindre...

ANDRÉ, *ferme.*

Je le sais...

LAFRESNAIE.

Que veux-tu dire par là? Crois-tu savoir vraiment plus de choses que nous-mêmes et avoir deviné ce que des gens, qui ne sont pas tous des Picoulet, n'ont pas su découvrir?

ANDRÉ.

Je sais qu'à Paris même, en ce moment, une conspiration est organisée...

LAFRESNAIE.

C'est ce que répètent les alarmistes et les gazetiers à court de nouvelles!

ANDRÉ.

C'est ce dont j'ai la preuve.

LAFRESNAIE.

Toi?

ANDRÉ.

La preuve évidente!

LAFRESNAIE.

C'est impossible. Je saurais...

ANDRÉ, *à part.*

Il demeure calme. Cependant, ce nom, cette lettre...

LAFRESNAIE.

Qui t'a dit ce que tu m'apprends-là ?

ANDRÉ.

Personne. J'ai vu, vu de mes yeux, tenu des papiers...

LAFRESNAIE.

Explique-toi... J'ai le devoir de savoir...

ANDRÉ.

Et moi, mon père, j'ai le droit de vous parler, de vous supplier...

LAFRESNAIE.

Me supplier, moi ? En quoi suis-je mêlé ?

ANDRÉ.

En quoi ?... Mais je sais tout !... Mais c'est moi, moi, entendez-vous bien, moi qui, à Venise, ai, sur l'ordre du général en chef, arrêté et interrogé le comte d'Entraigues

LAFRESNAIE, reculant.

D'Entraigues ! A Venise !

ANDRÉ.

C'est moi qui ai examiné les preuves écrites saisies sur lui, chez lui, et parmi ces lettres, dans un dernier dossier retrouvé dans une hôtellerie et expédié seulement hier... j'ai lu le billet que vous écriviez au comte il y a deux mois...

LAFRESNAIE.

Un billet? Une lettre ? Je n'ai pas écrit...

ANDRÉ.

Aucune signature, soit! Trois lignes à peine. Mais je ne pouvais m'y tromper, moi. Mais j'ai reconnu... Ces lignes n'existent plus, je les ai détruites. J'ai pris sur moi d'anéantir une pièce qui pouvait vous coûter la vie. Si je suis coupable, c'est de vous avoir sauvé, et j'ai tout mon sang pour effacer ma faute. Votre secret est donc à moi seul ! Oh ! ne niez pas, oui, vous êtes l'âme ou l'instrument d'un complot contre ceux que je sers et contre ce que j'aime ! Oui, c'est votre main qui avait écrit ces lignes ! Oui, hier, vous êtes allé rue de Grenelle chez ce François Porly.

LAFRESNAIE, à part.

Il sait tout.

ANDRÉ.

Et voilà pourquoi depuis mon retour je demeure sombre et froid, auprès de vous, de vous que je voudrais serrer dans mes bras, mon père! Ah! depuis hier cette vérité m'étouffait! Maintenant je vous ai tout dit. Ma tâche est remplie.

LAFRESNAIE.

Vraiment? Eh! bien, oui, c'est moi qui ai écrit ces lignes... Es-tu mon juge ici ou mon fils? Parle, je t'écoute. Que veux-tu que je fasse?

ANDRÉ.

Je veux que vous fuyiez, que vous laissiez-là vos amis... vos complices... Que vous n'alliez pas plus loin dans cette voix funeste... Tenez, je suis soldat. je ne fais point de politique, je sers mon pays, je lui ai voué toute ma vie, je n'ai point à juger ce qui se passe autour de nous, tandis que devant moi, devant nous, il y a l'ennemi... Que votre foi vous pousse ici ou là, je n'ai pas à le rechercher ou à vous le reprocher, c'est affaire à vous et à votre conscience. Mais ce que moi, votre fils, j'ai le droit de vous dire, c'est que dans ces heures douloureuses que traverse la France, deux choses doivent demeurer sacrées pour tous, deux choses pour lesquelles mes compagnons risquent leur vie, mon père : l'obéissance à la loi et le saint amour de la patrie!

LAFRESNAIE.

Et qui te dit que le bonheur de la patrie n'est pas avec nous?

ANDRÉ.

Une seule chose : les étrangers sont avec vous! (Avec explosion.) Ah! mais qu'est-ce donc qui vous attache aux pareils du comte d'Entraigues?

LAFRESNAIE, comme à lui-même.

Un devoir...

ANDRÉ.

Il n'y a de devoir que dans le droit chemin.

LAFRESNAIE.

J'ai juré...

ANDRÉ.

Y a-t-il des serments contre son pays? O mon père, mon père, je vous en supplie, au nom de mon enfance passée à vous aimer et à vous bénir, au nom de ma mère adorée qui mourut en vous chérissant, au nom de tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, de tout ce qu'il y a de tendresse entre nous, mon père, renoncez à vos projets, revenez à la vérité, au droit, revenez à vous-même... (Il se met à genoux.) Je vous en prie, je vous en conjure! Ah! tenez, vous vous troublez... vous allez ressaisir votre liberté, votre honnêteté, votre vertu!

LAFRESNAIE.

Oh!... Tais-toi... Tais-toi!...

ANDRÉ, avec désespoir.

Ah! mais que puis-je donc faire pour vous désarmer? (La porte du fond, à droite, s'ouvre, un huissier paraît.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Le ministre fait demander le citoyen secrétaire général.

LAFRESNAIE, bas à André qui se relève.

Ce que tu peux faire? Allons! puisque je suis un traître, châtie-moi comme tu as voulu châtier d'Entraigues. Un mot! un seul! Tu n'as qu'à me livrer à la justice!

ANDRÉ, bas.

Mon père! Mon père! Vous êtes cruel et vous me torturez!

L'HUISSIER.

Quelle réponse?

LAFRESNAIE, regardant son fils.

Je suis aux ordres du ministre! (L'huissier sort.)

SCÈNE IX

ANDRÉ, LAFRESNAIE.

LAFRESNAIE.

Pourquoi as-tu hésité? Pourquoi es-tu demeuré muet?

ANDRÉ.

Je n'ai pas hésité. Mon parti est pris.

LAFRESNAIE.

Lequel?

ANDRÉ.

Vous ne voulez pas vous arrêter sur la route où ma main vous surprend? Vous voulez jusqu'au bout tenter le sort? Eh! bien, le premier adversaire que vous trouverez devant vous, ce sera moi!

LAFRESNAIE.

Toi!... Une guerre entre toi et...

ANDRÉ.

Oui! mais une guerre d'espèce nouvelle où il n'y aura qu'une victime et des bourreaux! Vous dénoncer, moi? vous livrer! Je ne peux pas vous livrer, mais je peux vous atteindre plus sûrement encore...

LAFRESNAIE.

Toi?

ANDRÉ.

Je peux me faire tuer!

LAFRESNAIE.

André! mon fils!

ANDRÉ.

Tuer par les vôtres! Je peux, lorsqu'il n'y aura plus entre votre but et vous qu'une seule poitrine, vous présenter la mienne et vous dire de frapper. Je peux, lorsqu'il n'y aura plus qu'un cœur à étouffer, vous crier : Mon père, voici le mien!

LAFRESNAIE.

André!...

ANDRÉ, exalté.

Soit! Guerre entre nous! Le père contre le fils! La première victime qu'il vous faudra atteindre portera votre nom, mon père! Allez! Allez! retrouver les amis du comte d'Entraigues, je vais retrouver les miens! Allez conspirer, je vais mourir! (Il sort égaré, par la gauche. — Lafresnaie s'assied accablé, le front entre les mains.)

LAFRESNAIE.

Ah! Jeanne! Jeanne! Tu ne sauras jamais ce que me coûte un de tes regards ou un de tes sourires!...

ACTE TROISIÈME

Quatrième Tableau

La terrasse des Feuillants avec le restaurant et la construction qui le surmontait en 1797. Vue prise de l'intérieur des Tuileries. Au fond, une terrasse praticable. On y arrive par un double escalier. Au bas de la terrasse à droite un restaurant à peu près tel que le glacier qui existe aujourd'hui. A gauche et à droite, tables. Orangers. Au fond, à droite, du côté du château, la statue de Méléagre. Groupes de promeneurs. Drapeaux tricolores aux arbres et écussons. Décoration d'un jour de fête. Ronde d'enfants sur la terrasse du fond. Muscadins. Merveilleuses. Soldats, grisettes, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

JUPILLAC, FAVROL, PROMENEURS, PROMENEUSES OFFICIERS, SOLDATS, GARÇONS DE CAFÉ, une foule bigarrée allant et venant de tous côtés.

FAVROL.

Asseyons-nous là... (Il montre une table à gauche.) Mais en vérité toi, aux Feuillants .. sous ce costume !...

JUPILLAC.

Ah! mes guipures?... A qui la faute ?... La révolution a proscrit les dentelles!

FAVROL.

Tu m'as souvent dit qu'en toutes choses je pouvais compter sur toi, Jupillac ?

JUPILLAC, retournant ses poches vides.

Les temps sont durs!... Tout travail est le bienvenu? Difficile, ce labeur?

FAVROL.

Dangereux!

JUPILLAC.

Parfait! Ma main se rouille! Donc, c'est convenu... Je vais provoquer ton capitaine.

FAVROL.

Qui t'a dit?

JUPILLAC.

Il est si difficile de deviner!

FAVROL.

Il ne s'agit pas d'une rencontre personnelle.

JUPILLAC.

Pas de duel?

FAVROL.

Non!

JUPILLAC.

Hum!...

FAVROL.

Tu hésites?

JUPILLAC.

Est-ce dans mes habitudes?

FAVROL.

J'ai ta parole?

JUPILLAC.

La plus pure! (Jupillac prend une poignée d'assignats dans son portefeuille.) Oh! oh! mes doigts ont l'appétit de la pièce d'or.

FAVROL.

Gourmand?

JUPILLAC.

Gourmand, fi!... peut-être ivrogne, mais pas assez fou pour m'occuper, comme toi, de ces êtres écervelés d'où naissent tous les malheurs des hommes et qu'on appelle des femmes!

FAVROL.

Jupillac!

JUPILLAC.

Du reste, ça te regarde! mais si les femmes ne te jouent pas un mauvais tour un jour ou l'autre, tu auras de la chance, tu seras le seul! Et dis-moi, tu n'aimes donc plus la citoyenne Jeanne, que tu songes à épouser...

FAVROL.

Que t'importe?... Eh bien, si... cette Jeanne, à la vérité je l'aime encore... mais peut-elle me donner ce que je poursuis?

JUPILLAC.

Non! Alors, tout en voulant garder l'une, tu songes à l'autre!... Salut à sir Lovelace! Qu'est-ce que c'est que ça?.. Une guinée?

FAVROL.

Oui!

JUPILLAC.

De l'or anglais!... Tes commanditaires sont donc logés de l'autre côté de la Manche?

FAVROL.

Et si cela était?

JUPILLAC.

Oh! indifférence complète! L'or n'a pas de patrie!... Quand faudra-t-il agir?

FAVROL.

Ne t'éloignes pas!... Le capitaine André sera ici tout à l'heure et jusqu'à ce soir, tu ne le perdras pas de vue! Il est de garde au Luxembourg, et sur son chemin il devra te trouver toi et tes hommes!

JUPILLAC.

Convenu! (Ils sortent. La foule envahit le théâtre.)

SCÈNE II

SAINTE-HERMINE, CHATEAU-PONSAC, RENAUDIÈRE, PONTVALIN, ÉLODIE et ACTÉ, entrant par la gauche.

SAINTE-HERMINE, lorgnant les drapeaux.

En vérité, je ne sais où s'arrêteront leurs progrès... Ils

avaient déjà fait des Tuileries un potager, voilà qu'ils font des Feuillants une guinguette! Une fête publique... en plein jour!... fête un peu mêlée! Tout le monde d'ailleurs voudra rendre, puisque Barras doit y venir!.. Eh bien, restons-là, mes amis, nous y sommes très-bien, et quand les danses commenceront en l'honneur du décadi et des guerriers d'Italie, nous nous amuserons a voir gigoter les patriotes! ce sera bouffon!

CHATEAU-PONSAC, à Acté qui fait sauter une émigrette.

Une émigrette!... ça vous amuse, ça?

ACTÉ.

Oui, ça me rappelle les hommes, c'est comme ça qu'on les fait danser.

SAINTE-HERMINE.

Eux et leurs écus!... Ils ont tant d'esprit!

ÉLODIE.

Ah! vous ne croyez à rien, vous!

SAINTE-HERMINE.

Je crois à vos beaux yeux!

ÉLODIE.

Et à ma vertu!

SAINTE-HERMINE.

Accapareuse!

ÉLODIE.

Je suis pourtant sans reproche.

SAINTE-HERMINE.

Au pluriel?

CHATEAU-PONSAC.

La femme adore les pluriels.

ACTÉ, à Sainte-Hermine.

Au fait, à propos, qu'est-ce qu'on m'a dit, vicomte, tu te maries?

SAINTE-HERMINE.

Moi?... Oh! ramenez-moi à la Terreur!... Me marier!... Et la chanson?

(Chantant.) Pourquoi nous marier
Quand les femmes des autres
Pour être aussi les nôtres
Se font si peu prier!

(Tous vont prendre place à une table à droite.)

CHATEAU-PONSAC.

Ces glaces sont détestables!

ACTÉ.

Désolantes!... Il n'y a que Garchy pour le sorbet.

SAINTE-HERMINE.

Dame! ce sont des glaces patriotiques!

CHATEAU-PONSAC.

Dites donc, Sainte-Hermine, étiez-vous hier au charivari donné à Mons Louvet?...

SAINTE-HERMINE.

Moi? J'ai aidé à briser ses vitres... Et il paraît même que l'expédition a mis le Directoire en fureur, Il a la prétention de nous punir, en nous enrégimentant.

PONTVALIN.

Nous... aux armées?

SAINTE-HERMINE.

Oui, si nous continuons à faire tapage. Et nous continuerons... Cela est, paraît-il, utile aux projets de ceux qui visent droit au cœur du Directoire,.. Et puis, ce qui vaut mieux, c'est la mode!

CHATEAU-PONSAC.

Chut! Au lieu de parler,.. regardez donc. (Paméla entre au fond et semble chercher ou fuir quelqu'un.) Cette enfant là-bas, cocarde au bonnet... Patriote, mais zarmante!

ACTÉ.

Quelque hétaïre!

SAINTE-HERMINE.

Jamais de la vie! Coquette, proprette, alerte, friponne! Une bouzzoize en rupture de contrat.

ÉLODIE, à Château-Ponsac.

Si vous la lorgnez encore, je vous pince jusqu'au sang!

CHATEAU-PONSAC,

Zalouse!

PAMÉLA, à part.

C'est évidemment M. Picoulet qui me suivait! Est-ce qu'il soupçonnerait? J'ai eu la faiblesse de céder aux instances de ce petit clerc... Ah! folles que nous sommes!

SCÈNE III

LES MÊMES, puis PICOULET.

SAINTE-HERMINE, se levant et s'avançant vers Paméla.

Vous cherchez quelqu'un, citoyenne?

PAMÉLA.

Peut-être.

SAINTE-HERMINE.

Celui-là est un heureux mortel!

PAMÉLA.

Cela dépend. Si c'est mon mari?

SAINTE-HERMINE.

Eh! mais Vulcain n'était pas si à plaindre!

PICOULET, entrant et s'interposant entre Sainte-Hermine et Paméla

Ah! J'en étais bien sûr, j'ai un œil de lynx! Je vous avais reconnue, bonne amie!

PAMÉLA.

Vous? (A part.) S'il se doutait! (Haut.) Vous ne me demandez pas seulement d'où je viens, où je vais, ce que je fais ici.

PICOULET.

Vous venez de la maison, bonne amie; vous allez livrer quelques merceries en ville, et vous causez avec monsieur.

PAMÉLA.

Eh bien, monsieur, savez-vous si Monsieur?...

PICOULET.

Quoi?

PAMÉLA

Ne me fait pas la cour!

SAINTE-HERMINE, à Renaudière qui s'est avancé.

Qu'est-ce qu'elle dit ?... Au mari ?...

PICOULET.

Il vous la ferait, bonne amie, que ce serait, peine perdue.

SAINTE-HERMINE.

Hum ! hum !

PAMÉLA.

Tous les mêmes !

PICOULET, lui prenant la main que Paméla retire.

Fidèle comme Pénélope !

PAMÉLA, pudique.

Oh ! devant le monde !

PAMÉLA, regardant Sainte-Hermine.

Très-gentil, le muscadin ! (Les muscadins sortent au fond, à droite en lorgnant Paméla ; Acté et Élodie semblent furieuses.)

SCÈNE IV

PICOULET, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Eh bien, puisque nous voilà seuls... Voyons ! vous êtes parti le matin dès l'aurore. Où en êtes-vous ?

PICOULET.

Moi, bonne amie ? Je crois bien, cette fois, que je tiens l'occasion aux cheveux.

PAMÉLA.

Faites donc, que la mèche ne se casse pas !

PICOULET.

Ah ! si vous saviez ! Qu'est-ce que vous avez donc ?

PAMÉLA, elle aperçoit Messidor qui entre.

Rien. . Grand Dieu, mon cuirassier... A ce soir !

PICOULET.

Eh bien, Quoi ? Ele s'en va !

PAMÉLA.

A bientôt, Jean-Baptiste ! Je rejoins Manon ! Je vais vous attendre à la maison ! (Elle sort à droite, premier plan.)

SCÈNE V.

PICOULET, MESSIDOR.

MESSIDOR.

C'est la citoyenne Picoulet qui court ainsi ?

PICOULET.

Messidor! C'est ma femme, oui! Est-ce que c'est vous qui l'effrayez?

MESSIDOR, *se frisant la moustache.*

Pense pas!

PICOULET.

Parlons politique. Eh bien! ces renseignements?

MESSIDOR.

J'ai fait ce qne vous m'aviez dit.

PICOULET.

Vous avez demandé quel était l'individu qui, tous les deux jours, rue Honoré, se rendait dans cette maison à la même heure et qui portait très-souvent des papiers sous son bras?

MESSIDOR.

Le portier m'a répondu que c'était un godelureau qui vient là pour voir une dame fort jolie... avec des yeux superbes... une luronne.

PICOULET.

Bon... bon... très-bien... Une manière de détourner les soupçons. Le portier est du complot. J'ai mis la main sur le nid? sabre dè bois! Tenez, sergent...

MESSIDOR.

Pardon, maréchal des logis.

PICOULET.

Je tiens à mon bras, vous comprenez ? Eh! bien, je brûlerais mon poing comme Scévola.

MESSIDOR.

Scévola?...

PICOULET.

Le citoyen Scévola, pour prouver que cet inconnu est bien... vous verrez qui. Et que cette femme...

MESSIDOR.

La luronne ?

PICOULET.

Est une émigrée! Vous verrez, vous dis-je vous verrez, où je vous mène. Nous allons prendre dans nos filets, ce qu'on appelle une grosse pièce!

MESSIDOR.

J'en ai vu bien d'autres en Italie. Moi qui vous parle, j'ai pris Mantoue.

PICOULET.

Mantoue! Mantoue! c'est quelque chose... (A part.) Ne l'humilions pas. (Haut.) Mais Mantoue n'est rien à côté de... n'anticipons point!

MESSIDOR.

Arche! et faisons vite car je suis commandé tout à l'heure pour une opération... amusante et curieuse... pas pour tout le monde!

PICOULET.

Moins curieuse que la nôtre... Tenez, Messidor, je vais probablement recevoir de l'avancement, mais vous, maréchal des logis, apprêtez-vous à passer officier (le saluant en s'effaçant pour le laisser passer.) Mon lieutenant! (Ils sortent à droite.)

SCÈNE VI

ANDRÉ, BOIS-DAVID, entrant par le fond à droite.

BOIS-DAVID.

Je n'espérais pas te rencontrer ici.

ANDRÉ.

On est plus perdu dans la foule que partout ailleurs! j'avais à parler...

BOIS-DAVID.

A qui?

ANDRÉ.

Rien! (A part.) A Jeanne!

BOIS-DAVID.

Tu étais hier rue de Grenelle, François Porly me l'a dit.

ANDRÉ.

En vérité? Eh bien, cet homme... ce Porly, quel est-il?

BOIS-DAVID.

Lui!... c'est un aventurier, mais le plus hardi de tous.

ANDRÉ.

Et tu le sers, et tu lui obéis?

BOIS-DAVID.

Au-dessus de lui, il y a ceux qui personnifient le devoir... mais lui... Tiens, tu n'as certes pas oublié mademoiselle de Kermadio, mon cher André?

ANDRÉ.

Pourquoi me demandes-tu cela?

BOIS-DAVID.

Parce que ce François Porly, je suis certain qu'il aime mademoiselle de Kermadio et qu'il veut l'épouser.

ANDRÉ.

Lui! épouser Marcelle!

BOIS-DAVID.

En vérité, voilà déjà que tu l'appelles Marcelle, tout simplement! Tu fais comme tes amis de la Convention, tu abolis les titres!... Bref, Marcelle, ou mademoiselle de Kermadio, ce Porly la convoite, la courtise, et si tu as songé à elle, tu as en lui un rival, mon bel amoureux!

ANDRÉ.

Qui t'a dit que je fusse amoureux de mademoiselle de Kermadio?

BOIS-DAVID.

Et que serais-tu venu faire rue de Grenelle, si ce n'est la revoir?

ANDRÉ.

Lorsque j'ai pénétré dans cette maison, sur l'honneur je n'espérais pas la rencontrer.

BOIS-DAVID.

Tu ne la cherchais pas, mais tu l'as trouvée !... Il est un dieu pour ceux qui soupirent.

ANDRÉ.

Ne raille point, je t'en prie; certes elle est charmante! Tiens, je la voyais rougir, je la voyais trembler tandis que cet homme parlait; mais il y a loin d'un sentiment d'admiration à un sentiment d'affection et d'une vision à un espoir.

BOIS-DAVID.

Il y avait plus loin de Paris à Lodi, mon capitaine ! Et s je te disais que mademoiselle de Kermadio, cette fière héritière bretonne, a déjà pensé souvent, depuis deux jours, à celui qui l'a si bien défendue !

ANDRÉ.

A moi ?

BOIS-DAVID.

Oui, comme tu penses à elle.

ANDRÉ.

Tais-toi, tais-toi ! Il y a des existences dans lesquelles le devoir tient trop de place pour que le bonheur puisse s'y loger...

BOIS-DAVID.

Je sais tout et je te plains, André.

ANDRÉ.

Toi !

BOIS-DAVID.

Oui, ton père... (Un silence. André regarde Bois-David avec émotion.)

ANDRÉ.

Comprends-tu maintenant pourquoi ma vie est brisée ?

BOIS-DAVID.

Donne-moi ta main, André : je suis à toi du fond de l'âme... Ma part de tes joies, je la veux ; ma part de tes chagrins, je la demande... Le jour où il faudra deux cœurs contre un même danger, appelle-moi, j'arriverai !

ANDRÉ.

Merci, mon ami, mon frère! (Ils s'embrassent.)

BOIS DAVID.

Et vive l'amitié! c'est la sœur aînée de l'amour, et elle nous console des folies de son frère! (Ils remontent au fond. — Marcelle entre.)

SCÈNE VII

MARCELLE seule, puis ANDRÉ.

MARCELLE.

Seule, dans ce jardin... j'ai peur!... Il fallait pourtant bien... La terrasse des Feuillants... Du logis de M. André Lafresnaie, on m'a renvoyée en cet endroit... Il est ici, m'a-t-on dit... Il faut que je le trouve, il faut que je puisse l'avertir du plan de ces hommes... Ah! lui!

ANDRÉ.

Mademoiselle de Kermadio! Vous ici?

MARCELLE.

Oui, moi, capitaine! Moi qui viens vous prévenir qu'un danger vous menace, qu'on a juré votre perte!

ANDRÉ.

Ma perte!... Ah! si vous me disiez que la mort est là, dans un coin de Paris, et que la mort fût sur ma route, je ne me dérangerais point d'un pas pour l'éviter.

MARCELLE.

Ce désespoir!... pourquoi?

ANDRÉ.

Vous ne pouvez pas me comprendre!

MARCELLE.

Je comprends qu'un péril vous menace et que je veux à tout prix l'écarter.

ANDRÉ.

Vous vous intéressez donc à moi? Ah! ceux qui peuvent vous sacrifier leur existence sont heureux!

MARCELLE.

Que voulez-vous dire?

ANDRÉ.

Qu'il y a auprès de vous quelqu'un que j'envie parce qu'il a le droit de se dévouer pour vous et de vous aimer,

MARCELLE.

Celui dont vous parlez n'a aucun droit snr moi !

AADRÉ.

Mais il vous aime peut-être ? Et vous-même !... Vous ne répondez pas ? Non ? Ah ! voilà dû moins une joie après tant de tourment !

MARCELLE.

Non ! je ne l'aime pas, monsieur Lafresnaie; mon cœur m'appartient comme ma conscience. Mais si vous voulez, non pas vous dévouer pour moi, mais m'obéir, écoutez : On vous redoute, on sait que vous êtes notre ennemi. On a juré de vous frapper à mort... Ne revenez jamais autour de notre hôtel, et veillez, veillez sur vous-même. Le chevalier de Bois-David m'a juré de protéger vos jours... Ah ! laissez moi, laissez-nous cette joie de vous avoir sauvé la vie péut-être.

ANDRÉ.

Et c'est vous qui me dites cela, mademoiselle !... Mademoiselle de Kermadio ne peut conseiller à un soldat d'abandonner son poste sous ce prétexte qu'il y court un danger !

MARCELLE.

Sans doute, si ce danger couru était de ceux qu'on peut braver, mais je vous dis que c'est un meurtrier qui vous épie... je vous dis qu'un guet-apens...

ANDRÉ.

Ah ! mademoiselle !... je compte donc pour quelque chose à vos yeux ? — Vous songez donc à moi et ma vie ou ma mort ne vous serait pas indifférente ? Béni soit le danger puisqu'il nous rapproche ! Les vôtres peuvent essayer de m'arracher la vie, vous avez illuminé mes jours d'une immense joie et si je meurs, mon âme s'envolera dans un sourire, car je sais qu'il y aura pour moi peut-être une larme tombée de vos yeux ! (Favrol et Jupillac passent, au fond sur la terrasse, regardant André.)

MARCELLE.

Mon Dieu!

ANDRÉ.

Oui, je suis heureux... heureux de votre pitié, heureux, moi qui marchais dans la vie sans un bonheur, parce que je vous ai rencontrée, parce que je vous ai revue... parce que je vous aime!

MARCELLE.

Monsieur!

ANDRÉ.

Nous ne nous reverrons peut-être plus, ils me tueront, soit. (Favrol et Jupillac disparaissent.) Mais dites-moi seulement si vous garderez ma pensée, si vous conserverez mon souvenir?

MARCELLE.

Eh bien, vivez, André, vivez!

ANDRÉ.

Ah!!! Adieu, et à toujours!... (Jeanne entre, la présentant à Marcelle.) Madame Jeanne Lafresnaie! (Marcelle salue et sort.

SCÈNE VIII

ANDRÉ, JEANNE.

ANDRÉ.

Notre honneur d'abord!...

JEANNNE.

Quelle est cette jeune fille?

ANDRÉ.

Mademoiselle de Kermadio.

JEANNE.

Elle est charmante!... C'est vous qui m'avez fait remettre ce billet, André?

ANDRÉ.

C'est moi.

JEANNE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu à l'hôtel pour me parler?

ANDRÉ.

Me retrouver face à face avec mon père me serait pénible... Plus tard peut-être... Aujourd'hui, sur le champ, j'ai besoin de votre aide, Jeanne, non pour moi, mais pour celui qui nous est cher à l'un et à l'autre!

JEANNE.

Votre père ?

ANDRÉ.

Oui, mon père.

JEANNE.

Parlez.

ANDRÉ.

A cette heure-ci, mon père joue sa tête.

JEANNE.

Lafresnaie?

ANDRÉ.

Il conspire.

JEANNE.

Lui ! est-ce que c'est possible ? Avec qui, au profit de qui ? Comment le savez-vous ?

ANDRÉ.

Le hasard d'une mission militaire. Des papiers saisis...

JEANNE.

Lui avez-vous appris ?...

ANDRÉ.

Tout. J'ai prié, j'ai supplié. Il est demeuré inflexible... Un misérable l'entraîne à sa perte!

JEANNE, à part.

Que dit-il ? (Haut.) Une conspiration? Lui, Lafresnaie? Mais il est perdu.

ANDRÉ.

Jeanne, son existence nouvelle date de vous... Eh bien, voilà mon espoir. Ce que je n'ai pu obtenir, vous l'obtiendrez, vous.

JEANNE.

Moi ?

ANDRÉ.

Votre voix seule est assez puissante sur son cœur. Il n'écoute plus son fils! Mais vous, il vous croira!... Il vous

obéira... Vous êtes vous, sa foi vivante, son espoir, son bonheur...

JEANNE, l'interrompant.

Oui, vous avez raison... Il faut l'empêcher de se perdre !.. Je suis digne de votre confiance, André ! Tenez, je vous le jure, pour que ce nom de Lafresnaie demeure honoré, moi aussi, je donnerais ma vie, je la donnerais sans hésiter. Vous me croyez, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Vous êtes une honnête femme Jeanne, sauvez votre époux, sauvez-le ! Ah ! quand je pense que lui, mon père, mon orgueil se mêle à ces aventuriers qui complotent de livrer la patrie. Quelle honte !

JEANNE.

Ces hommes dont vous parlez, les connaissez-vous?

ANDRÉ.

J'en connais un seul, et je juge les autres d'après lui !

JEANNE.

Quel est celui-là?

ANDRÉ.

Un de ces chercheurs de hasard et de ces affamés qui, à leur ambition, sacrifieraient la France ! Un don Juan qui convoite en même temps que la puissance, la fortune d'une enfant entrée, je ne sais comment dans ces intrigues et ces vilenies !

JEANNE.

Une femme !

ANDRÉ.

Oui, cette jeune fille... qui était là, celle que je tremblais d'aimer parce qu'elle est noble, et qu'il veut épouser, lui, parce qu'elle est riche !

JEANNE, à part.

Pourquoi ai-je donc peur, moi? (Haut.) Et cet homme, André, savez-vous son nom?

ANDRÉ.

François Porly.

JEANNE, à part.

Porly !... (Haut.) Vous avez dit François Porly ? (A part.) L'infâme !... Cette enfant !... (Haut.) Ah ! Vous avez raison André. J'arracherai votre père à cet homme. Je le sauverai... C'est à moi qu'il appartient de le sauver ! Je ferai tout pour lui. Tout contre l'autre ! S'il est vrai .. (Elle aperçoit Favrol qui paraît au fond et qu'André ne voit pas.) Favrol ! (A André.) C'est bien, André. Comptez sur moi... Laissez-moi... je rentrerai seule...

ANDRÉ.

Ah ! vous réussirez, vous !... Car il vous aime ! (Il sort à gauche, Favrol entre.)

SCÈNE IX

FAVROL, JEANNE.

FAVROL.

Vous ici, Jeanne ?

JEANNE.

Je vous aurais cherché !... J'ai hâte de vous parler... Écoutez-moi... Répondez-moi... Vous êtes un homme d'honneur, Jacques ?

FAVROL.

En vérité...

JEANNE.

Et, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

FAVROL.

Oui, certes !

JEANNE.

Vous n'aimez que moi ?

FAVROL.

Qui voulez-vous que j'aime ?

JEANNE.

Dites-moi que vous n'aimez personne !

FAVROL.

Quelle idée !... Je ne puis aimer puisque...

JEANNE.

Jurez-le moi.

FAVROL.

Je vous le jure !

JEANNE.

Sur quoi ?

FAVROL.

Sur notre amour.

JEANNE.

Le misérable ! Tu as juré... tu as juré sur notre amour... Ah ! tiens ! j'eusse mieux aimé t'entendre tout avouer. Mentir ! Je ne voulais pas que tu fusses deux fois vil !

FAVROL.

Jeanne, en vérité ?

JEANNE.

Tu n'aimes que moi ? Eh bien, il y a une femme, une jeune fille dont tu ambitionnes la main, dont tu recherches la fortune... Veux-tu que je te prouve que je sais tout ?

FAVROL.

Qui vous a dit ?... Il n'y a qu'un seul homme qui ait pu vous mentir ainsi !

JEANNE.

Eh bien ! en le nommant, tu vas me prouver qu'il a dit vrai.

FAVROL, après un mouvement de colère.

Folle folle que tu es !... Ne plus t'aimer ?... Je t'adore Jeanne... Mais ne dois-je pas tout en laissant mon cœur au passé et à ce présent qui nous lie, songer aussi à l'avenir ?

JEANNE.

L'avenir, c'est vrai, voilà votre mot à vous tous : l'avenir !... Il fallait y songer auparavant, mon cher comte ! L'avenir ?... Est-ce que j'y pensais, moi, lorsque je me donnais à vous sans réflexion, sans calcul, presque sans remords, hélas ! Votre avenir ? Eh ! bien, et le mien ? Le mien ? un avenir de honte, de larmes, de douleur parce que j'aurai trompé, de rage parce que j'aurai été trahie !

FAVROL.

Vous êtes une enfant !

JEANNE.

Je suis une folle, vous l'avez dit, une misérable de vous avoir écouté.

FAVROL.

Calmez-vous, Jeanne... cette exaltation !...

JEANNE.

Je vous effraie peut-être ? Croyez-vous donc que je suis de ces femmes qui mentent et qui tombées se relèvent, oubliant leur honte comme elles essuieraient une jupe tachée de boue, reprenant leur chemin appuyées sur un bras nouveau, quittes à retomber et à se relever encore, toujours plus souillées, toujours plus avilies et toujours plus souriantes ? Je suis de celles qui ne tombent qu'une fois et qui meurent de leur chute !

FAVROL.

Mourir, Jeanne ? Lorsque la vie sourit à ta grâce et à ta beauté ? Que parles-tu de mourir, toi que la vie a parée de toutes ses séductions ? Ah ! oui, vraiment, tu es belle ainsi courroucée... Chasse loin de toi ces fantômes, crois en moi, et si tu veux, Jeanne, je redeviendrai un amant plus épris... je te rendrai ce cœur tout entier... j'accourrai sur un signe de toi au logis caché où nous avons abrité notre amour. Mais je t'en conjure, Jeanne... Redeviens toi-même... Pas de bruit... pas de larmes... tu me perdrais ! (Clameur confuse à gauche dans la coulisse. Ce bruit... viens, partons !

JEANNE.

Non, pas ensemble.

FAVROL.

Écoute, Jeanne ! aujourd'hui comme hier, comme demain, je suis à toi ! (Il lui baise la main, elle reste immobile.)

JEANNE, avec horreur.

Ah ! ce baiser m'a glacée ! (Favrol sort à droite.)

SCÈNE X

JEANNE, seule, puis BARRAS, LAFRESNAIE, puis LA FOULE.

JEANNE, le regardant s'éloigner.

Il ment!... Il ment et il a peur!... le lâche!... Et pour me venger je n'aurais qu'à dire un mot, à jeter un cri!... Les grilles de ce jardin se fermeraient sur lui .. on le traînerait en prison, on la séparerait de cette femme! C'est un traître! c'est un lâche!... Il complote! Il n'a ni conviction ni foi! Si je me vengeais? (Barras apparaît dans le fond suivi d'aides de camp et de personnages parmi lesquels Lafresnaie. Il reste un moment au fond du théâtre.)

CRIS DE LA FOULE.

Vive Barras! Vive le Directoire!

JEANNE.

Barras! Barras! C'est à-dire la loi vivante! Un mot, un seul et on l'arrête! Je n'ai qu'à m'avancer, à parler... Vous voyez bien cet homme? Eh! bien, c'est Favrol, oui, Favrol, ce comte de Favrol, poursuivi, traqué! Vous le cherchez partout? Eh! bien, le voici, c'est lui; c'est devant vous qu'il ose se montrer! (Barras passe lentement. (Jeanne remonte vers lui, s'arrêtant.) Ah! tu m'a trompée, tu m'a perdue, tu veux une autre maîtresse? Si je te la donnais? Tiens, prends-là, c'est la guillot.... Oh? ce serait infâme!... (Elle aperçoit Lafresnaie.) Lui!... (Soudain glacée.) Ah! malheureuse, Lafresnaie! je le perdrais avec lui!

LAFESNAIE.

Vous, Jeanne? vous ici?

JEANNE.

J'étais souffrante... j'ai voulu...

LAFESNAIE, lui prenant les mains.

En effet, vous avez la fièvre... Voulez-vous que je vous reconduise à l'hôtel?

JEANNE.

Oui... oui... partons... loin d'ici... Emmenez-moi... em-

menez-moi... (A part.) J'ai peur de moi-même maintenant ! (Elle sort par la droite avec Lafresnaie, tandis que Barras et son cortége sortent par le fond du même côté.)

LA FOULE.

Vive le Directoire ! Vive Barras !

SCÈNE XI

PICOULET et MESSIDOR, rentrant par le premier plan à droite.)

MESSIDOR.

Jolie expédition !

PICOULET, pâle et défait.

A qui se fier ? grand Dieu !

MESSIDOR.

Les femmes, citoyen, un tas de pas grand'choses !

PICOULET, hochant la tête.

Comme le cœur me battait quand je suis arrivé...

MESSIDOR.

Quand nous sommes arrivés...

PICOULET.

Oui, quand nous sommes arrivés rue Honoré. En montant l'escalier, je vous disais : Chaque pas nous rapproche de la gloire... Et vous, malheureux sergent, qui me répondiez : Alors montons au cinquième pendant que nous y sommes.

MESSIDOR.

Bédame !

PICOULET.

Nous arrivons au troisième... c'était là ! je frappe : Au nom de la loi, ouvrez !

MESSIDOR.

Tout bruit cesse.

PICOULET.

Ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

MESSIDOR.

Je donne un coup de pommeau ; on se décide à ouvrir.

PICOULET.

J'entre, j'entrevois un homme effaré. Je lui mets la main au collet. Comte de Favrol, je vous arrête. Je fouille la chambre du regard et — est-ce bien possible? — Ah! les femmes! j'aperçois qui?...

MESSIDOR.

Paméla!

PICOULET.

Vous savez son petit nom, mon pauvre sergent? Oui, Paméla! Ma femme avec un misérable clerc. Je croyais arrêter Favrol, c'était un clerc d'huissier!

MESSIDOR.

C'est révoltant!

PICOULET.

Il trouve ça révoltant! Il a bon cœur ce brigadier! Vous avez bon cœur, vous! Ah! les femmes, les femmes!

MESSIDOR.

A qui le dites-vous?

PICOULET.

D'ailleurs, elle a dû voir que je n'étais pas très-content. J'ai fait claquer la porte!

MESSIDOR.

Cela ne suffit pas!... J'aurai aussi deux mots à lui dire.. plus tard.

PICOULET.

Merci!... merci!... Et soyez sévère!... très-sévère!.. Après ça, pour ce que ça sert! (Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XII

GRACCHUS, SATURNIN, puis SAINTE-HERMINE, PONTVALIN, CHATEAU-PONSAC.

(La foule redescend sur le théâtre et s'apprête à former les danses. Le rigaudonier monte sur la terrasse au fond.)

LE RIGAUDONIER.

A vos places!

GRACCHUS, entrant avec Saturnin au moment où les danses sont commencées.

Des rigaudons sur la terrasse des Feuillants! Dans tous les temps, vois-tu, Saturnin, c'est nous qui payons les violons!

SATURNIN.

Et sans nous en servir !

GRACCHUS.

Et c'est de la fraternité, ça? (Contredanse que le rigaudonnier sur la terrasse coupe de ses indications : La poussette 4 et avant les 4 mêmes? En moulinet 4 par 4 et à vos places! Contredanse des *Charmes de la liberté* par Blin et du *Tambourin* par Caillaux. (Airs du temps *.)

SAINTE-HERMINE, applaudissant.

Bravo! bravo! Mais une contredanse ne suffit pas! Rigaudonier, une valse! *La Folie du jour!* (A Acté.) Me ferez-vous l'honneur?

ACTÉ.

Une valse! En plein vent? Comme cela?

SAINTE-HERMINE.

Bast! Il faut bien s'encanailler un peu! (Acté valse avec Renaudière, Élodie avec Sainte-Hermine, les autres valsent avec choristes ou danseuses. Valse dansée comme en 1797, avec enlacements comiques, les bras en corbeilles au-dessus de la tête. Voir la gravure : *La Folie du jour*.

GRACCHUS.

Mais, je ne me trompe pas... C'est mon homme du Pont-Neuf!

SATURNIN.

Bah! Laissez là ses cadenettes!... Qu'est-ce que ça vous fait?

GRACCHUS.

Quand on a un compte à régler, il faut le régler, petit, sans cela on serait malade!

SAINTE-HERMINE.

Je te reconnais, toi!

* Arrangés par M. Alexandre Artus et danses réglés par M. Honoré.

GRACCHUS.

Si tu me reconnais; moi, je te cherche.

SAINTE-HERMINE.

Alors, gare au bâton !

SATURNIN, retenant Gracchus.

Voyons, patron!... Sapristi !... Vous êtes enragé !

GRACCHUS.

Pas autre chose! (A Sainte-Hermine.) Eh bien! bonbon, ambulant, et ce règlement de compte ?

SAINTE-HERMINE.

Ici, comme cela?

GRACCHUS.

Où tu voudras, mais tout de suite !

SAINTE-HERMINE.

Oh! oh ! tu es trop pressé, citoyen tondu!... Sais-tu donner le coup de poing à l'anglaise? (Il ôte ses gants.)

GRACCHUS.

Je suis bon patriote, mais j'ai deux poings pour tes deux yeux à la parisienne. (Il ôte ses gants.)

LES MUSCADINS.

Sainte-Hermine ! vicomte !

ACTÉ.

Mon petit Sainte-Hermine !

SAINTE-HERMINE

Ne faites pas attention. Un peu de place, messieurs. Combattre sous le regard des Grâces!... D'ailleurs le citoyen me paraît brave.

GRACCHUS.

Je n'ai pas besoin de tes compliments; allons-y.

PONTVALIN.

Jeu de mains, jeu de vilains! Ils se mettent en place pour boxer, quand on entend le tambour. — Ils s'arrêtent.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MESSIDOR, suivi de cuirassiers.

PONTVALIN.

Qu'est-ce que c'est que çà? (Roulement de tambours. Un piquet de soldats occupe le fond et les côtés du théâtre. Au fond les cuirassiers. A gauche, sur une table, Messidor s'installe rapidement avec un sous-officier greffier. Un brigadier se tient debout auprès, de grands ciseaux à la main.)

ACTÉ.

On a fermé les grilles. Un guet-apens !

RENAUDIÈRE.

Des soldats?

CHATEAU-PONSAC.

Le Directoire se venge !

MESSIDOR, entrant.

Toutes les issues sont gardées? Bien! Saisissez tous les jeunes gens réfractaires. (Sainte-Hermine, Château-Ponsac et Pontvalin sont entourés.)

SATURNIN.

Le départ des Involontaires !

GRACCHUS.

Nous allons rire !

ÉLODIE, à droite, avec les muscadins.

C'est un meurtre !

ACTÉ.

Séparer des amants fidèles !

MESSIDOR, à Château-Ponsac.

Approchez : Ordre du général commandant la division. Il a assez des désordres de la rue et des promenades. Tout réfractaire sera appréhendé au corps et dirigé sur un régiment. Comment vous appelez-vous ?

CHÂTEAU-PONSAC.

Tancrède de Château-Ponsac.

MESSIDOR.

Votre âge ?

CHATEAU-PONSAC.

Vingt-quatre ans.

MESSIDOR.

Réfractaire au premier chef! Le général est las de voir des réquisitionnaires déguster des limonades, tandis que nos camarades mâchent des cartouches, emplir des guinguettes et filer aux pieds de toutes ces Omphales.

CHATEAU-PONSAC.

Omphales !... Je vous jure...

ACTÉ.

Omphales ! Il pourrait être poli !

LE BRIGADIER.

C'est bien. Votre profession ?

CHATEAU-PONSAC.

Sans profession.

MESSIDOR.

A la caserne ! Et dans deux jours à l'armée de Sambre et Meuse ! Il sera superbe au feu.

CHATEAU-PONSAC.

Barbarie !

MESSIDOR.

A un autre !

ÉLODIE.

L'appel des condamnés !...

MESSIDOR, Pontvalin.

Votre nom ?

PONTVALIN.

Charles de Pontvalin, vingt-trois ans !

MESSIDOR.

Parfait. (Au brigadier.) Coupez-lui ses cadenettes!

PONTVALIN.

Citoyen ! citoyen !.. (Le brigadier lui coupe ses cadenettes.) Offrez-les du moins à ces dames.

TOUTES DEUX.

Jamais ! l'horreur !

MESSIDOR.

On flanquera ce gaillard-là dans les chasseurs des Alpes.

PONTVALIN.

Moi, chasseur?... Je ne puis pas marzer. Z'ai le petit doigt du pied qui chevauche!

MESSIDOR.

Eh bien! il chevauchera, dans la cavalerie. Emmenez-moi ça. A un autre!

PONTVALIN.

Ça! Et il m'appelle ça! (Il envoie un baiser aux femmes qui se détournent. Sainte-Hermine, repoussant Renaudière s'avance.)

SAINTE-HERMINE.

Vous désirez?

MESSIDOR.

Votre nom et votre âge!...

SAINTE-HERMINE.

Vicomte de Sainte-Hermine, vingt-huit ans. Absolument réfractaire et ennemi de la réquisition.

MESSIDOR.

Elle vous tient cependant?

SAINTE-HERMINE.

Je vois bien. Elle a bon goût, la friponne!... Elle n'a pas tous les jours des vicomtes à se mettre sous la dent.

MESSIDOR.

Enlevez votre perruque!

SAINTE-HERMINE.

Oh! pardon, pardon... Je n'ai pas de perruque! Cette zevelue est à moi!... parfaitement à moi... demandez plus tôt... (Il montre Acté et Élodie.) Ze me ferai casser la tête si vous voulez, mais laissez, je vous prie, cette soie aux doigts de la beauté!

MESSIDOR.

Il faudra pourtant bien qu'on vous tonde à l'armée.

SAINTE-HERMINE.

Jamais de la vie. J'entrerai dans les hussards!

MESSIDOR.

Bravo! A un autre!

SAINTE-HERMINE, gaiement.

Me voilà soldat.

MESSIDOR.

Parfaitement.

SAINTE-HERMINE.

Bah ! l'uniforme !... ça me changera! Nous étions des incroyables, nous deviendrons des redoutables! Ça te changera aussi Pontvalin!

PONTVALIN.

A la guerre comme à la guerre!

SAINTE-HERMINE.

C'est une autre façon de valser.

MESSIDOR.

Bonne chance! En route!

SAINTE-HERMINE.

Et bravement!

SATURNIN.

Et je pars avec eux, patron!

GRACCHUS.

Ah! par exemple, petit, ça, c'est de la fraternité!

CHŒUR.

AIR : *Nouveau de M. Alexandre Artus.*

A l'appel de notre patrie,
Courons et défendons ses droits,
Elle se meurt, elle nous crie.
Plus d'attentes et plus d'effrois !
O pays! ô pays!
Reçois enfin tout notre hommage,
En avant! en avant!
Des aïeux imitons les succès.
Et retrempés par le courage.
Redevenons de vrais français.

(Les Muscadins se mettent en route. Les femmes agitent leurs mouchoirs).

ACTE QUATRIÈME

Cinquième Tableau

LA RUE DE NEVERS.

Une ruelle étroite occupant le milieu de la scène. — A droite et à gauche deux bâtiments. La petite ruelle donne au fond du théâtre sur le quai (praticable) qu'on aperçoit baigné par la lune. — Bornes de distance en distance dans la ruelle éclairée par un reverbère dont la lumière se reflète dans le ruisseau.

SCÈNE PREMIÈRE

FAVROL, PORHOUET, JUPILLAC, UN HOMME. (Favrol, Jupillac et l'homme qui les suit enveloppés de manteaux.)

FAVROL.

Vous avez des armes ?

PORHOUET.

Oui, monsieur le comte.

FAVROL.

Barras, vous le savez, doit sortir cette nuit secrètement. Au moindre éveil, il ferait escorter sa voiture par les gardes du Directoire... Eh bien, cet éveil, il faut que personne ne le donne, il faut que personne ne puisse arriver jusqu'à lui. Posté à l'endroit où vous placera cet homme (il est des nôtres, et connaît le palais) vous serez la sentinelle qui veille sur le salut de tous. On peut compter sur vous?

PORHOUET.

Corps et âme.

FAVROL.

Là où vous serez sera le poste important. Toutes les autres issues nous appartiennent. Nul ne pénètrera de votre côté, chez Barras ?

PORHOUET.

Personne, monsieur le comte à moins qu'on ne me tue.

JUPILLAC.

Vous le jurez ?

PORHOUET.

Sur la mémoire de mon fils, je le jure!...

FAVROL.

Si quelqu'un veut forcer le passage, vous frapperez, Porhouët ?

PORHOUET.

Sans hésiter!

JUPILLAC.

Vous avez juré sur la mémoire de votre fils ?

PORHOUET.

J'ai juré!

FAVROL.

C'est bien! allez! (Porhouët sort par le fond conduit par l'inconnu.) Maintenant, le capitaine André?

JUPILLAC.

Depuis la terrasse des Feuillants mes hommes ne l'ont pas perdu du vue.

FAVROL, à Jupillac.

Il n'aura point le temps d'arriver jusqu'au Luxembourg... il doit être maintenant traqué par les nôtres!

JUPILLAC.

Oui, la chasse à l'homme!

FAVROL.

Et s'il leur échappe c'est nous qu'il rencontrera ici! (Ils s'engagent dans la rue de Nevers remontant jusqu'au quai.)

SCÈNE II

ANDRÉ, seul arrivant par la droite en uniforme.

Depuis la rue Dauphine ces deux hommes me suivent, j'arriverai plus rapidement au quai par cette ruelle... Et qu'importe !... Je suis armé !... (Il regarde les amorces de ses pistolets se tournant vers la droite.) Ils ne sont plus là, d'ailleurs !... Si !... Je les aperçois, longeant la muraille !... (Il entre dans la petite ruelle. Deux hommes paraissent à droite.)

SCÈNE III

ANDRÉ, FAVROL, JUPILLAC, DEUX HOMMES,
puis BOIS-DAVID ET LA PATROUILLE.

ANDRÉ.

Le mieux est d'en finir !

FAVROL, au fond de la ruelle.

Il s'arrête !... Allons...

ANDRÉ.

Qui va là ?... (Les deux hommes de droite s'arrêtent.) Amis ou ennemis, si vous ne répondez pas, je fais feu ! (Un coup de feu part et renverse le chapeau d'André. Il s'abrite contre la muraille de la ruelle, les deux pistolets armés. Un second coup de feu, tiré à droite sans l'atteindre. La lanterne de la ruelle tombe brisée. André se cache derrière une borne. Les deux hommes qui le suivaient par derrière vont pour s'engager dans la ruelle. André fait feu : l'un d'eux tombe.)

FAVROL.

Tonnerre !...

FAVROL, le sabre haut fondant sur André.

Finissons-en !

ANDRÉ.

Vous assassinez donc à présent ? (Il tire son sabre).

BOIS-DAVID.

A toi, André ! Attends-moi ! Attends-moi !

ANDRÉ.

Cette voix ! (Jupillac qui a laissé Bois-David s'avance sur le devant).

JUPILLAC, à Favrol.

Une patrouille !.. Sauve qui peut ! (Il s'éloigne. Favrol en rempant gagne le fond du théâtre, André va être atteint par un des meurtriers quand Bois-David relevé l'épée de l'assassin et dégage son ami. L'homme repoussé frappe aussitôt Bois-David d'un poignard, André court à Bois-David qui chancelle et le ramène sur le devant de la scène.)

BOIS-DAVID.

Il était temps ! (La scène est dégagée.)

ANDRÉ.

Tu es blessé, Bois-David ?

BOIS-DAVID.

Une bagatelle !... les lâches ont joué du couteau ! Ah ! les bandits ! (Il porte la main à sa poitrine).

ANDRÉ.

A moi !... A moi !... Personne !... Je ne puis pourtant pas laisser mourir un homme ainsi.

BOIS-DAVID.

Je sens que ma vie s'en va... Ta main, André !

ANDRÉ.

Mon ami ! Mon frère !

BOIS-DAVID.

Mademoiselle de Kermadio m'avait dit qu'ils voulaient t'égorger. Ah ! les misérables !... Et ce sont eux qui voudraient... non ! Ecoute... qu'on protége Barras. Favrol vendrait la patrie... C'est un misérable !

ANDRÉ.

Barras !... que veux-tu dire ? Bois-David, mon ami... parle... mais parle-moi donc !

BOIS-DAVID.

Qu'est-ce que je t'ai dit ? Je ne t'ai rien dit... ce sont des assassins... ce sont des lâches !...

ANDRÉ.

Ah ! misère !... je ne saurai rien ! Rien ! Barras !... Qui menace Barras ?

BOIS-DAVID.

Au Luxembourg... va au Luxembourg... que Barras ne sorte pas!... qu'il ne sorte pas sans escorte! Il y va du salut de tous .. j'avais dit à Marcelle que je mourrais pour toi, André... j'ai tenu parole! (Il tombe. Arrive une patrouille conduite par Roberjot).

ANDRÉ.

Bois-David!... Mort! (A Roberjot qui s'est approché). Je suis le capitaine André Lafresnaie! Les coups de feu que vous avez entendus ont été tirés sur nous!... On a tué mon ami!

ROBERJEOT, qui s'est penché sur Bois-David.

Si cet homme est mort, vous l'avez vengé. capitaine!

ANDRÉ.

Non! Je ne l'ai point vengé... mais je le vengerai! Au Luxembourg! Chez Barras! (Il sort vivement, la patrouille s'éloigne, emportant le corps de Bois-David.

Sixième Tableau

Le devant du Luxembourg. Les fenêtres du palais sont éclairées comme pour une fête; devant le grille se tient un homme immobile. — C'est Porhouët. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

PORHOUET, seul, armé de pistolets, puis ANDRÉ.

PORHOUET.

J'ai juré sur la mémoire de mon fils que personne n'entrerait là où je serais pour disputer le passage!.. Ce serment, il me semble que l'enfant est là pour me crier de le tenir. (André entre par la droite, éperdu, à demi-courant.) Un homme! Qui va là? Plus un pas!

ANDRÉ.

Il faut que je parle au Directeur Barras!

PORHOUET.

C'est pour que nul ne parle à Barras qu'on m'a placé ici !

ANDRÉ.

Vous ?... Qui êtes-vous ? (Rayon de lune, qui éclaire le visage de Porhouët). Porhouët ! (Il recule. La voix haute.) Alors, vous me laisserez passer, je suis le capitaine André Lafresnaie!

PORHOUET.

J'aurais déjà frappé, si je n'avais pas, à votre voix, reconnu que c'était vous !

ANDRÉ.

Et si j'avais tout autre que vous devant moi, je l'étendrais à mes pieds ! Un coup de feu, du moins, donnerait l'alarme !... les sentinelles sont proches... Mais vous, Porhouët... Allons, livrez-moi passage... le temps presse.

PORHOUET.

On m'a dit que nul ne doit pénétrer jusqu'à Barras. Moi, debout, nul n'entrera !

ANDRÉ.

Mais savez-vous que celui à qui je veux parler, on va l'assassiner, peut-être ?

PORHOUET.

Cet homme est un de ceux qui ont assassiné mon roi !

ANDRÉ.

C'est donc le roi que vous croyez servir?... L'homme qui vous a envoyé ici est un traître et un lâche ! Traître à son pays, comme il serait traître à ce roi, dont il parle !

PORHOUET.

Traître et lâche ? Et qui donc?

ANDRÉ.

Le comte de Favrol.

PORHOUET.

Vous savez ?

ANDRÉ.

Je sais tout. Allons, c'est Favrol qui vous a dit de me tuer, Porhouët ! Eh bien, feu !

PORHOUET.

Ce n'est pas M. de Favrol, c'est mon devoir !

ANDRÉ.

Le devoir ! Etes vous insensé, Porhouët ? Non, vous ne savez pas ce que vous faites. La France, cette France que vous aimez, Porhouët, cette France que vous avec défendue autrefois, en mer, cette France, pour laquelle vous risquiez de mourir, eh bien ! vous la livrez à l'étranger, à l'étranger, entendez-vous ? à l'ennemi, à ceux qui voulaient partager notre sol !

PORHOUET.

Grand Dieu !

ANDRÉ.

Porhouët, vous ne pouvez pas douter de ma parole. Eh bien ! savez-vous ce qu'il est, ce comte de Favrol ?... l'assassin du chevalier de Bois-David !

PORHOUET.

Le chevalier !

ANDRÉ.

Tué par lui, tué par ses ordres. Savez-vous ce qu'il est ? Un renégat, un agent de l'Angleterre!

PORHOUET.

L'Anglais !

ANDRÉ.

Oui, l'ennemi! l'ennemi qui le paie de son or !... Écoute, Porhouët, l'homme que je veux sauver, cet homme, qu'il soit de ta foi ou de la mienne, tient dans ses mains le drapeau de la nation ! Il aime ce que tu as aimé, la Patrie. Il a combattu ceux que tu as combattus. Il était marin comme toi, et lui en haut, toi en bas, égaux par le dévouement, vous êtes des compagnons du même péril ! Vous êtes les fils d'une même mère !

PORHOUET.

Mon Dieu ! mon Dieu !

ANDRÉ.

Veux-tu t'allier à l'étranger qui menace de bombarder ton

foyer, le cimetière où ceux qui t'ont fait naître dorment en terre française, que l'ennemi ferait terre étrangère ?

PORHOUET.

Laissez-moi ! laissez moi !... Les Anglais ! ce sont eux qui ont tué mon gars ! Ils ont tué mon fils !

ANDRÉ.

Eh bien ! ce sont eux que Favrol appelle. Allons, te dis-je, feu sur moi, si tu ne veux point que je passe !

PORHOUET.

Misère de moi !... j'ai juré !...

ANDRÉ.

As-tu juré de t'allier avec ceux qui ont fait périr ton enfant ?

PORHOUET.

Jeannic... Non! non!... jamais ! jamais !

ANDRÉ.

Eh bien donc!... (Il écarte Porhouët qui se jette à genoux.)

PORHOUET.

Ah ! tuez-moi, monsieur, par grâce, tuez-moi ! j'ai trahi mon serment ! (Il lui tend son pistolet.)

ANDRÉ, sur le pas de la porte.

Si tu veux mourir, Porhouët, demande un fusil et cours !...

PORHOUET.

Où cela ?

ANDRÉ.

A la frontière ! Tu y trouveras des compagnons qui combattent et qui meurent pour le pays. (Au moment d'entrer dans le palais, se retournant vers Porhouët.) Ta vie peut être utile ! va défendre ce que je veux sauver : la France ! (Il entre dans le palais.)

SCÈNE II

PORHOUET, seul, puis ANDRÉ, BARRAS et son escorte.

PORHOUET.

J'avais juré de donner ma vie, mais pas à l'étranger ! (On entend dans le palais le boute-selle et les grenadiers du Directoire,

quelques-uns armés de torches viennent former la haie à la porte du fond. Les tambours battent aux champs.)

ANDRÉ, sortant du palais.

Maintenant les gardes du Diretoire vont escorter Barras! Il n'a plus rien à craindre? (Barras, entrant par le fond, s'avance vers André avec son escorte. André et Porhouët à gauche se donnent la main.)

BARRAS.

Capitaine André Lafresnaie en me sauvant la vie, — peut-être avez-vous sauvé la République! — Merci!

LA FOULE,

Vive le Directoire! vive Barras!

ACTE CINQUIÈME

Septième Tableau

Chez Lafresnaie. Le cabinet de Lafresnaie.

SCÈNE PREMIÈRE

PICOULET, MESSIDOR, il tient une boîte de pistolets à la main.

MESSIDOR.

Tiens! qu'est-ce que vous faites ici?

PICOULET.

Et vous?

MESSIDOR.

Je rapporte cette boîte de pistolets au capitaine André!...

PICOULET.

Moi, je cherche ma femme!

MESSIDOR.

Chez le citoyen Lafresnaie?

PICOULET.

Je suis certain que bonne amie est entrée ici!... je l'ai vue!... j'ai un œil de lynx! Je la suis partout depuis... vous savez...

MESSIDOR.

Le clec d'huissier... oui...

PICOULET.

Ça me fatigue un peu... Je suis de tous côtés à la fois! Les ennemis du Directoire ont une peur!... Ils se croient filés!...

Ah ! s'ils savaient comme ils m'inquiètent peu... non... c'est ma femme...

MESSIDOR.

Ah ! ah ! Pamé...... votre femme apportait sans doute des rubans à la citoyenne Lafresnaie ?

PICOULET.

Je n'en sais rien; mais je ne serais pas fâché d'avoir une explication avec elle. J'avais un rapport à déposer... j'ai profité de l'occasion... (Il dépose un rouleau de papiers sur la table.)

MESSIDOR.

Eh bien, dites donc, et l'avancement ?

PICOULET.

Ce bon Messidor... un ami !... Il s'occupe de mon avancement ! Ah ! si vous saviez !... Tenez, on peut me mettre à la retraite si l'on veut ! Je me reposerai et je disparaîtrai plus vite... Au fait, non, j'aimerais mieux pas... Bonne amie demeurerait seule. Et que deviendrait-elle, sans fortune ?

MESSIDOR, à part.

Il me fait de la peine. Il est sublime !

PICOULET.

Elle ne mérite pourtant pas... Oh ! ce clerc d'huissier !

MESSIDOR,

Le clerc en question ?... Ah ! vous êtes bien vengé !

PICOULET.

Il est mort ?

MESSIDOR.

Il est marié !

PICOULET.

C'est bien fait... Et puisse-t-il rencontrer un autre clerc d'huissier qui lui rende la pareille !... D'ailleurs, ce n'est plus à lui que j'en veux, c'est à l'autre.

MESSIDOR.

Quel autre ?

PICOULET.

Ah ! celui-là, si je le tenais, sabre de bois... je ferais un malheur !

MESSIDOR.

Un mouton enragé!

PICOULET.

Je veux le tuer, je vous dis!

MESSIDOR.

Qui?

PICOULET.

Lui... S... H...

MESSIDOR

Quel S... H...?

PICOULET.

L'homme qui lui a écrit cette lettre. Tenez : « Ce soir, à Tivoli, avant le départ pour l'armée, à l'heure convenue. » Pas de signature!.. Rien que ces deux lettres... S... H... Qui cela peut-il être?

MESSIDOR.

S... H... c'est l'H... qui m'inquiète... quant à la première lettre S... c'est tout simple! Cela veut dire : citoyen.

PICOULET.

Ah! oui... cela dépend de l'orthographe! J'ai fait causer Manon... notre fille de boutique... Elle ne savait rien... Oh! mais je le trouverai!... Eh bien, quoi, qu'est-ce que vous avez?

MESSIDOR.

Je suis furieux!

PICOULET.

Pour moi?

MESSIDOR.

Pour... oui, pour vous!

PICOULET.

J'ai déjà remarqué que vous aviez très-bon cœur!

MESSIDOR.

Cette fois!... Oh! par exemple, cette fois, je la plante-là!... Elle ne choisit pas, cette femme-là... elle collectionne! (Il sort par la droite, au fond.)

SCÈNE II

PICOULET, puis PAMÉLA.

PICOULET, seul.

S... H... Oh! mais je saurai bien... quand je devrais attendre jusqu'à demain!... (Paméla entre par la droite, premier plan, venant de l'appartement de Jeanne.) Elle! c'est vous?

PAMÉLA.

Mon mari!... Ainsi, vous ne me laisserez pas un instant tranquille?...

PICOULET.

Tranquille!... Tranquille!... mais bonne amie, je ne demanderais pas mieux que vous le fussiez!... C'est vous qui...

PAMÉLA.

Moi, qui?... Moi, quoi? Vous êtes toujours sur mes talons!

PICOULET.

Ah! si j'y étais toujours... je serais plus, je serais moins... Pourquoi êtes-vous ici?

PAMÉLA.

Parce que cela me plaît... J'avais à livrer un bonnet à Églé, l'officieuse de la citoyenne Lafresnaie. Mais je suis bien bonne de vous expliquer!... à vous!... M'avez-vous épousée pour être un tyran?

PICOULET.

Il n'y a plus de tyrans, bonne amie... ils sont abolis... et, pour ma part, je ne l'ai jamais été... (A part.) Ah! sabre de bois! Je n'ai donc pas un sou de courage, moi? Hardi!... (Haut.) Voyons, parlons peu, parlons bien! Qu'est-ce que c'est que ce billet?...

PAMÉLA.

Quel billet?

PICOULET.

Celui-ci... « Ce soir à Tivoli, à l'heure convenue... S. H...

PAMÉLA, à part.

Le billet du petit Sainte-Hermine! Bah!... (Haut.) Eh

bien quoi... c'est... c'est encore un client ! Je dois lui livrer...

PICOULET.

Des dentelles?

PAMÉLA.

Des cocardes !...

PICOULET.

Et c'est au bal, c'est à Tivoli que vous livrez des cocardes ?... Vous me trompez encore, bonne amie ! Mais, patience, j'aurai ma revanche !... Je sens qu'il me pousse...

PAMÉLA,

Quoi ?... Qu'est-ce qui vous pousse ?...

PICOULET.

Des griffes !

PAMÉLA.

Ah ! bah !

PICOULET.

Et je ne vous quitte plus d'une semelle, et je découvrirai ce citoyen... S. H.... et je ferai justice... Saperlipopette ! On peut bien dépister un freluquet quand on a failli arrêter le comte de Favrol !

PAMÉLA.

Le comte de Favrol !... Ah ! bien oui, parlons-en ! Tenez, c'est parce que je vous ai vu à l'œuvre donnant du nez contre toutes les erreurs, comme un hanneton contre les vitres, c'est parce que vous ne serez jamais qu'un pauvre hère, que j'ai pris la clef des champs et que je vais où le vent me pousse. Il me fallait un homme supérieur ! un homme de génie ! J'avais cru l'avoir trouvé en vous ! Je me suis trompée !

PICOULET.

Et alors... pour vous consoler... vous me trompez à votre tour ! Du génie !... Mais j'en avais peut-être ! du génie !... bonne... non pas bonne amie ! qui vous a dit que je n'en avais pas ?

PAMÉLA.

Vous ?

PICOULET.

Prouvez-moi le contraire... Qu'est-ce qui m'a manqué ! Le succès ! c'est vrai ! Je n'ai pas arrêté M. de Favrol... Eh bien quoi ?... Barras, le Directeur Barras, et le général Bonaparte aussi, oui, est-ce qu'ils ont arrêté M. de Favrol eux?... Et pourtant...

PAMÉLA.

Arrêtez Favrol et je vous crois un grand homme et je vous fais amende honorable !

PICOULET.

J'ai bien autre chose à faire! A partir de ce moment, je deviens votre ombre... vous l'avez voulu !...

PAMÉLA.

Et vous m'accompagnerez partout ?

PICOULET.

Partout !

PAMÉLA.

Essayez !

PICOULET.

J'essaie.

PAMÉLA.

Et je ne pourrai éviter de vous rencontrer, où je serai ?

PICOULET.

Partout où vous irez, vous me trouverez. Ah ! mais !...

PAMÉLA.

Et partout où je vous trouverai...

PICOULET.

Eh bien ?

PAMÉLA.

Tenez ! (Elle lui donne un soufflet et sort par le fond en courant.)

PICOULET.

Sarpejeu ! bonne amie ! Battu maintenant... battu !... et pas content !... Ah bah ! Ils paieront cela tout ensemble, ne la quittons pas ! (Il sort en courant après elle.)

7.

SCÈNE III

ANDRÉ, LAFRESNAIE.

LAFRESNAIE, entrant par la droite, au fond, des papiers à la main, tandis qu'André entre par la gauche.

Ah! c'est toi!

ANDRÉ.

Moi. J'ai à vous parler.

LAFRESNAIE.

Encore des explications...

ANDRÉ.

Non des renseignements. Il est probable que vous ne connaissez point la vérité sur ce qui s'est passé, cette nuit, rue de Nevers!

LAFRESNAIE.

Le chevalier de Bois-David a été assassiné, je le sais!

ANDRÉ.

Savez-vous par qui?

LAFRESNAIE.

Par quelques misérables coupeurs de bourses... L'instruction est commencée.

ANDRÉ.

L'instruction trouvera difficilement le coupable, mais je le connais, moi!

LAFRESNAIE.

En vérité?

ANDRÉ.

Oui, et c'est un des vôtres!...

LAFRESNAIE.

Des miens?

ANDRÉ.

C'est le comte de Favrol!

LAFRESNAIE.

Qui a tué Bois-David? Impossible!... Dans quel but?

ANDRÉ.

Non dans le but de se défaire du chevalier, mais dans le but de m'égorger, moi !

LAFRESNAIE.

Toi ? Mon fils !

ANDRÉ.

Bois-David est tombé en me défendant contre des assassins ! Eh bien ! ne vous disais-je pas que la première victime qu'il vous fallait immoler, c'était moi ? Si mon cadavre n'a pas été relevé rue de Nevers cette nuit, c'est que Bois-David a mis sa poitrine devant la mienne !...

LAFRESNAIE.

Favrol a fait cela ?

ANDRÉ.

Et Favrol est votre complice, et c'est vous, vous qui auriez trempé vos mains dans le sang de votre fils.

LAFRESNAIE.

C'est épouvantable !

ANDRÉ.

Certes ! Eh bien donc, secouez le joug qui vous tient ! Cet homme que vous suivez, vous le connaissez maintenant : un misérable, un héros de meurtre et de guet-apens !...

LAFRESNAIE.

Eh ! ce n'est pas un homme que je sers, c'est un rêve que je poursuis... un rêve de fortune... un rêve de joie...

ANDRÉ.

La fortune ! Vous ?

LAFRESNAIE.

Non pour moi, mais pour elle, comprends-tu ?

ANDRÉ.

Pour Jeanne !... C'est pour Jeanne ! Ah ! pauvre femme, vous a-t-elle jamais demandé ?...

LAFRESNAIE.

Non... c'est moi qui veux parer mon dernier amour comme le croyant pare sa madone ! Elle m'a donné sa jeunesse, ses premiers sourires, je veux lui rendre le bonheur et la puissance !

ANDRÉ.

Et c'est pour cela que vous vendez votre honneur! Demandez-lui donc à cette femme, si elle consentirait à porter jamais une parure qui vous coûterait une trahison !

LAFRESNAIE.

André! (L'huissier entre). Tais-toi!... qui vient là ?

L'HUISSIER.

La citoyenne de Kermadio, le citoyen Pierre Porhouët.

ANDRÉ.

Marcelle ! Porhouët. Ah ! tenez mon père, ceux-là étaient des vôtres, hier... Eh bien, je vous en conjure, recevez-les, là, devant moi. Je suis certain qu'ils plaideront avec moi, oui, avec moi, et contre vous !

LAFRESNAIE.

Qu'ils entrent !

SCÈNE IV

ANDRÉ, LAFRESNAIE, PORHOUET, MARCELLE, en costume de voyage.

MARCELLE, entrant.

André !

ANDRÉ.

Ce costume!... Vous quittez Paris ?

MARCELLE.

Oui !

LAFRESNAIE.

Que me voulez-vous mademoiselle ? Je suis à vos ordres.

MARCELLE.

Un permis de libre circulation jusqu'en Bretagne... je pars.

LAFRESNAIE.

Vous ?

MARCELLE.

Je puis vous dire devant le capitaine André que la cause

pour laquelle j'étais prête a donner ma fortune et ma vie... devait-être à mes yeux pure et sacrée !... Il en est de certaines croyances comme de l'hermine; une tache sur elle et l'herminé meurt. Cette fois, la tache est une tache de sang... je pars !

LAFRESNAIE.

Mademoiselle !...

MARCELLE.

Mais, je ne déserte pas ma croyance... Je m'enfermerai dans la demeure vide où sont morts mes aïeux, et là, je ferai ce que peuvent faire les femmes... je prierai !

ANDRÉ.

Marcelle !... Vous l'accompagnerez, Porhouët. ?

PORHOUET.

Mademoiselle de Kermadio trouvera d'autres serviteurs... je pars aussi, mais pour combattre... Et ce que je viens chercher, ce n'est pas un passe-port, c'est un fusil ! (A André). J'ai vécu en marin, je mourrai en soldat !

LAFRESNAIE.

Un vieillard !

PORHOUET.

Mon sacrifice au pays sera moins grand ! Un fusil !

ANDRÉ, bas à Lafresnaie.

Vous l'entendez ?... Vous entendez, mon père !... Revenez à vous !... Revenez à moi !

LAFRESNAIE.

Ah ! laisse-moi ! Laisse-moi !

ANDRÉ.

Il hésite déjà quand je lui parle... S'il écoute Jeanne, il est sauvé !

LAFRESNAIE, qui s'était assis, se relevant.

Voici ce que vous me demandez mademoiselle. (Il lui donne un papier ; à Porhouët.) A l'état-major , on vous enrôlera.

PORHOUET.

Merci !

MARCELLE.

Votre tâche n'est point finie André; vous aussi, vous devez combattre... Courage !... Mon âme est à vous... Si vous revenez, je serai votre femme, si vous mourez, je serai votre veuve !

ANDRÉ.

Ma femme !... Un monde nous sépare!... Votre nom, votre fortune !...

MARCELLE.

Mon père était de ceux qui pensent que rien n'est supérieur au nom d'un homme d'honneur!... Et quant à ma richesse, je la donnerai tout entière à ce que les Kermadio ont toujours aimé à l'égal du Roi, à la France.

ANDRÉ.

Marcelle !... Ah ! Marcelle !

MARCELLE, saluant Lafresnaie

Dieu vous garde, monsieur ! (Elle sort par le fond avec Porhouët).

ANDRÉ, à son père.

Jeanne va venir... Écoutez Jeanne ! (Il sort à droite, 2e plan.)

SCÈNE V

LAFRESNAIE, seul.

... Dévouement!... Vertu!... Patrie !... Tous ces mots si fiers, ont un sens qui me torture!... Ah! le premier pas fait dans la honte, on donnerait sa vie pour le racheter! Et — quel châtiment! — c'est impossible! Oui, je veux voir Jeanne! Je veux lui parler !... (Jeanne paraît à droite.)

SCÈNE VI

LAFRESNAIE, JEANNE

LAFRESNAIE.

Vous, chère Jeanne? Je vous appelais !

JEANNE.

Et je venais à vous... Oui, j'ai un devoir à remplir... j'ai... (Après une hésitation.) j'ai à vous arracher du gouffre où vous entraîne un lâche !

LAFRESNAIE.

De qui parlez-vous ?

JEANNE.

André m'a dit la vérité ! Je sais que Favrol est votre complice. Je sais que les supplications de votre fils ont été vaines, et je viens vous conjurer à mon tour.

LAFRESNAIE.

Il est trop tard !

JEANNE.

Pourquoi?

LAFRESNAIE

Pourquoi ? Croyez-vous donc que je n'ai pas eu déjà la tentation de ressaisir ma liberté ! Mais comment reculer ?... Ma parole, c'est-à-dire ma vie, appartient à cet homme !

JEANNE.

Votre parole? A lui ? Est-ce qu'on doit compte de sa parole à un parjure? Vous ne savez donc pas quel est ce Favrol ?

LAFRESNAIE.

Il est le chef auquel j'obéis !

JEANNE.

Il est le tentateur qui vous a perdu ! Ah ! Écoutez-moi, je vous en supplie... Ne revoyez plus cet homme ! Fuyez-le !

LAFRESNAIE.

Lui ?... Je l'attends !

JEANNE.

Ici ?

LAFRESNAIE.

Tout à l'heure.

JEANNE.

Oh ! que je ne le voie pas du moins ! Il me fait horreur maintenant !

LAFRESNAIE.

Vous l'accueilliez autrefois comme un ami !

JEANNE, *s'exaltant.*

Oui ! Ah ! comme j'en suis châtiée ! Oui, quand il se glissait ici, près de nous... furtif, poursuivi... quand il me semblait qu'il était l'honneur proscrit, le courage menacé de mort... Quand il me parlait de ses épreuves, de ses douleurs... oui, je l'écoutais !... je l'écoutais alors !... Sa voix est si trompeuse, son regard si faux ! Ah ! mais je le hais maintenant autant que jadis je... (*Elle s'arrête.*)

LAFRESNAIE, *pâle.*

Quoi ! Que voulez-vous dire ? Achevez !

JEANNE, *balbutiant.*

Moi ?... je... rien... je ne dis rien... je...

LAFRESNAIE.

Qu'avez-vous donc, Jeanne ? Mon Dieu, je ne doute pas de vous, — mais vos lèvres ont tremblé, votre joue a pâli... Regardez-moi là bien en face... Que vouliez-vous dire ? (*Il la prend par les mains.*)

JEANNE.

Ce que je voulais dire ? (*Elle se dégage.*) Tenez, vous avez raison, je n'ai plus la force de rien cacher, je n'ai plus le courage de trahir !... Le cri de ma bouche, les battements de mon cœur parleraient malgré moi !... Tous ces mensonges, toutes ces lâchetés !... C'en est trop ! Je me fais horreur ! Je suis une misérable ! Tuez-moi ! (*Elle se jette à genoux.*)

LAFRESNAIE, *la regarde agenouillée.*

Cela n'est pas vrai, Jeanne ?... C'est impossible ?...

JEANNE.

Tuez-moi ! Tuez-moi ! par pitié !...

LAFRESNAIE.

Je deviens fou, mon Dieu ! Ah ! le misérable ! Ce Favrol ?

JEANNE.

Lui... c'est la bouche qui ment, c'est le mauvais génie de cette maison où il a apporté la honte... Ne l'écoutez pas... ne le servez pas... Au nom du Ciel ! Et si votre colère me punit, si votre main me frappe, eh bien, deux fois merci, vous m'aurez délivrée et je vous aurai sauvé.

LAFRESNAIE.

Te frapper, malheureuse !... Oui, t'écraser ! Là!... Ah!... mon Dieu, mon Dieu !... L'avoir tant aimée... Elle!... cette femme! M'être vendu pour elle!... Jeanne!... Jeanne!... Jeanne !... (Il tombe accablé, à gauche, sur un siége.) Toute ma vie! toute ma foi ! Tout mon amour !

JEANNE.

Par pitié! Ah! par pitié, ne dites pas cela !... J'aime mieux mourir que voir vos larmes... Ah! misérable que je suis!

LAFRESNAIE.

Oh!... c'est infâme! Oui, c'est doublement infâme! Vous en qui je croyais comme en la pureté, comme en la lumière!.. Vos lèvres, vos yeux, tout mentait!

JEANNE.

Et je trouve le mensonge odieux et bas!... Et je me méprisais... Et j'aurais voulu racheter... Mais non.. l'expiation... le châtiment... c'est de vous, de vous seul que je les attends!...

LAFRESNAIE, terrible.

De moi? (Avec un sanglot.) Ah! faible cœur, lâche cœur, je l'aime encore!... Vous! ah! non! ce n'est pas vous que je veux punir! C'est lui !

JEANNE.

Lui! Ah! vous ne le haïrez jamais autant que je le méprise!

LAFRESNAIE.

Ainsi, traître à ma foi, j'étais trahi à mon tour! C'est justice... Que je souffre!...

JEANNE, suppliante.

Tenez, vivons misérables, où vous voudrez, je serai votre servante, votre esclave...

LAFRESNAIE.

Vous voulez effacer une telle honte? Jamais!...

JEANNE.

Ne me dites pas cela, il ne faut pas me maudire... ce crime, je l'ai expié... Si je vous disais tout ce que j'ai souf-

fert... Vous m'avez vue parfois sombre devant vous ? Il fallait me voir seule, criant et pleurant... Ah ! combien de fois j'ai voulu mourir ! La mort ! Mais je la veux, je l'appelle ! Ah ! qu'est-ce que cela, la mort, auprès d'une telle vie ?

LAFRESNAIE.

La mort, Jeanne !...

JEANNE.

Oh ! vous avez peur que je ne me tue ! Moi ! non ! Je ne me tuerai pas, ma vie vous appartient... D'ailleurs, mourir inutile, à quoi bon ? (Pensive et terrible.) Mourir vengée, oui !

LAFRESNAIE.

Vengé ! certes, vous avez raison, vengé !... Ah ! ce misérable, celui-là, du moins !... (On frappe à la porte de gauche.)

JEANNE.

Qui est là ?

LAFRESNAIE.

C'est lui !

JEANNE.

Le voir ! lui !...

LAFRESNAIE.

Sortez !

JEANNE.

Par grâce !

LAFRESNAIE.

Tremblez-vous donc pour lui ?

JEANNE.

Pour lui ! trembler pour lui, moi ? Ah ! qu'il meure, que m'importe si vous ne me maudissez plus et si vous lui échappez ! (Favrol entre.)

SCÈNE VII

LAFRESNAIE, FAVROL.

Lafresnaie, qui a poussé Jeanne vers la droite, s'avance muet, les bras croisés, vers Favrol.

FAVROL, étonné.

Qu'avez-vous ? qu'avez-vous donc ?

LAFRESNAIE, marchant sur lui.

Moi, monsieur le comte ?... Rien, je cherche en ce moment comment je pourrais vous tuer!...

FAVROL.

Moi? Que signifie ?...

LAFRESNAIE.

Il y a des larrons d'honneur plus vils que les voleurs châtiés en place de Grève !... Vous êtes de ceux-là !

FAVROL.

Sur ma foi !...

LAFRESNAIE.

Je sais tout! Jeanne est votre maîtresse !... Ma Jeanne ! Et quand je vous disais que je l'aimais, moi confiant, aveugle, vous songiez déjà à m'arracher son amour !... Que dis-je ? Vous me l'aviez volé !... Ah! votre vie tout entière... tout votre sang pour me payer, ce ne serait pas assez !

FAVROL, ironique.

Ma vie ? il me semble qu'elle est en votre pouvoir, cependant.

LAFRESNAIE.

Oui ! Oh ! je n'ai qu'un geste à faire, un seul, pour qu'on vous arrête ! Et arrêté! c'est l'échafaud !

FAVROL.

Mais ce geste, vous ne le ferez pas, car moi arrêté, c'est vous dénoncé.

LAFRESNAIE.

Eh bien, nous mourrons ensemble !

FAVROL.

Moi, en émigré qui tombe pour sa cause, vous en traître qui livre son pays ! A moi le supplice, à Lafresnaie la honte !

LAFRESNAIE.

Allons donc ! Je ne suis plus des vôtres ! je ne vous appartiens plus ! Ce pacte maudit, je le déchire ! Ma liberté, je la reprends ! Je suis votre ennemi, je ne suis plus votre complice !

FAVROL.

En vérité? Votre nom est au bas de l'acte qui nous lie! (Frappant sa poitrine.) Votre signature est là, côte à côte avec la mienne, rien ne peut l'effacer, rien ne peut la racheter! Sur votre honneur et votre vie, vous avez juré de combattre lorsqu'au nom du comte d'Entraigues et du marquis de Presles j'en donnerais le signal!

LAFRESNAIE.

Combattre! Dites assassiner! Cette nuit vous avez voulu égorger mon fils!

FAVROL.

Chacun de nous a juré de frapper l'ennemi commun... votre main l'a signé! La condamnation de votre fils est là, écrite par vous sur ce pacte qu'on ne m'arracherait qu'avec la vie!

LAFRESNAIE, il prend un pistolet.

Et si Lafresnaie faisait justice, chez lui, du comte de Favrol, agent de l'étranger et complice du comte d'Entraigues? (Il prend un pistolet et en menace Favrol.)

FAVROL.

Vous? Eh bien, soit! Mais votre fils! ceux des nôtres qui m'attendront me vengeront en le frappant!

LAFRESNAIE.

André!

FAVROL.

Oui! la vie d'André nous répond de vous. Non-seulement vous ne me frapperez point, mais vous nous suivrez jusqu'au bout, ou votre fils tombera!

LAFRESNAIE.

Misérable!

FAVROL.

Votre signature, c'est mon salut, c'est ma force, c'est ce qui vous lie à nous, c'est ce qui vous empêche de nous abandonner ou de nous livrer. Ou vous avec nous, ou lui mort. Choisissez!

LAFRESNAIE, à part.

Ils le tueraient ! ils le tueraient ! (Haut.) Lâche !... Te briser le crâne là ! .. Impossible ! Je te hais et tu m'entraînes ! (Il laisse tomber le pistolet sur la table.)

FAVROL, net et ferme.

Notre entreprise a échoué hier. Barras averti nous a échappé, mais cette fois nous serons les maîtres. L'arrestation de quelques jeunes gens ne doit pas nous empêcher d'agir... Demain notre œuvre sera accomplie !... Demain à minuit, Jupillac à la tête d'une poignée d'hommes déterminés, se tiendra devant Saint-Roch... attendant mon signal !... Et lui et ses hommes agiront ! Devons-nous compter sur vous ?

LAFRESNAIE.

André sera-t-il épargné ? (Ironique.) mais... quoi ! une promesse de vous ?

FAVROL.

Si vous restez muet, votre fils, j'en fais le serment sur ma vie, n'a rien à redouter.

LAFRESNAIE.

Soit ! à demain !

FAVROL.

Je me tiendrai à la disposition des nôtres.

LAFRESNAIE.

Où cela ?

FAVROL.

Je vous ai dit devant Saint-Roch !... A demain ! Mais songez-y : ou votre dévouement, ou la vie de votre fils ! (Il sort laissant Lafresnaie accablé.)

SCÈNE VIII

LAFRESNAIE, seul, puis JEANNE.

LAFRESNAIE.

Je serai libre avant demain ! (Il reprend le pistolet et se l'applique sur la tempe.)

JEANNE, s'élançant.

Mon Dieu !

LAFRESNAIE.

Pourquoi vivre ?

JEANNE.

Au nom du ciel, s'il doit y avoir une victime, que ce soit moi !

LAFRESNAIE.

C'est pour vous que je vivais, Jeanne !

JEANNE.

C'est pour vous que je voudrais mourir ! Ah ! par pitié, par pitié !

LAFRESNAIE.

Je n'ai plus rien au monde.

JEANNE.

Et André ? c'est pour lui, maintenant qu'il faut vivre ! Pour lui et pour votre vengeance !

LAFRESNAIE.

Quelle vengeance ? Cet homme tient dans ma conscience... un pacte nous lie... J'ai signé !

JEANNE.

Je le sais... J'étais là !... J'ai tout entendu ! Quel supplice ! Et ce pacte, il l'avait sur lui ; contre sa poitrine ! Et n'avoir pu tuer ce bandit !

LAFRESNAIE.

L'infâme !

JEANNE.

Et c'est moi ! moi !... Ah ! misérable, que faut-il faire pour expier ? Dites un mot... un seul... vous êtes mon maître, vous êtes mon juge !...

LAFRESNAIE, avec douleur.

Ah ! tout est mort pour moi ! Pouvez-vous me rendre mon bonheur perdu, mon honneur souillé ? (Il sort en la repoussant.)

SCÈNE IX

JEANNE, seule.

Ton honneur? Ton repos? Te les rendre? (Après un silence, comme illuminée.) Pourquoi pas? (Elle prend sa mante placée sur la causeuse et sort vivement par le fond.)

Huitième Tableau

A L'HOTEL DU HASARD.

Une chambre au rez-de-chaussée, avec une baie très-grande au fond, pouvant laisser voir la perspective d'une rue du vieux Paris. — A gauche une fenêtre; un réverbère allumé brûle au haut de cette fenêtre, dans la rue, et projette sa lumière rouge dans la chambre. — Table, chaises, une glace sur une cheminée. — Porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

PICOULET, L'HOTELIER.

L'HOTELIER.

Entrez, citoyen!... Vous désirez une chambre? (Il porte une lampe à triangle qu'il pose sur la cheminée, à droite.)

PICOULET.

Non, un renseignement.

L'HOTELIER.

A vos ordres...

PICOULET.

Hier, une femme est venue ici!

L'HOTELIER.

Oui, citoyen! pour retenir une chambre... ou plutôt pour reprendre une chambre où déjà...

PICOULET, mélancolique.

Déjà!... (Haut.) Jolie?

L'HOTELIER.

Très-jolie!... C'est celle-ci... On a une vue sur la rue, et au rez-de-chaussée on est bientôt rendu...

PICOULET.

Je ne vous parle pas de la chambre. Je vous parle de la femme. Elle était jolie?

L'HOTELIER.

Très-appétissante...

PICOULET, à part.

C'est Paméla!... (Haut.) A-t-elle laissé son nom?...

L'HOTELIER.

Non, citoyen... Mais comme elle a payé tout de suite... Je n'ai pas cru devoir...

PICOULET.

Vous êtes délinquant... ou plutôt vous seriez délinquant si j'exerçais mes fonctions comme par le passé...

L'HOTELIER.

Que je suis contrarié!... Ainsi, quand tout à l'heure, cette femme, une aristocrate sans doute, il ne faut pas...

PICOULET.

Il faut la laisser entrer au contraire, il faut lui donner sa chambre... Paméla n'est pas une aristocrate... chassez cela de vos pensées... Elle m'a assez compromis dans l'intimité sans que, dans mes fonctions officielles...

L'HOTELIER.

Alors, elle s'appelle Paméla? Moi qui me suis si souvent demandé...

PICOULET.

J'en mettrais mon pouce au feu! Et pourtant, comme elle dormait, quand je l'ai quittée... le sommeil d'un ange! Mais le sommeil n'est pas une preuve !.. Au contraire! (A l'hôtelier.) Je vous remercie.

L'HOTELIER.

Et tenez, citoyen, je crois que voici la personne.

PICOULET, effaré.

Qu'elle ne me voie pas surtout! Tout serait manqué...

L'HOTELIER.

Par ici! (Il le fait sortir à droite.)

SCÈNE II

JEANNE, L'HOTELIER, puis Jeanne seule.

JEANNE. Elle entre, regardant derrière elle, comme si elle était suivie.

Enfin! (A l'hôtelier.) Pouvez-vous me faire parvenir une lettre à son adresse?

L'HOTELIER.

Il est bien tard, citoyenne... passé dix heures!

JEANNE.

Je paierai ce qu'il faudra.

L'HOTELIER.

Alors, on trouvera bien quelqu'un, citoyenne.

JEANNE.

Au citoyen Laurent Lafresnaie. (A part.) Il saura du moins que j'ai tout racheté... (L'hôtelier sort.)

JEANNE, seule, joyeuse.

Favrol, viendra-t-il maintenant?... S'il n'allait pas venir?... Oh! cette chambre! Il me semble maintenant qu'il y règne une atmosphère de honte et que tout m'y crie que je suis infâme! Et le nom de cet hôtel! *Hôtel-du-Hasard*! le hasard! Pourquoi pas le destin? (Elle regarde par la fenêtre.) Quelle nuit calme, sereine!... Des étoiles!... Une paix! .. Ce Paris ne se doute point de ce qui se trame dans l'ombre... (Elle regarde sa montre.) Dans une heure!... Où serai-je dans une heure? (Elle se regarde dans la glace.) Quand je rencontre mon visage, il me semble que ce n'est plus moi!... Que j'ai vieilli! Il faut pourtant que je sois belle, belle comme autrefois! (Elle arrange ses cheveux. — On frappe à la porte du fond.) Il ne viendra pas!... Si fait!... Lui!... Cette fois, c'est lui! ah!

mon cœur bat... comme jadis... mais plus fort, mais plus vite...

SCÈNE III

JEANNE, FAVROL, entrant.

FAVROL.

Jeanne !...

JEANNE, à part.

Enfin ! (Haut.) Je vous remercie d'avoir répondu à ma lettre en venant, Jacques.

FAVROL.

J'ai compris que si vous m'appeliez, c'est qu'il s'agissait de vous (à part) ou de moi ! (Haut.) Un danger peut-être!

JEANNE.

Oh ! vous souciez-vous encore de la pauvre femme ?... Ne craignez rien... Je ne vous ferai plus de reproches. Mon exaltation n'était pas de ce monde ! J'ai réfléchi... Je suis forte... Vous ne me connaissez pas.

FAVROL.

En effet, peut-être vous ai-je méconnue...

JEANNE.

Vous vous en apercevez maintenant ! Il est toujours temps de se repentir.

FAVROL.

En vérité, vous avez aujourd'hui je ne sais quel charme, quelle séduction, vos yeux ont la fièvre. Je ne vous ai jamais vue ainsi...

JEANNE.

Peut-être bien, est-ce parce que vous ne m'avez jamais regardée ou étudiée comme vous voudrez !

FAVROL.

Lorsque j'ai reçu ce billet où tu me disais qu'un danger me menace, qu'il y va de ta sécurité et de la mienne, je ne sais pas, Jeanne, mais il m'a semblé que tout mon passé

se réveillait... Je retrouvais dans ces lignes une de ces lettres d'autrefois, quand tu m'aimais, car tu m'aimais... Et je t'ai revue, telle que tu es, séduisante, rendue plus irrésistible encore par la jalousie, et je me suis dit que cela serait digne de moi, qui vais risquer ma vie dans un moment, de passer, si je suis vaincu, de tes bras, Jeanne, dans ceux de la mort!

JEANNE, comme à elle-même.

Dévouement! Affection! Passion vraie? Tout cela n'est rien! Ce qu'il leur faut, à de ces hommes, c'est le caprice d'un soir, la soif d'une fantaisie, l'impossible!

FAVROL.

Aussi, j'aurais tout bravé pour être exact! comme jadis, pour ressaisir sur tes lèvres un peu de ce passé qui m'était si cher! C'est ma dernière joie peut-être et qui sait, je te le répète, Jeanne, si tout à l'heure je ne tomberai pas sous quelque balle, souriant encore de ton baiser?

JEANNE, étrange, le regardant en face.

Mourir! Mais après tout, n'est-ce pas que mourir est une joie, mourir quand on sait que cette mort est utile, et qu'elle fera bénir notre mémoire par ceux qui survivront?

FAVROL.

Qu'importe ceux qui survivront?... D'ailleurs, pourquoi parler de cela, quand nous avons deux heures à nous, une éternité? Je t'aime, Jeanne, je t'adore... oui... il y a toujours dans la femme la plus aimée quelque charme secret qu'on n'avait pas su deviner...

JEANNE.

Vous m'aimez comme autrefois?

FAVROL.

Comme au premier jour... (Il la serre dans ses bras.)

JEANNE, à part.

Sa voix est douce comme s'il ne mentait pas! (Elle rencontre, de la main, les papiers de Favrol et fait un geste d'angoisse.) (Haut) Mais cette femme?

FAVROL.

Encore! Mademoiselle de Kermadio?... Pourquoi parler d'elle?... Je te répète que je t'aime, Jeanne, et que je te donne les instants les plus précieux de ma vie!... les derniers peut-être... Et que je suis à toi, Jeanne, ma Jeanne adorée !

JEANNE, à part.

Ce papier! Comment l'arracher ! (Haut.) Écoutez-moi, Jacques, lorsque je vous ai écrit, je voulais vous avertir que vous êtes perdu si vous restez à Paris. . La police est sur vos traces... Il faut fuir!

FAVROL.

Moi?

JEANNE.

Fuir en toute hâte !

FAVROL.

Fuir ! oui, demain, si j'échoue encore, mais pas avant demain !... Et veux-tu que je te dise, Jeanne, pas avant de t'avoir retrouvée, d'avoir emporté ton pardon! (Jeanne fait un geste pour s'éloigner.)

FAVROL.

Pourquoi es-tu venue, Jeanne, si tu ne veux pas que je te dise que je t'aime?

JEANNE, avec un rire sec.

C'est vrai !... à quoi sommes-nous bonnes dès que nous ne donnons plus le plaisir?

FAVROL.

Jeanne! Jeanne! ah ! tu me punis cruellement, tu me frappes à ton tour.

JEANNE, froide et brisée.

Il y a en effet des femmes qui se vengent.

FAVROL.

Je te dis que mieux vaut pardonner, Jeanne !

JEANNE.

Aimer encore! Pardonner!... (Geste d'horreur) Et si je vous disais que maintenant le souvenir de ma faute m'épouvante,

que le remords me tue, oui! Ah! vous ne comprenez pas cela... vous!... Remords tardifs, soit! Mais quand je rencontre à présent le visage de Lafresnaie, de cet homme qui m'aime et me respecte... Lafresnaie!... trahi par moi!... Lafresnaie! Eh bien, j'ai peur, Jacques!

FAVROL.

Folie!

JEANNE.

Vous m'aimez? Mais lui donnerait sa vie pour moi! Vous m'aimez? Mais je suis tout pour lui, j'étais son bonheur, j'étais sa vie! Et pour tant de dévouement que lui ai-je rendu? la honte!

FAVROL.

Jeanne... Voyons, Jeanne! Des larmes... calmez-vous!... Ces remords, vous pouvez les étouffer... Voulez-vous m'entendre, Jeanne? Eh bien! ce n'est point par vous que le déshonneur est entré chez votre mari! C'est...

JEANNE.

Que voulez-vous dire?

FAVROL.

L'homme qui se livre à l'ennemi de sa foi est-il l'homme d'honneur dont vous parliez, Jeanne?

JEANNE.

Je ne comprends pas!

FAVROL.

L'homme qui trahit les siens vaut-il qu'on rougisse ou qu'on tremble devant lui?

JEANNE, à part.

Le misérable! (Haut.) Qui donc est un traître?

FAVROL.

Qui? Celui dont l'image semble se dresser à présent entre vous et moi, votre mari!

JEANNE.

Lafresnaie!

FAVROL.

Un instrument entre mes mains.

JEANNE.

C'est impossible! Je ne vous crois pas!

FAVROL.

Et si je te montrais les preuves, me croirais-tu, Jeanne?

JEANNE.

Les preuves? Quelles preuves?

FAVROL.

Les preuves de cette trahison! Alors, Jeanne, reviendrais-tu à moi?

JEANNE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la force!

FAVROL.

Serais-tu à moi, Jeanne?

JEANNE.

A vous!... à vous!... Mais, non, non, je ne vous crois pas...

FAVROL.

Eh! bien, dis-moi que tu me pardonnes et que tu m'aimes, Jeanne, et ces preuves...

JEANNE, fébrile.

Où sont-elles?

FAVROL.

M'aimes-tu? M'aimes-tu?

JEANNE.

Eh! bien! oui, je vous aime! Ces preuves!

FAVROL.

Tiens... lis... lis... (Il lui tend le pacte.)

JEANNE.

Ah!... (Elle lit avidement.) Sa signature!.. son nom!..

FAVROL.

Eh! bien?

JEANNE.

Oui.. Vous avez raison.. Oui.. La vie d'un homme... là!.. Vous ne mentiez pas! Il a cédé à vos tentations, obéi à vos conseils, succombé à vos mensonges! C'est un traître mais ce pacte qui lie à vous l'homme dont je porte le nom, eh! bien, il suffit qu'on l'anéantisse pour que Lafresnaie vous échappe!

FAVROL.

Que dis-tu ?

JEANNE.

Je dis que ce papier, je le prends, je dis qu'il est là ! (Elle montre sa poitrine.) Il faudra maintenant me tuer pour me l'arracher.

FAVROL, menaçant.

Jeanne !

JEANNE.

Ah ! vous croyiez que je vous appelais ici parce que je vous aimais? Ici! Dans cette horrible chambre ou tout m'insulte et m'appelle adultère !.. Moi, vous aimer? (Terrible.) Regardez moi bien, Jacques, est-ce qu'il y a de l'amour dans mes yeux ? Je vous hais, Jacques, ah oui; je vous hais bien!

FAVROL.

Jeanne !

JEANNE.

Vous êtes venu à moi, mentant et trompant; vous m'avez enlevée à mon honnêteté, à mon devoir qui pouvait se changer en bonheur; vous m'avez séduite, entraînée, perdue; et non-seulement moi, mais vous avez poussé à la trahison, cet homme que vous me menaciez de frapper dans son fils, cet homme qui se vendait pour moi — à vous! — et dont je souillais le nom !.. Infamie ! Et cela vous l'avez fait sans amour... par passe-temps, par ce sentiment vil et bras qui vous a conduit ici, aujourd'hui, l'appât de ces voluptés que vous donnerait la dernière des courtisanes ! Et ayant fait cela vous avez cru que j'oublieras tant de lâcheté?... Et vous n'avez pas deviné ce que peut faire une femme qui se venge? Ah ! en vérité, pour un homme comme vous, Favrol, cela est étrangement maladroit !

FAVROL.

Tonnerre !

JEANNE.

Est-ce qu'une femme outragée oublie?... Vous vous croyiez un homme fort? Vous vous êtes laissé jouer comme un enfant.

FAVROL.

De gré ou de force, ce papier, tu vas me le rendre !

JEANNE.

Jamais !

FAVROL.

Si notre entreprise avorte, ce papier qui compromet tant d'autres avec moi... c'est le salut pour moi, peut-être!...

JEANNE.

C'est pour cela que je l'ai volé et que je le garde !

FAVROL.

Malheureuse ! Ce papier !

JEANNE.

Viens le prendre !

FAVROL.

Ah ! je vois que tu ne sais pas ce dont je suis capable.

JEANNE.

Moi ? au contraire ! Je sais que tu es capable de me tuer comme tu as tué ou fait tuer Bois-David. Et c'est pour cela que je suis ici !

FAVROL.

Pour me braver !

JEANNE.

Pour mourir ! Oui, pour m'arracher ce papier il faudra que tu me tues, Favrol ! Mais mes doigts crispés te retiendront encore jusqu'à ce qu'on arrive. Car Lafresnaie est prévenu, il va venir et avec lui la police qui te traînera à l'échafaud, meurtrier et infâme !

FAVROL.

Ah ! C'est trop ! (Il tire un poignard.)

JEANNE.

Je ne suis qu'une femme et tu as un poignard... Mais c'est moi qui te tiens ! J'aurais déjà pu te livrer ! Le secret de la conspiration je le connaissais. Aux Tuileries, hier, d'un signe, d'un mot, je te jetais aux soldats du Directoire! Eh bien quoi ! Quelle était ma vengeance ? On te jugeait comme un ennemi de l'Etat, — on te conduisait à Grenelle sous les balles ?.. C'eût

été trop beau!... La mort d'un chef de parti, pour toi qui n'es d'aucun parti? La mort d'un soldat pour toi qui n'es pas un soldat, mais un aventurier? Allons douc! Non! Non! Ce qu'il te faut c'est la mort de l'homme qui à tué... C'est le supplice des assassins... C'est la foule avide... C'est la machine rouge... (Elle dresse ses bras menaçànts sur Favrol accablé.)

FAVROL, se redressant.

Cette fois, je te dis que tu vas mourir. (Il s'élance vers elle).

JEANNE.

Oui! Mais mourir vengée... (Elle fuit, mettant entre Favrol et elle la table, les meubles. Dans ce jeu de scène la lampe placée sur la cheminée se renverse. Le théâtre n'est plus éclairé et d'une facon fantastique que par la rouge lueur du réverbère de la rue à gauche à travers la fenêtre).

FAVROL.

Tu l'auras voulu!

JEANNE.

J'ai voulu, sachant bien qu'il ne te quittait jamais, t'arracher ce pacte et te désarmer. J'ai voulu sauver le père et le fils, sauver même cet enfant dont tu voulais la fortune et qui t'échappe, cette femme qu'aime André et qu'il épousera; j'ai voulu sauver, tiens, jusqu'à cette ville endormie qu'un signal de toi doit livrer tout à l'heure à la guerre civile... et t'empêcher, bandit, d'être à ton poste de combat!...

FAVROL.

Mon poste? J'y serai après t'avoir punie.

JEANNE.

Allons donc! Encore un moment et ceux que j'ai appelés seront ici! Tu es perdu, bien perdu!... Et le signal que tes complices attendent, tu ne le donneras pas! (On entend sonner une horloge.)

FAVROL.

Ils m'attendent!... Ce papier!... Ce papier te dis-je... (Il l'atteint, elle se débat, les mains croisées sur sa poitrine.) Je le veux... Je te dis que je le veux!...

JEANNE.

Tue-moi, lâche!... Frappe donc!

FAVROL.

Eh! bien... (Il la frappe, elle tombe; il veut lui arracher le papier.)

JEANNE.

Jamais!... Jamais! A moi!... (On frappe violemment à la porte du fond.) Je te dis que tu es perdu... Ce sont eux!... A moi!.. Au meurtre!

FAVROL.

Ah! misérable!... Le salut d'abord!... (Il la laisse et court au fond.) Traqué! Cette fenêtre!... (Il va à gauche.)

JEANNE, à terre, se soulevant.

Il s'échappe!... Lui!... Ah! ma vengeance!... (Favrol a ouvert la fenêtre. Au moment où il va en enjamber l'appui, Picoulet paraît au dehors, ses deux pistolets à la main. La porte du fond cède et Lafresnaie apparaît suivi d'André, de Messidor et de soldats.)

PICOULET.

Pardon! un petit moment! Je te tiens. (Il saisit au collet Favrol, qui maintient Messidor.)

JEANNE, à terre.

Eux!... Enfin!...

SCÈNE IV

JEANNE, étendue, LAFRESNAIE, ANDRÉ, PORHOUET, MARCELLE, MESSIDOR, SOLDATS, HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

On aperçoit dans le fond du théâtre la perspective illuminée d'une rue de Paris. Bruits de tambours, tocsin, etc.)

LAFRESNAIE, allant à Jeanne.

Jeanne!... Jeanne!...

JEANNE.

Vous!... Je meurs!... (Lui tendant le papier qu'elle tire de son

corsage.) Vous êtes sauvé!... Je vous ai pris votre honneur: je vous le rends!... Pardon!

LAFRESNAIE.

Jeanne!

JEANNE.

Adieu!... (Elle meurt.)

LAFRESNAIE, écrasé devant le cadavre, laissant tomber le papier qu'André ramasse et brûle.)

Morte!... Ma vie! mon rêve!... plus rien... rien!...

ANDRÉ.

Mon père! (Il le relève.)

PICOULET, à Favrol.

Toi, tu paieras pour tous! (A Messidor.) Tenez-le bien! (A Favrol.) Ah! coquin!

FAVROL, hautain.

Je suis le comte de Favrol!

PICOULET, effaré

Favrol!... Lui!... J'ai arrêté Favrol! Mais alors, j'ai sauvé la patrie! (Fièrement.) Je suis un grand homme!

FIN

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.